

LES
NOMS DE LIEUX
IRLANDAIS

DANS
L'ŒUVRE GÉOGRAPHIQUE
DE SIR WILLIAM PETTY

THÈSE

PRÉSENTÉE POUR LE DOCTORAT ÈS LETTRES (DIPLÔME D'ÉTAT)
A LA FACULTÉ DES LETTRES DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS

PAR
LOUIS J.-J. GOBLET
(Y. M. GOBLET)

IMPRIMERIE BERGER-LEVRAULT
NANCY-PARIS-STRASBOURG

1930

LES NOMS DE LIEUX

IRLANDAIS

LES
NOMS DE LIEUX
IRLANDAIS

DANS
L'ŒUVRE GÉOGRAPHIQUE
DE SIR WILLIAM PETTY

THÈSE

PRÉSENTÉE POUR LE DOCTORAT ÈS LETTRES (DIPLÔME D'ÉTAT)

A LA FACULTÉ DES LETTRES DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS

PAR

LOUIS J.-J. GOBLET
(Y. M. GOBLET)

IMPRIMERIE BERGER-LEVRAULT
NANCY-PARIS-STRASBOURG

1930



Copyright 1936. by Y. M. Goblet.

Tous droits de traduction, reproduction, adaptation, réservés pour tous pays,
y compris la Suède, la Norvège et l'U. R. S. S.

PRÉFACE

Cette étude des toponymes irlandais se rattache à ma Transformation de la Géographie politique de l'Irlande au xvii^e siècle dans les cartes et essais d'anthropogéographie de Sir William Petty, dont elle constitue la partie toponomastique; mais elle est aussi l'introduction à un lexique des paroisses et à un index des townlands contenus dans les deux grandes séries de cartes que Petty tira de son Down Survey — lexique et index aujourd'hui terminés, mais dont les conditions économiques actuelles n'ont pas permis l'impression.

Les documents sur lesquels cette étude est basée sont donc essentiellement les 214 cartes manuscrites de baronnies de la Bibliothèque Nationale de France, Fonds anglais, nos 1 et 2, et l'atlas des cartes gravées de comtés, Hiberniae Delineatio; viennent ensuite les manuscrits et cartes étudiés dans mon livre (surtout Liv. II, IV, V et VI).

Ces documents ont été utilisés ainsi : 1^o j'ai relevé dans les 214 cartes BN tous les toponymes et même les noms de personnes qui s'y trouvent, ce qui m'a permis de dresser pour chaque paroisse une liste de ses townlands avec les indications relatives à la qualité de leurs terres et à leurs divisions culturelles et autres. Les quelques 2.000 feuilles de paroisses ainsi établies ont été groupées en dossiers de baronnies, eux-mêmes réunis par comtés.

2^o J'ai comparé ces toponymes avec ceux des cartes HD, reportant à l'encre rouge sur les feuilles de paroisses toutes les variantes et toutes les additions des atlas gravés; ces dernières sont considérables pour les régions hors du Down Survey: dans le Connaught

par exemple, elles ont constitué de nombreux dossiers supplémentaires. Et l'ensemble obtenu couvre à peu de chose près toute l'Irlande.

3^o J'ai ajouté pour chaque baronnie un croquis de carte politique avec les traits de géographie physique figurés dans les atlas, plus quelques croquis locaux des particularités de certains groupes de townlands au point de vue de la géographie humaine.

Cette première partie de mon travail terminée, la seconde phase a consisté à faire la fiche onomastique de chaque toponyme, soit environ 30.000 fiches : 1^o de noms de paroisses, 2^o de noms de townlands, 3^o de noms de géographie physique, 4^o de noms divers. Ces deux dernières séries ont été réservées. Les fiches de paroisses d'une part, celles de townlands d'autre part ont été classées par ordre alphabétique. Ainsi étaient préparés les éléments du lexique et de l'index projetés (1).

Le lexique des paroisses a été préparé ensuite par la comparaison des divers documents et par l'identification de chaque paroisse sur les cartes de l'Ordnance Survey, en vue de l'inscription du nom actuel de la paroisse ou de celle qui l'a remplacée.

L'index des townlands contient les éléments des fiches onomastiques et constitue une liste de tous les noms de townlands — avec leurs diverses formes — contenus dans les atlas que Petty a tirés du Down Survey. C'est donc un répertoire complet de la toponymie de géographie humaine de l'Irlande du XVII^e siècle selon l'œuvre cartographique de Sir William Petty.

Qu'il me soit permis, en terminant un ouvrage auquel j'ai travaillé depuis une quinzaine d'années, d'exprimer ma gratitude aux maîtres qui ont bien voulu suivre mon labeur et m'y encourager : à MM. J. Loth, professeur au Collège de France, qui le premier m'indiqua le parti à tirer du Ms angl. nos 1 et 2 de la Nationale, et J. Vendryes, professeur à la Faculté des Lettres de Paris, qui s'est intéressé à cette entreprise depuis plusieurs années. Et qu'il me

(1) Je tiens à dire ici toute la reconnaissance que je dois à mon père et à ma femme dont l'aide m'a été si précieuse dans le long et minutieux travail de la confection du fichier définitif.

soit aussi permis de rendre un respectueux hommage à la mémoire de mon maître, le savant et bon professeur d'Arbois de Jubainville, auprès de qui j'ai longtemps travaillé et qui me montra dans l'Irlande gaélique une inépuisable mine de sujets d'étude, une Tir Tairngire, pour les celtisants — qu'ils soient linguistes, historiens ou géographes ; puissé-je croire qu'il m'autoriserait à en porter témoignage au nom de ces derniers !

La nécessité de faire souvent suivre des noms de baronnies ou de paroisses de l'indication de leur comté, m'a amené à établir pour les comtés d'Irlande une table d'abréviations pour laquelle je me suis inspiré du système employé pour les États américains. Voici cette table :

A. — Antrim.	K. — Kerry.	Mon. — Monaghan.
AM. — Armagh.	KD. — Kildare.	Q. — Queen's.
CL. — Carlow.	Kk. — Kilkenny.	R. — Roscommon.
Cav. — Cavan.	Kg. — King's.	S. — Sligo.
Clare. — Clare.	Lm. — Leitrim.	T. — Tipperary.
Ck. — Cork.	Lim. — Limerick.	TO. — Tyrone.
DG. — Donegal.	LD. — Londonderry.	Wat. — Waterford.
Dn. — Down.	LF. — Longford.	WM. — West Meath.
D. — Dublin.	Lo. — Louth.	Wex. — Wexford.
F. — Fermanagh.	Mo. — Mayo.	W. — Wicklow.
G. — Galway.	EM. — Meath.	

Ces noms sont les noms « coloniaux » en usage pendant la période étudiée. Désormais, il y aurait lieu d'employer les noms irlandais restitués à plusieurs comtés, et déjà :

- Lx. — Leix. (au lieu de Queen's).
 - O. — Offaly (au lieu de King's).
 - TC. — Tirconnel (au lieu de Donegal).
-

BIBLIOGRAPHIE

I. — OUVRAGES GÉNÉRAUX

- D'ARBOIS DE JUBAINVILLE (H.). — Cours de littérature celtique, 12 vol. Paris, 1883-1902.
- Les Celtes depuis les temps les plus anciens jusqu'à l'an 100 avant notre ère. Paris, 1904.
- Les premiers habitants de l'Europe. 2 vol. Paris, 1877; 2^e éd., 1889 et 1894.
- Les noms gaulois chez César et Hirtius. Paris, 1891.
- Recherches sur l'origine de la propriété foncière et des noms de lieux habités en France (période celtique et période romaine). Paris, 1891.
- BRUNHES (Jean). — Géographie humaine de la France, t. I, Paris, 1920.
- D.NNEEN (Rev. Patrick S.). — Foclóir Gaedhilge agus Béarla; an Irish-English Dictionary. Dublin et Londres, 1904.
- EGLI (Dr. J. J.). — Nomina Geographica. Sprach- und Sacherklärung von 42.000 geographischen Namen aller Erdräume. Leipzig, 1872; 2^e éd. 1892.
- EKWALL (Eilert). — The Place-Names of Lancashire. Manchester, 1922.
- English river-names. Oxford, 1928.
- ELLIS (Sir Henry). — Domesday Book, with General Introduction, 4 vol. Londres, 1783-1816.
- FINNSEN (Hans). — Islands Landnámabók. Havniae, 1774.
- GALLOIS (L.). — Régions naturelles et noms de pays; étude sur la région parisienne. Paris 1908.
- GARNIER (Christian). — T. R. G. Méthode de transcription rationnelle générale des noms géographiques s'appliquant à toutes les écritures usitées dans le monde. Paris, 1899.
- GOODWIN (Edmund). — Lessoonyn ayns Chengey ny Mayrey Ellan Vannin. First lessons in Manx. Douglas, 1901.

- GRÖHLER (Hermann). — Ueber Ursprung und Bedeutung der französischen Ortsnamen. T. I, Heidelberg, 1913.
- HOCHULI (Emil). — Einige Bezeichnungen für den Begriff *Strasse*, *Weg* und *Kreuzweg* im romanischen. Aarau, 1926.
- LE GONIDEC (J. F. M. M. A.). — Dictionnaire celto-breton ou breton-français. Angoulême, 1821.
- Dictionnaire français-breton (Ed. de la Villemarqué). Saint-Brieuc, 1847.
- Dictionnaire breton-français (Ed. de la Villemarqué). Saint-Brieuc, 1850.
- LONGNON (Auguste). — Les noms de lieu de la France; leur origine, leur signification, leurs transformations. Paris, 1920-1929.
- MACLENNAN (Malcolm). — A pronouncing and etymological dictionary of the Gaelic language; Gaelic-English and English-Gaelic. Édimbourg, 1925.
- MACLEOD (Rev. Dr. Norman) and DEWAR (Rev. Dr. Daniel). — A Dictionary of the Gaelic language. Édimbourg, 1887.
- MARTONNE (Ed. de). — Sur la toponymie naturelle des régions de hautes montagnes. Paris, 1901.
- NAGL. — Geographische Namenkunde. Leipzig, 1903.
- O'NEILL LANE (T.). — Larger English-Irish Dictionary (Foclóir Béarla-Gaedhíle). Nouv. éd. Dublin et Belfast, 1918.
- O'REILLY (Edward). — An Irish-English Dictionary... with a supplement... by John O'Donovan. Dublin, 1864.
- SEEBOHM (Frederic). — Customary acres and their historical importance. Londres, 1904.
- SKEAT (Rev. Walter W.). — A concise etymological dictionary of the English language. 3^e éd. Oxford, 1887.
- SMITH (A. H.). — Some aspects of Irish influence on Yorkshire. In « Revue Celtique » XLIV, 34. Paris, 1927.
- The Place-Names of the North Riding of Yorkshire. Cambridge, 1928.
- SPURRELL's Welsh-English Dictionary. — Geiriadur Cymraeg a Saesneg; edited by J. Bodvan Anwyl. Carmarthen, 1920 (1^{re} éd. 1848).
- SPURRELL's English-Welsh Dictionary. — Geiriadur Saesneg a Cymraeg; edited by J. Bodvan Anwyl. Carmarthen, 1916 (1^{re} éd. 1850).
- STORMONTH (Rev. James). — A dictionary of the English language. The pronunciation revised by the Rev. P. H. Phelp; with a supplement by William Bayne. Édimbourg et Londres, 1890 (1^{re} éd. 1871).

- TAYLOR (Isaac). — Words and Places. Illustrations of History, Ethnology and Geography (Ed. Edward Thomas, *in* Everyman's Library, Londres) (1^{re} éd. 1864).
- VENDRYES (J.). — De hibernicis vocabulis quae a latina lingua originem duxerunt. Paris, 1902.
- Le langage; introduction linguistique à l'histoire. Paris, 1921.
- Sur quelques difficultés de l'étymologie des noms propres. *In* « Mélanges littéraires publiés à l'occasion du Centenaire de sa création, 1810-1910 », par la Faculté des Lettres de Clermont-Ferrand. Clermont-Ferrand, 1910.
- WERSHOVEN. — Taschen-Wörterbuch der Aussprache englischer Eigennamen. Göthen, 1890.

Collections et Périodiques.

- Dictionnaire topographique de la France (29 département parus, dont le Morbihan, et 5 en préparation, dont l'Ille-et-Vilaine). Publié par le Ministère de l'Instruction publique. Paris, depuis 1858.
- The Antiquities of Britain; inventories of the ancient and historical monuments and constructions of Britain. Publié par les Royal Commissions on the Ancient Monuments of England, Scotland and Wales. Actuellement parus : Angleterre, 11 vol.; Écosse, 8 vol.; Galles, 7 vol.
- Publications de l'English Place-Name Society. Cambridge (le 5^e vol. paru en 1929).
- Revue celtique*. Paris, depuis 1870.
- Celtia* (publiée par la Celtic Association de 1901 à 1908). Dublin et Londres.
- Reports* de la British Association. Londres.
- Zeitschrift für Ortsnamenforschung*. Munich et Berlin (1^{er} vol. 1925-1927).

II. — TOPONYMIE CELTIQUE

- Census of Ireland, 1901. General Topographical Index. Dublin, 1904.
- Complete (A) Parochial History of the County of Cornwall., 4 vol. Truro et Londres, 1867-1872.

- GILL (W. Walter). — A Manx scrapbook. Londres et Bristol, 1929.
- GILLIES (H. Cameron). — The Place-Names of Argyll. Londres, 1906.
- GWYNN (Edward). — Poems from the Dindshenchas. R.I.A. Todd Lectures series, VII. Dublin, 1900.
- The Metrical Dindshenchas. *Ibid.*, VIII, IX et X. Dublin, 1911-1913.
- *Id.*, part IV. *Ibid.*, XI. Dublin, 1924.
- HOGAN (Edmund). — Onomasticon Goedelicum locorum et tribuum hiberniae et scotiae. An Index, with identifications, to the Gaelic Names of Places and Tribes. Dublin et Londres, 1910.
- HYDE (Douglas). — A literary history of Ireland, from earliest times to the present day. Londres et Leipzig, 1910.
- JAMES (Rev. J.) (Iago Emlyn). — An Essay on the philosophical construction of Celtic nomenclature, more particularly in reference to the Welsh names of places in Wales. Bristol, 1869.
- JOYCE (P. W.). — The origin and history of Irish names of places. 3 vol. Dublin et Londres, 1869-1913.
- KNEEN (J. J.). — The place-names of the Isle of Man. Douglas, 1925.
- LAOIDE (Seosamh). — Post-Sheanchas i n-a bhfuil cúigí, dúithchí, conntaethe, agus bailte puist na hÉireann. 2 vol. Dublin, 1905 et 1911.
- Leabhar geographe, le haghaidh sgol agus coláisti na hÉireann. Dublin, s. d. (c. 1906).
- LARGILLIÈRE (René). — Les saints et l'organisation chrétienne primitive dans l'Armorique bretonne. Rennes, 1925.
- LE ROUX (Pierre). — Atlas linguistique de la Basse-Bretagne. Rennes, 1923 et seq.
- LEWIS (Samuel). — Topographical Dictionary of Ireland, 2 vol. Londres, 1837.
- LEWYD JONES (J.). — Enwau Lleoedd Sir Gaernarfon. Caerdydd, 1928.
- LOTH (J.). — Chrestomathie bretonne (Breton-Gallois-Cornique), 1^{re} partie, Breton-Armoricain. Paris, 1890.
- Les noms des saints bretons. — Paris, 1910.
- MACBAIN (Alex.). — Place-Names, Highlands and Islands of Scotland. Stirling, 1921.
- MACNEILL (Eoin). — Early Irish population-groups : their nomenclature, classification and chronology. R.I.A. Dublin, 1911.
- Phases of Irish history. Dublin, 1919.

- MARSTRANDER (Carl J. S.). — Bidrag til det Norske sprogs historie i Irland. Kristiania, 1915.
- MOORE (A. W.). — Manx names; or surnames and place-names of the Isle of Man. Londres, 1890.
- O'DONOVAN (John). — Original Name-Books of the Ordnance Survey (Fichier manuscrit). Dublin, 1834 et seq.
- The Topographical Poems of John O'Dubhagain and Giolla na Naomh O'Huidhrin. Dublin, 1862.
- OH AODHA (T.). — Ar dTír féin; giotaí beaga de thíreolas na h-Éireann. Dublin, 1928.
- REEVES (Rev. William). — On the townland Distribution of Ireland. Proc. R.I.A., vol. VII, part XIV. Dublin, 1861.
- SEWARD (Wm Wenman). — Topographia Hibernica, or the Topography of Ireland, antient and modern. Dublin, 1795.
- STOKES (Whitley). — The Bodleian Dinnshenchas. Text and Translation. Londres, 1892.
- The Edinburgh Dinnshenchas. Text and Translation. Londres, 1893.
- The prose tales in the Rennes Dinnshenchas. Text, translation, indices. In « Rev. Celt. », XV, XVI. Paris, 1894-1895.
- TOIBIN (Sean). — Tíreóluidhe ar Éirinn. Dublin, 1928.
- WALSH (A.). — Scandinavian relations with Ireland during the Viking period. Dublin, 1922.
- WATSON (William J.). — Place-Names of Ross and Cromarty. Stirling (c. 1920).
- WESTROPP (T. J.). — Early Italian Maps of Ireland from 1300 to 1600, with notes on foreign settlers and trade. R.I.A. Dublin, 1913.
- WOULFE. — Sloinnte Gaedheal is Gall (Irish names and surnames). 2 vol. Dublin, s. d.
-

INTRODUCTION

DES TOPONYMES ET DE LEUR ÉVOLUTION

Les noms géographiques ont été appelés les fossiles des langues (1). Certains, antérieurs aux plus anciens textes, ont survécu aux monuments contemporains de leur naissance et nous ont conservé des formes archaïques de nos langues vivantes et des langues mortes elles-mêmes. Aussi variés que les phénomènes géographiques, les plus anciens désignent les eaux et le relief du sol; les plus jeunes les divisions politiques et administratives. Entre ces toponymies, l'une toute physique, l'autre exclusivement politique, foisonne l'immense vocabulaire des noms de régions naturelles et de ces innombrables lieux-dits qui désignent l'habitat et le champ d'action de l'homme, la cellule de géographie sociale, la hutte ou la maison avec son jardin, son ouche ou son courtil, le champ, la prairie, le verger, tel bois, telle tourbière.

Ces noms de régions naturelles ont été suscités par le « besoin naturel de l'homme de distinguer entre les régions qu'il occupe et dont il tire ses moyens de vivre » (2); ces noms de lieux-dits, populaires entre tous, sont « nés surtout de préoccupations rurales » (3), et ils occupent dans la toponymie la place de la géo-

(1) « Die Ortsnamen sind die Versteinerungen der Sprachen ». (RATZEL, *Anthropogeo.*, II; cit. RAVENEAU, *L'élément humain dans la géographie*, p. 13; extr. des « Ann. de Géo. », I, 1891-2). Jean BRUNHES a intitulé le ch. IX de sa *Géographie humaine de la France* : « Les fossiles de la géographie humaine. Les noms de lieux. La jonchée des noms de France » (I, 289).

(2) GALLOIS, *Régions naturelles et noms de pays*, p. 204.

(3) *Ibid.*, p. 209.

graphie humaine dans l'ensemble de la science géographique. Il en fut de frappés pour honorer un dieu et placer sous sa protection le bien de son adorateur; plus tard, les saints remplacèrent les dieux; et notre époque essaie de perpétuer ainsi les noms des grands hommes (1). D'autres sont quelque obscur patronyme — marque de propriété ou simplement adresse d'un habitant. Mais souvent les noms des lieux-dits décrivent une terre ou un paysage, leur faune ou leur flore, une œuvre de l'homme dans sa collaboration avec le sol; alors ils nous conservent des détails de géographie physique depuis des siècles modifiés par l'homme ou la nature, des faits de géographie humaine d'époques dont ils sont les seuls survivants (2), « signaux lumineux de la primitive histoire » (3).

Ainsi la géographie, la linguistique et l'histoire, dans leurs recherches les plus théoriques comme les plus humaines, trouvent dans la toponomastique une science auxiliaire qui leur ouvre les trésors d'une documentation unique. Mais, comme au cours de leur vie millénaire, les noms de lieux ont subi des altérations telles que souvent on ne peut ni reconstituer leur forme primitive, ni retrouver leur signification, leur étude n'a pu être scientifiquement conduite que par les sévères méthodes des disciplines modernes (4).

(1) Par ex. en Algérie. Cf. DOTTIN sur les cinq catégories, au point de vue du sens, de noms de lieux en vieux celt. (*Antiq. celt.*, p. 118).

(2) La Commission de Topographie du Club Alpin français a mis en évidence, dans sa séance du 8 janvier 1908, l'utilité pour l'étude de la géographie de noter soigneusement les toponymes qui aident souvent à reconstituer des faits de géographie botanique, humaine, etc. (Compte rendu par P. GIRARDON, p. 4 et 5; cit. Jean BRUNHES, *Géo. Hum.*, p. 708).

(3) « The beacon-lights of primeval history »; sous-titre du ch. III des *Words and Places* d'Isaac TAYLOR.

(4) Sous prétexte de toponomastique, on a publié jusqu'à tout récemment des livres qui étaient de vrais recueils de charades et de calembours. Une *Clef de la Géographie universelle, montrant les racines linguistiques et géographiques sur lesquelles est basée la toponymie primitive*, par Charles LASSALLE (Paris, 1887) forme un in-8° de XLIV-215 pages composé de théories dont l'exemple suivant donnera une idée : « Avec auge, dont je fais une racine celtique parce qu'il a la plus grande affinité avec le mongol *togo*, chaudron, sont dénommés le pays d'Auge en Normandie, Augé en Poitou, Baugé en Anjou, Beaugency en Orléanais, Beaugerais en Touraine, Baugy en Berry, le pays de Bog da Oula en Asie, Boglio sur le Tinco en Italie » (p. XXXI). Peu après le colonel FREY, dans un ouvrage intitulé *l'Annamite mère des langues* (Paris, 1892) établissait l'« étymologie de noms de localités du Bas-Sénégal par le moyen de radicaux annamites » (p. 22 et seq.). Et encore aujourd'hui on voit présenter de prétendues étymologies qui ne sont guère moins extravagantes.

Quand un nom commun, simple ou composé, est employé pour désigner un fait géographique et devient un toponyme, une vie nouvelle commence pour lui, une vie de nom propre. Or l'évolution du nom propre est autre que celle du nom commun. Le toponyme et le nom commun duquel il est issu, avec lequel il peut rester un temps parfois très long homographe et homophone, pourront coexister; désignant des choses différentes, correspondant à des besoins linguistiques différents, leur évolution sera différente (1). Et cette différence s'accroît bien davantage quand, la signification primitive du toponyme étant devenue inintelligible au peuple, il devient un nom propre dans toute l'acception du terme. A la longue, l'usage l'effrite comme l'érosion arrondit les arêtes rocheuses. Il subira des déformations dues à ce que les hommes cherchent à assimiler les noms propres dont ils ne comprennent plus la signification primitive à des vocables qui pour eux ont encore leur sens vulgaire; c'est pourquoi la toponymie fourmille de calembours, les uns inconscients (2), les autres poétiques et qui ont suscité les dernières légendes de l'humanité, ou encore religieux ou patriotiques (3),

(1) La conscience de la signification des noms propres se perd très vite, même lorsque le mot est encore en usage comme nom commun. Qui pense à une couleur en appelant son interlocuteur M. Lebrun ou M. Leblanc? J'ai constaté en Anjou que des toponymes pittoresques pour les étrangers comme : la Violetterie, la rue aux Loups, le rue Juive, n'éveillent plus dans l'esprit des paysans aucune image de fleurs, de bêtes sauvages, de ghetto — qui d'ailleurs n'existent plus là et depuis combien de temps? Et l'on se demande si pour qu'un nom de lieu reste vivant comme un poème parmi ceux qui l'emploient, il n'est pas nécessaire qu'il ait une légende. Car la signification littérale du nom de lieu comme du nom de personne a vite fait de n'être plus justifiée : M. Lebrun est un homme blond, et la Violetterie un champ de pommes de terre.

(2) Au Moyen Âge, les Vénitiens firent de 'Υμητρος, el Matto, le fou; les Grecs ont retraduit l'expression en romain et en ont fait Trello-Vouno, la montagne du fou (J. VENDRYÈS, *Le langage*, p. 213). — Près de Fontevault (Maine-et-Loire), les paysans appellent le bois de l'Abbaye, le Bois de l'Habit. On peut placer dans cette catégorie les altérations dues à l'ignorance des fonctionnaires. Cf. Y. M. GOBLET, *Pour la défense des noms géographiques bretons* (« Bull. Soc. de Géo. Comm. Paris », nov. 1907; p. 698-702) où sont citées ces déformations : L'Abbé Heureux pour l'Abéouron, l'abreuvoir (Hautes-Alpes); Jus de Gigot pour Jas de Guigo, le gîte, la maison de Guigo; Rocher de la Savate pour Baume du Solier (solarium); Le Juch pour Ar Yuc'h sur la ligne Quimper-Douarnenez (*Indicat. P.O.*) en voie de devenir Le Juge. J. BRUNHES cite sur le P.-L.-M. le Pas des Lanciers pour le Pas de l'Encié (lat. incira) et StAndré-le-Gaz par StAndré-le-Gua (gué). — (*Géo. hum. de la France*, I, 291.)

(3) Ainsi, « près de Grenoble, la Tour Saint-Vrain, devenue la Tour Sans-Venin, s'est entourée d'une légende dont l'étymologie populaire fait seule les frais » (J. VENDRYÈS, *Le langage*, p. 214). — Cf. plus bas, Carrigounnell. — Setubal est devenu StUbes; Hagenes, nom scandinave d'une des Sorlingues, StAgnes. (J. TAYLOR, p. 347.)

sans parler des « corrections » de savantasses qui croient redresser des « erreurs populaires ». Ces altérations en quelque sorte naturelles peuvent aller jusqu'à la destruction du toponyme et à son remplacement par un autre mot sans rapport avec lui (1).

Des causes politiques aggravent l'altération, contribuent à la destruction — et, par suite, à la création — des toponymes. Ce sont d'abord les changements de religion et de régime gouvernemental. Quand les dieux meurent, leurs noms sont chassés de la nomenclature géographique par les prêtres des nouveaux cultes officiels, avec l'aide des maîtres de l'État, à moins que les toponymes soient assez évolués pour que leur signification précise échappe au vulgaire (2); tout au plus les pauvres vieilles divinités conservent-elles quelques bois, quelques fontaines, quelques villages assez isolés pour y survivre obscurément. De même les révolutions proscrivent les toponymes où elles reconnaissent les traces du régime déchu; à un territoire conquis, ses nouveaux maîtres imposent parfois des noms géographiques nouveaux; mais ces changements politiques en toponymie sont d'ordinaire limités aux centres urbains.

Au contraire, toute la toponymie d'un pays est profondément affectée quand ses langues locales sont combattues par des gouvernements centralisateurs, ou quand sa langue nationale est frappée d'interdit par une domination étrangère. Cependant, là encore, le nombre des toponymes directement pros crits est rarement très élevé. Mais l'appauvrissement du vocabulaire d'un idiome qui n'est plus cultivé, sa pénétration par les mots de la langue officielle; la dégradation de la prononciation et les graphies étrangères déforment peu à peu tout l'appareil toponymique. Ruines méconnaissables et parfois ridiculement défi-

(1) Le toponyme disparaît naturellement aussi quand disparaît le fait géographique qu'il désigne; tels les lieux-dits et les villages de la côte de Norfolk sur laquelle la mer gagne depuis les temps historiques d'une manière très appréciable. Telles encore 25 communes du Nord et de l'Est de la France, supprimées à la suite de la guerre de 1914-18; et combien de leurs noms de lieux-dits ont dû disparaître aussi!

(2) Borvo est resté en France dans les noms géographiques Bourbon et Bourbonne; Arduinna était la déesse de la forêt d'Ardenne ou cette forêt divinisée. Selon d'ARBOIS DE JUBAINVILLE, Lug a conservé son fort de Lyon (Lugdunum); (« Rev. Celt. », VII, 396; VIII, 169; X, 238); c'est peut-être parce qu'on a pu l'interpréter d'autre sorte (Iugduno, « desiderato monte », ENDLICKEK); « lucidus mons » (*Vit. S. Germ. Autess* IV, 2, 2). Cit. DOTTIN, *Antiq. celt.*, p. 69).

gurées, les toponymes peuvent tenir longtemps encore, mais ils deviennent graduellement incommodes; des mots de la langue importée se placent d'abord auprès d'eux avec un « alias », et bientôt les supplantent tout à fait; ou bien quelque vague homonyme de la langue nouvelle leur est substitué.

De nos jours, le réveil des petites nations dont l'idiome avait été refoulé par les langues impériales fait refleurir les vieux toponymes. En Irlande, le Saorstat fait un grand effort pour recouvrer ses noms géographiques nationaux; s'il y parvient, ce sera un beau succès couronnant une difficile entreprise, car la toponymie gaélique est aujourd'hui presque en ruines, elle naguère si belle et si soigneusement étudiée. Voici comment cette déchéance arriva.



CHAPITRE I

LES NOMS DE LIEUX D'IRLANDE ET LEUR ANGLICISATION

I

TOPONYMIE ET TOPONOMASTIQUE DES GAELS D'IRLANDE

L'Irlande est un des pays qui, eu égard à l'étendue de leur territoire, se distinguent par l'abondance de leurs noms géographiques. C'est que son peuplement fort ancien, la variété d'origine de ses éléments humains, la dispersion d'une population celtique habile à l'élevage et à l'agriculture, l'abondance des eaux qui permet aux habitations de s'égailler dans la campagne, l'antiquité du droit qui donna, dès l'époque païenne, une sécurité suffisante aux établissements isolés, tout a contribué à la multiplication des lieux habités ou économiquement occupés. De là un foisonnement de noms de pâtures, de champs, de fermes, de lieux-dits de toute sorte. L'Index du recensement de 1901 énumère 60.462 townlands, chacun avec son nom distinctif, qui est souvent fort ancien.

Ptolémée a noté des formes grécisées de noms de caps, de rivières, d'agglomérations souvent impossibles à identifier et dont plusieurs appartiennent à des langues pré-celtiques qui nous sont inconnues (1).

Pendant vingt siècles et plus, les diverses langues tour à tour

(1) « Beaucoup de langues ont pu disparaître depuis l'an 2000 avant notre ère, qui ont laissé des traces dans le vocabulaire et la syntaxe des langues indo-européennes, par exemple dans les langues celtiques ». DOTTIN, *Anc. peuples*, p. 72.

ou simultanément employées en Irlande ont apporté de nouveaux toponymes et transformé les anciens. Les « diverses langues » — car, même après la mort des idiomes préceltiques mystérieux, le gaélique n'a jamais été la langue unique de tous les habitants de l'Irlande (1). Parmi les langues brittoniques, ou supposées telles, le picte fut en usage dans le Nord-Est (2); les colonies galloises de l'Est et du Sud ont dû conserver pendant plusieurs générations leur langage, d'autant plus aisément que les relations étaient fréquentes avec leur proche pays d'origine (3). Les Bretons insulaires apportèrent des mots de leur langue et introduisirent sans doute aussi des mots latins. Des Scandinaves, venus en pirates et établis en négociants, nommèrent, comme partout, des points de la côte ou du bas cours des fleuves; mais leur influence alla bien au delà : trois des quatre grandes provinces ont dans leur nom moderne un terme scandinave. Le français — ou plutôt le franco-normand — fut, du xii^e siècle à la fin du xiv^e, la langue du haut clergé, de l'aristocratie, de l'administration et de la littérature; et les Irlandais, en relations avec les conquérants, l'employèrent plus ou moins (4). Mais c'est l'anglais qui devint le vrai rival du gaélique; cependant, à la fin du xvi^e siècle, en nombre d'endroits, il ne sera plus compris que des vieillards (5). Les confiscations au xvii^e siècle, les lois pénales au xviii^e, les famines et l'école au xix^e retourneront fort exactement la situation.

(1) Cf. E. CURTIS, *The spoken languages of Medieval Ireland* (« Studies », June 1919 p. 234-254) et l'analyse, riche en faits et précisions supplémentaires, par J. VENDRYÈS (« Rev. celt. », 1920-21, vol. XXXVIII, n^{os} 2-3, p. 231-236). Le présent paragraphe est basé sur ces deux études, sauf indication spéciale. Il faut remarquer que même les états centralisés de l'Europe contemporaine, si peu étendus soient-ils, ne sont pas absolument unilingues.

(2) J. LOTH est arrivé à la conclusion que la langue picte était celtique (« Ann. de Bret. », 1890, vol. VI, p. 111-116) et probablement brittonique.

(3) KEATING lui-même, si jaloux de l'originalité raciale et linguistique de l'Irlande, signale l'existence de mots d'origine française, espagnole, grecque, hébraïque, latine, etc., dans la *bearla teibhidhe* ou langue abstraite (II, 62); il attribue les mots communs à l'irlandais et au gallois au légendaire Briotan, fils de Fearghus Leithdearg, fils de Neimhidh, dont la langue maternelle était le gaélique et aussi à ce que « l'Irlande fut un lieu de refuge pour les Bretons qui souffraient des persécutions des Romains ou des Saxons »; et il cite des toponymes contenant le terme *Breathnach* (II, 66-68).

(4) V. CURTIS, *op. cit.* (p. 237-238) sur certaines chansons populaires françaises que combattit l'évêque d'Ossory, Richard Ledrede (1318-1360) en composant des hymnes pieuses sur les airs de ces inconvenantes chansons.

(5) *Ibid.*, p. 240 et 245.

Toutes ces langues ont plus ou moins profondément marqué le vocabulaire irlandais des noms géographiques (1). Les toponymes préceltiques se rapportent surtout, il va de soi, à la géographie physique et plus particulièrement à l'hydrographie; les brittoniques et les scandinaves dans l'Est et le Sud, suivent les côtes et remontent les fleuves. Les Français ont fréquemment passé par le moyen-anglais et leur pénétration a les mêmes caractères que celle des mots anglais; mais d'autres sont venus directement — comme dans toute l'Europe — avec les fantaisies du XVIII^e siècle; et quelques-uns rappellent des événements historiques auxquels les Français prirent part; peu ou point de vestiges d'établissements français dans tout cela : nos huguenots n'ont guère laissé que leurs noms de famille et la trace de leur habileté industrielle (2).

Les toponymes anglais, de beaucoup les plus nombreux parmi ceux en langues étrangères, ont été, pour une part, apportés par les anciens colons de Grande-Bretagne; d'autres,

(1) Les établissements d'étrangers et les événements historiques sont attestés par de nombreux toponymes gaéliques ou anglais; mais l'intérêt en est souvent historique plutôt que linguistique. Ainsi les toponymes que cite Geoffroy KEATING au sujet des Gallois sont tous purement gaéliques et non pas gallois : Graig na mBreathnach, Baile na mBreathnach, Dun na mBreathnach, etc. La plupart ont été traduits en anglais; le *Gen. Topogr. Index* du Cens de 1901 donne seulement une dizaine de townlands commençant par Breathnach dans ses diverses formes anglicisées, une vingtaine commençant par Walsh, 1 par Welsh, 1 par Briton, et une forme mixte : Walshgrai, Wex. Aux Flamands du S. Pembroke venus avec Strongbow sont dus sans doute la plupart des 15 townlands commençant par Fleming; mais on ne discerne aucune racine flamande dans les toponymes.

(2) Dingle, K. est le type des toponymes venus du français par l'anglais : Fr. donjon; M.E. dongeon; Ir. daingean qui se trouve dans 31 townlands (HOGAN, art. daingen). Formes anglo-irl. dangan, dingin, dian (JOYCE, I, 307). Dingle, en irl. Daingean ni Chuis (vers 1715-1735, suivant HOGAN), et aussi An Daingean (*Post-Sheanchas*). WESTROPP a relevé dans les portulans du XIV^e au XVI^e siècles des variantes d'un prototype romanisé « le ding »; le plus ancien portulan donnant un *l* dans la finale est de 1450 : dingli. Mais des noms français sont parfois restés intacts depuis le Moyen Age. Ainsi dans la P. Lusk en Balrothery, D., Gracedieu (BN, I, 8 : Gracedew) est le nom d'une maison de religieuses augustines fondée en 1190 (REEVES, *Townlands*, p. 482). Il y a un autre Gracedieu dans la paroisse de Killoteran, en Middlethird, Wat. (BN, II, 90 : Gracedue). Parmi les noms français, si l'on prend à titre d'exemple les articles commençant par : beau, bel, belle, on trouve dans le *Gen. Topogr. Index* de 1901 les townlands de Beaufort, K.; Beaulieu, Lo.; Beaumont, D. et E.M.; Bellemont, L. et D.; Belleville, T., Wat., et G.; Bellevue, T. et W.; Bellisle, A.; Belmont, G. et W.; Belville, K., S. et W.M.; Belvoir, Clare. — Il y a 1 Charlemont, A.M.; 6 Charleville, D., Lo., Kg., W., Q., Ck.; 3 Montpellier, D., G., et Lim.; 1 Louisburg, Mo.; etc., et aussi 2 Charleville House, Mo., et W.M., ainsi qu'un Charleville Junction, Lim. — ces trois derniers n'étant pas des townlands. — Quant aux toponymes indiquant la présence des Français ou leurs expéditions, sauf un Frenchfurze en Cork, ils se trouvent en Connaught; ce sont : 2 Frenchpark, G. et R.; Frenchbrook, Mo.; Frenchfort, G.; Frenchgrove, Mo., Frenchlawn, R.

plus récents, sont des traductions de noms gaéliques ou ont été substitués à ceux-ci par l'action administrative. Leur aire géographique, « surtout dans les plaines et rarement au-dessus de la courbe de cent mètres », est celle des établissements de colons dans les régions fertiles et de facile accès, « plaines et riches vallées des fleuves » (1).

Mais le fond et l'immense majorité des toponymes irlandais sont gaéliques ou ont subi une celtisation qui les a transformés. Cette adaptation est déjà visible dans des noms préceltiques (2). Les noms anglais l'ont subie quand ils contenaient des combinaisons phonétiques incompatibles avec le sens irlandais de l'euphonie, — du moins dans le temps passé où le chant de la langue gaélique était dans l'oreille de tous les Irlandais. (3).

La toponymie n'est pas moins gaélique d'inspiration que de langue; et parce qu'elle le reste, même dans la traduction anglaise, elle est aussi précieuse pour la géographie humaine historique que pour la linguistique. La toponymie irlandaise possède en effet une grande richesse légendaire et historique — la légende et l'histoire étant toujours comme la chaîne et la trame de la toile que tissent les siècles en Irlande. Et de cette toponymie, c'est un des charmes. Certaines parties de la carte d'Irlande semblent par leurs noms géographiques la carte même de ce royaume de féerie dont Renan a dit qu'il est le domaine des Celtes (4); les personnages légendaires et héroïques paraissent là chez eux. Les dieux des Tuatha Dé Danann, les fées et les

(1) Miss Elenor BUTLER, *Irish place-names and geographical influences* (« Geogr. Teacher » XII, autumn 1923, p. 196, analysé par A. DEMANGEON (« XXXIII^e Bibl. Géo. », 1923, n^o 701, p. 142).

(2) MACALISTER a fait cette hypothèse ingénieuse : le nom irlandais de la Lee, le fleuve de Cork, est Sabhrann. Ptolémée l'appelle Dabrona, qui ne peut s'expliquer par les langues celtiques et qui est supposé préceltique. Or le préfixe celtique do- comporte une idée de malheur, de chose mauvaise ou néfaste, tandis que le préfixe so- marque la bonté, l'heureuse chance. « Quand les peuples de langue celtique vinrent occuper un territoire où était une rivière appelée Dabrona, dit le prof. Macalister, il est vraisemblable qu'ils ont changé le nom en Sabrona, qui, même s'il n'avait aucune signification dans leur langue, sonnait à leurs oreilles comme un meilleur présage. » (*Ireland*, III.) Mais peut-être aussi n'y a-t-il là qu'une mutation normale : DOTTIN mentionne « un buste d'une divinité appelée Sirona ou Dirona, par un *d* barré ». (*Antiq. Celt.*, p. 326.)

(3) Par exemple Godfrey, FOUR MASTERS : Gothfraith, pron. Goffry ; Jerpoint (Abbey), irl. Seiripuin, ch pour j et insertion d'un i euphonique entre r et p ; Isabel, pron. Shibbeal, et re-anglicisé en Sybil, d'où Sybil Head, au N.W. de Dingle, K. (JOYCE, II, 168, 170 et 171).

(4) *Souvenirs d'enfance et de jeunesse*. Ed. Nelson, p. 72.

poukas, les Milésiens, les Fomorés et les Firbolgs survivent dans les lieux solitaires. Le souvenir des héros de l'épopée gaële est présent jusque dans les villes. Les saints du christianisme celtique partagent avec eux le pays. Au diable même on a laissé quelques coins de terre (1).

« Tout, autour de lui, rappelait au Gael primitif l'histoire traditionnelle de son propre passé. Les deux collines de Slieve Luachra en Kerry, il les appelait les seins de Dana. Quand il contemplait les puissants tumuli entassés sur les rives de la Boyne, il savait qu'ils recouvraient Dagda — un Jupiter irlandais — et ses trois fils; et l'un de ceux-ci, Angus de la Boyne, fut révééré jusqu'au xix^e siècle comme le génie du lieu... C'était Lugh des Tuatha Dé Danann, il le savait, qui avait d'abord établi la grande foire de Tailltin... le grand tertre funéraire autour duquel se tenaient les jeux était consacré à Talti, la mère nourrice de Lugh, qui avait été enterrée là et en l'honneur de qui les jeux auxquels il participait étaient tenus... Il appelait son propre pays — et il l'appelle encore — par les noms variés d'Eire, Fodhla (Fola) et Banba, qui étaient, il le savait, les trois reines des Tuatha Dé Danann. Le Gael du Connacht savait que Moycullen, près de Galway, était ainsi nommée en l'honneur de Uillin, un petit-fils du roi Nuada des Tuatha Dé Danann, et le loch Corrib (en l'honneur) d'Orbsen, l'autre nom du dieu marin Manannan, tué là par ce Uillin. Et chacune des provinces était constellée de semblables souvenirs. Les noms des premiers envahisseurs milésiens sont restés non moins fortement imprimés sur notre topographie que ceux de ses prédécesseurs, les Tuatha Dé Danann (2). »

Les Gaels d'Irlande, tant qu'ils ont conservé leur langue nationale, ont eu pour les noms géographiques de leur pays un amour presque religieux né de leur attachement au sol, et qui suffirait à justifier les paroles de l'historien salzbourgeois August Prinzinger : « Le nom (géographique) est comme la montagne

(1) L'histoire est populaire en Irlande d'un jarvey (cocher de jaunting car) à qui un Anglais faisait la remarque que le diable avait bien des propriétés dans le pays. « Oh ! oui, répliqua le jarvey, mais c'est un « absentee » ; il passe la plus grande partie de son temps en Angleterre. »

(2) D. HYDE, *Lit. Hist.*, p. 48.

et la vallée, comme le fleuve, la forêt et la flore, comme les us et coutumes, une partie de la Heimat » (1). C'est pourquoi les Irlandais ont fait de l'étude de ces noms géographiques une de leurs sciences traditionnelles les plus chères et qui renaît toujours de ses cendres. Après deux siècles de confiscations et de lois pénales, d'union et d'anglicisation, il suffit que Colby, le grand directeur de l'Ordnance Survey, décide de faire relever les noms de lieux d'Irlande, que O'Donovan, protégé par Larcom, procède à ses admirables enquêtes sur les toponymes, pour que l'enthousiasme populaire soit tel que le gouvernement inquiet arrête, sous prétexte d'économie, la publication des monographies de paroisses, et que l'on accuse le survey de se faire « le ministre complaisant de l'esprit national » (2). En réalité, il reprenait, peut-être sans le savoir, la tradition des poètes gael du Moyen Age, et le peuple l'avait bien compris, le peuple dont les ancêtres avaient appris la géographie légendaire dans les poèmes topographiques et les Dinnseanchas.

Pour le Gael, le nom de lieu a une valeur en soi. Il situe le lieu non seulement dans l'espace mais dans le temps. Il relie la topographie à l'histoire, il est le signe matériel de l'alliance de l'homme et du sol, de la langue et de la terre, ces deux passions des Irlandais. C'est pourquoi il *faut* que le toponyme soit expliqué — et plutôt deux fois qu'une; entendez qu'on en peut donner deux interprétations différentes (3). Car les Irlandais ont un « instinct topographique » (4) qu'on pourrait appeler le sens du merveilleux en toponymie — l'une des formes du pouvoir de créer des légendes que l'humanité d'aujourd'hui a perdu — sauf quelques

(1) Cité par J. BRUNHES, *Géo. Hum.*, p. 704.

(2) Les instructions de Colby pour le levé de la carte d'Irlande, où il ordonne d'établir exactement la toponymie, sont de 1827. Larcom s'occupa spécialement de cette partie toponomastique et chargea en 1830 John O'Donovan de faire dans les archives et sur place les enquêtes nécessaires. Des monographies de paroisses devaient être faites, mais une seule parut (Cf. CLOSE, IX, passim). L'interruption pour cause politique eut lieu en 1837. (Cf. Mrs. A. S. GREEN, *Irish Nationality*, p. 245 et J. J. DOYLE, conférence à la National Literary Society. 12 mars 1923; compte rendu in *Freeman's Journal* du 13.)

(3) Ainsi Emain Macha pourra être la broche de Macha (eo, épingle; muin, cou) qui servit à marquer le lieu où la reine condamna cinq jeunes princes à lui construire un palais — ou le lieu légendaire de la naissance des jumeaux (emain) de la déesse de la guerre — (E. HULL, *Text-book*, I, 102). — Sur la valeur du mot en soi, cf. VENDRYES, *Le langage*, p. 216.

(4) E. HULL, *ibid.*, I, 101.

Celtes qui semblent seuls en avoir conservé le privilège (1). Et la légende n'est-elle pas plus belle que la réalité; et aucun homme a-t-il jamais vu la limite qui les sépare (2)?

Ce goût, et presque ce culte, de l'onomastique, a créé un genre littéraire irlandais; on serait tenté de dire : un genre scientifique, en prenant soin de limiter comme il convient le sens d'un mot si moderne avant de l'appliquer à des travaux du Moyen Age. Ce genre particulier aux Gaels d'Irlande, c'est celui des poèmes topographiques et des Dinnseanchas (3) où sont décrits les pays et leurs antiquités, et poétiquement expliqués les noms de lieux par centaines. Aux temps druidiques, les filé étudiaient déjà l'art de la poésie topographique dans la troisième de leurs douze années d'études (4). Plus tard, l'ancienne organisation intellectuelle gaélique disparue, les bardes continuèrent à composer des poèmes topographiques jusqu'à l'époque moderne.

Pendant un millier d'années, une sorte de toponomastique poétique se développa ainsi en Irlande. L'attribution du Dinnseanchas à Amergin mac Amhalgaidh, si elle est exacte, ferait remonter au VI^e siècle ses 88 poèmes où ne sont pas moins de 200 toponymes. (5). Au VIII^e siècle, St. Adamnan compose le *Livre des Lieux Saints*, et Flann Fionn, les *Beautés et Attraites de*

(1) RENAN décrit Quellien, le délicieux barde du Tréguier, comme « le seul homme de notre temps chez lequel j'aie trouvé la faculté de créer des mythes » (*Souvenirs*, éd. Nelson, p. 122).

(2) Voici par exemple la province centrale de l'Irlande. A la fin du XVI^e siècle, DYMMOK (*Treatise of Ire.*, p. 15) — et tout le monde avec lui — savait déjà que son nom « s'explique par medio, lat. *medius* » (DOTTIN, *Ant. Celt.*, p. 380 et n. 3). KEATING ne pouvait pas l'ignorer. Néanmoins, il ne résiste pas au plaisir de donner deux étymologies fantaisistes : méide, cou, « parce que c'est du cou de toutes les autres provinces que Tuathal Teachtmhar l'a coupée »; et cette légende : « Meath tire son nom de Midhe... grand druide de la race de Neimheadh par qui fut allumé le premier feu d'Irlande, etc. » (I, 112). Et c'est cette dernière étymologie que Keating semble adopter quand il dit plus loin que Meath était déjà le nom du territoire près d'Uisneach, du temps des Nemediens à celui de Tuathal (II, 246), c'est-à-dire avant le prélèvement de territoire qui inspira l'étymologie méide, cou.

(3) Dindshenchas (Edw. GWYNN), Dindshenchus (E. HULL), Dinn-senchas, Dinn-senchus (D'ARBOIS DE JUBAINVILLE), Dinnseanchus (D. HYDE), Dinnseanchas (DINNEEN). D'ARBOIS définit les Dinnseanchas : « Antiquités ou histoires des forteresses » (*Catalogue*, p. 101) et DINNEEN : « Légendes et explication des noms de lieux ». Ils sont généralement en vers, mais il y en a aussi en prose dans les *Metrical Dindshenchas* publiés par Edw. GWYNN, la première partie comprend 2 noms, la seconde 15 et la troisième 76 dont 9 sont l'objet de deux poèmes.

(4) E. HULL, *Text-book*, I, 175.

(5) D. HYDE, *Lit. hist.*, p. 93, n.

l'Irlande. Puis vinrent, pour ne citer que les principaux de ceux qui n'ont pas été perdus : *Les Collines du Clare*, de Flann mac Lonan (918); le *Circuit de Muirteagh*, de Cormacan (946); les poèmes topographiques de Cinaedh O Hartigan (975); le *Poème du Shannon*, de Cuan O Lochain (1024); les poèmes de Flann Mainistreach sur les tombeaux des Tuatha Dé Danann et des rois chrétiens, et le *Dinnseanchas* d'Aileach (x^e siècle), les tribus issues de Milesius et les tombeaux des rois de Leinster de Giolla na Naomh O Dunn (1160). Les xiv^e et xv^e siècles ont élevé le monument majestueux des poèmes topographiques de O Dubhagain (1372) complétés par Giolla na Naomh O Huidhrin (1420). Dans les siècles suivants, les topographes cèdent la première place aux annalistes et aux chroniqueurs, bien que Dugald O Firis établis dans la première moitié du xvii^e un « Catalogue » des anciens évêchés irlandais et que son élève Roderic O Flaherty compose une description « chronologique » du Connaught oriental (1).

Flann mac Lonain, par un récit d'un de ses poèmes, nous donne une idée de la conception irlandaise de la science topographique. Un jour qu'Ilbrechtach le harpiste se promenait avec le fameux poète Mac Liag, ils se reposèrent sur le sommet de Croghan Head. « Que de collines, et de lacs et d'abris dans ces montagnes ! s'écria Mac Liag ; il faudrait une bien grande science topographique pour les connaître tous. — Si Mac Lonain était ici, dit le harpiste, il pourrait les nommer tous et dire aussi bien l'origine de leur nom. — Qu'on saisisse cet individu et qu'on le pend », s'écria Mac Liag, irrité d'entendre donner pareil louange à un confrère. Mais Ilbrechtach obtient crédit jusqu'au lendemain, Mac Lonain arrive à temps et déclame son poème qui commence par :

Aoibhinn aoibhinn Echtgé árd,

et qui contient en 132 vers toute la topographie des collines du Clare (2).

Aux mains des filé et des bardes, l'étude des toponymes,

(1) Cf. E. HULL, *Text-book*, II, 92.

(2) D'après D. HYDE, *Lit. hist.*, p. 427.

inspirée par le goût du merveilleux plus que par celui de la précision, mais continuée, avec soin à travers tant de siècles, eut deux résultats opposés. Des légendes naquirent, toutes remplies, parfois de charme et parfois d'une noble magnificence; mais la vérité historique et l'exactitude linguistique coururent des dangers qui ne furent pas toujours évités. Le jugement définitif sur les Dinnseanchas reste celui de d'Arbois de Jubainville qui les appelle des « traités fantastiques » de « géographie étymologique et légendaire » (1). Cependant, comme les poèmes ont été composés à une époque où beaucoup d'éléments inclus dans les toponymes étaient encore ou des mots de la langue parlée ou des noms de personnages héroïques connus même au delà du cercle des filés, ces mots et ces noms ont été fixés par les poètes topographes dans une forme correcte, et conservés intacts par leurs successeurs pendant plus de mille ans (2).

Sans doute les déformations causées par l'usage et, si l'on peut dire, par l'usure des mots, n'ont pas été entièrement évitées pour cela, mais elles ont été moins graves que dans la plupart des autres langues aux mêmes époques. Or, par un destin étrange, ces noms géographiques irlandais si bien conservés jusqu'aux temps modernes, alors que ceux des autres pays étaient plus ou moins abandonnés au hasard, ces toponymes gaéliques ont été défigurés à l'époque même où les hommes commençaient à comprendre l'importance de traiter avec respect les noms de lieux. Au moment même où la toponomastique moderne fait ses premiers débuts, en Irlande, les travaux séculaires de l'unique

(1) *Catalogue*, p. LXXII et XCI. — L'« imagination topographique » a survécu chez les Irlandais. De janvier à avril 1925, l'*Observer* de Londres reçut une amusante correspondance provoquée par un lecteur qui avait « découvert » que Chateau-Haut-Brion (dans le vignoble bordelais où sont d'ailleurs des toponymes rappelant des marchands irlandais de jadis) est une déformation de Chateau O'Brien. — Les toponymes ne doivent être employés comme documents historiques, en Irlande et partout, qu'avec beaucoup de prudence. Un toponyme ne prouve nullement que le personnage dont il contient le nom ait jamais existé, car autrement il faudrait admettre l'existence de la déesse Dana par exemple; et dans le cas d'un personnage historique réel, son nom dans un toponyme n'est même pas une présomption qu'il ait jamais rien eu à faire avec le lieu-dit, de son vivant; tels les saints d'autrefois et les hommes célèbres modernes dont les noms sont donnés à des paroisses ou à des villages. Ceci ruine une thèse favorite d'O'Donovan, comme l'a remarqué D. HYDE (*Lit. hist.*, ch. VI, *passim*).

(2) JOYCE, I, 8, § 4.

toponomastique traditionnelle qui existât en Europe sont détruits et se consomme l'anglicisation des toponymes gaéliques.

II

HISTORIQUE DE L'ANGLICISATION DES TOPONYMES IRLANDAIS

L'anglicisation des noms géographiques irlandais a suivi un double processus : anglicisation spontanée et anglicisation officielle. Les toponymes gaéliques pouvaient être déformés par la prononciation des colons, ou abandonnés par eux et remplacés par des noms anglais; après quoi les fonctionnaires n'auraient plus qu'à reconnaître seulement le nom nouveau; il ne manque pas d'exemples de cette anglicisation spontanée — mais ils sont bien moins nombreux qu'on ne serait tenté de le croire, parce que les colons s'irlandisaient très vite, jusqu'au plein ^{xvii}^e siècle, et que les toponymes gaéliques leur devenaient ainsi familiers. L'action officielle pouvait proscrire les vieux noms gaéliques et imposer des noms anglais — ceux créés par les colons ou d'autres suggérés par les fonctionnaires; le plus souvent ceux-ci se contentèrent de traduire ou de transcrire à l'anglaise les toponymes irlandais, sans les bien comprendre et sans se préparer par aucune étude à en faire des transcriptions correctes ou tout au moins méthodiques.

Le procédé même montre qu'il n'y eut à proprement parler aucune politique linguistique systématique anglaise en Irlande. Peut-on d'ailleurs appliquer aux Anglais le mot d'Estienne Pasquier : « Jamais peuple ne fut si jaloux de l'autorité de sa langue comme fut l'ancien Romain »? (1) Ce n'est certes pas le cas de l'Anglais qui laisse le français pour langue officielle aux Iles Normandes, au Bas-Canada et à Maurice, qui ne décourage

(1) E. PASQUIER, *Recherches de la France*, VIII, ch. I, p. 673.

pas l'usage du maltais (1), et qui exige de ses propres fonctionnaires indiens la connaissance des grandes langues de l'Inde. Faut-il voir là des manifestations toutes modernes de justice, de tolérance ou d'une politique avisée? Ce serait historiquement inexact : en Irlande, l'anglicisation linguistique n'a été sérieusement poursuivie que dans la période moderne. Au xvi^e siècle, deux siècles après la tentative du statut de Kilkenny pour faire de l'anglais la langue de l'Irlande, nombre de juges et de hauts fonctionnaires anglais d'Irlande entendaient l'irlandais; mais au xix^e, James Hardiman, l'éditeur du Statut de Kilkenny, l'ayant constaté, ajoute : « Aujourd'hui, pas un juge dans ce pays ne comprend suffisamment l'irlandais pour interroger un témoin, et l'on pourrait faire la même remarque sur leurs prédécesseurs depuis plus d'un siècle et demi. » (2) Or, Hardiman écrivait en 1843, alors que l'irlandais était la langue de l'immense majorité du pays. Le vrai est que le gouvernement de Londres a varié sa politique linguistique suivant les temps et les pays.

A la fin du Moyen Age, le gaélique est la langue de la plus grande partie de la population; et c'est une des langues les plus cultivées du temps (3); et c'est dans toutes les acceptions du terme une langue nationale. Au temps de Henri VIII, « la plupart des chefs irlandais ne comprenaient ni ne cherchaient à comprendre la langue anglaise et correspondaient (avec le gouvernement anglais) en latin, par la main de leurs prêtres. » (4)

(1) Des journaux italiens ont dit, il est vrai, que le maltais serait favorisé pour maintenir l'île en dehors de l'italianité.

(2) *Statute of Kilkenny*, p. 65, note o de la p. 64. — En 1492-1493, défense est faite à Waterford d'employer l'irlandais dans les tribunaux sauf si l'une au moins des parties est irlandaise (D. HYDE, *Lit. hist.*, p. 610); c'est donc qu'en ce temps des magistrats entendaient et des colons anglais employaient de préférence l'irlandais. Cf. PAYNE, *Brief Description*, p. 4.

(3) Dans le siècle même où Du Bellay (1549) et Henri Estienne (1567-1579) composaient leurs livres à la gloire de la langue française, le primat d'Irlande Risteard Craobhach (Richard Creigh mort en 1585) écrivait un traité sur l'origine du gaélique qu'il disait avoir été « d'usage courant en Irlande de la venue de Neimidh, 630 ans après le déluge, à ce jour » (Cit. KEATING, II, 53 *in fine*). Cinquante ans plus tard, Ware put encore lire le manuscrit de cet ouvrage aujourd'hui perdu et qui contenait des passages intéressants malgré ses parties légendaires (KEATING, IV, 237, index à l'art. Craobhach). — En 1627, William Bedell, évêque protestant anglais de Dublin, versé dans les langues classiques et sémitiques, écrit : « Mon premier travail sera de comprendre la langue de ce pays que je trouve (bien qu'on prétende le contraire) être une langue savante et précise et pleine de difficulté ». (Cité par Mrs. A. S. GREEN, *Making of Ire.*, p. 236, qui cite également les louanges d'un écrivain anglais du temps de Charles II, versé dans la connaissance de la langue irlandaise.)

(4) Fin de l'introduction du vol. II des *State Papers published under the authority of H. M.'s Commission*; London, 1834.

Aussi, les grandes offensives contre le gaélique sont-elles toujours partie des entreprises de soumission ou de colonisation; la langue étant en Irlande comme ailleurs le palladium de la nationalité. Les Plantagenets l'avaient déjà compris; en 1360, le roi Édouard IV, champion de la langue anglaise même contre le français de ses nobles, avait interdit aux fonctionnaires de Kilkenny l'usage de la langue irlandaise. Sept ans plus tard, le statut de Kilkenny ordonnera la confiscation des terres de ceux qui emploieront la langue « irroise » (1). Mais comme toujours une loi qui voulait faire les mœurs au lieu de les enregistrer demeura lettre morte. En 1537, Henri VIII reprendra le statut et un act condamnera l'usage du gaélique comme une preuve d'infidélité à la Couronne (2).

Or, c'est par l'onomastique qu'un gouvernement peut le plus aisément proscrire une langue — surtout en ces temps anciens où les sujets étaient en relations beaucoup moins étroites avec l'État que ne le sont les citoyens d'aujourd'hui, et donc dépendaient beaucoup moins du gouvernement dans leur vie privée. En effet, les noms de personnes et les noms de lieux sont constamment employés dans les actes publics, civils et commerciaux où l'État intervient à un titre quelconque. Au Moyen Age, beaucoup d'actes étant rédigés en latin — et notamment tout ce qui touchait à l'Église — on était habitué à latiniser, et donc à déformer tous les noms propres, excellent entraînement pour les angliciser quelque jour (3).

Les individus furent, à plusieurs reprises, invités à prendre des noms anglais pendant les siècles de domination anglaise. « Item ordine est et establee que chascun Engleys use la lang Engleis et soit nome par nom Engleys enterlessant oulterment la manere de nomere use par Irroies », dit le statut de Kilkenny (4). Et cette disposition aussi sera reprise un siècle plus

(1) P. 12.

(2) Cf. MACALISTER, *Ireland*, p. 114. — Cf. déposition du Dr. Douglas Hyde devant la Comm. d'Enq. sur l'Enseignement, 1898 (Gaelic League Pamphlet, n° 13, §§ 9197 et 9198).

(3) HOGAN cite la latinisation par Ussher et d'autres d'Ath Firding, alias Ath Firdead (Atherdee, auj. Ardee) en « Atrium Dei » (p. 61). — Orrery est fréquemment changé en Aurora (Cf. Com. du 10 janvier 1654, DUNLOP, 448), etc. — V. aussi « Latin names of Bishops in Ireland » dans : Ch. T. MARTIN, *The Record Interpreter* (London, 1910), p. 425-428.

(4) P. 10-12.

tard dans une loi de 1465 qui oblige les Irlandais du Pale à prendre un nom anglais « d'une ville comme Sutton, Chester, Tryne, Skryne, Corke, Kinsale; ou de couleur comme White, Black, Brown; ou de métier comme Smith, Carpenter; ou d'emploi comme Cooke, Butler ». Si elle n'est pas généralement observée, du moins les Irlandais des villes, en contact avec les Anglais, sont bien obligés de changer leurs noms et souvent les changent de leur plein gré pour des raisons d'intérêt ou de commodité; d'ordinaire, ils les traduisent : Shinnach devient Fox; Macanghobhann, Smith; Galbhainn, White; Brannach, Walsh; et même Dalbhann, Painter — sans compter un O'Gara qui se mue en Love (1) !

La guerre aux toponymes paraît avoir été organisée au xvii^e siècle, avec les colonisations des Stuarts entre lesquelles s'insère celle de la République.

« Parmi les précieux documents officiels confiés à la garde de Sir William Betham, écrit Larcom, est un ordre du roi (Charles II) décidant que « les noms de lieux barbares et baroques » d'Irlande retardent beaucoup la réforme du pays et chargeant le Lord-Lieutenant et son conseil de leur substituer d'autres noms en harmonie avec la langue anglaise, en donnant à côté les anciens noms qui auront été ainsi changés. Il semble que ceci ait été ensuite incorporé à l'Act of Explanation dont c'est la dernière clause (2). »

Mais Larcom peut ajouter avec joie — lui qui devait confier à O'Donovan la mission de restituer une forme correcte aux noms défigurés par l'anglicisation :

« On trouverait aujourd'hui peu de personnes pour regretter que les changements de noms ainsi autorisés et ordonnés n'aient généralement pas été faits. »

Il n'y eut donc pas de transformation systématique des noms de lieux. Une ordonnance du Protecteur, datée du 16 juin 1654,

(1) Mrs. A. S. GREEN, *Making of Ire.*, p. 134 et seq. Le 3 avril 1622, un certain Mathew de Renzi, originaire d'Allemagne, recevant une concession de terres confisquées dans la baronnie de Garrycastle, se voit interdire de prendre aucun nom irlandais des anciens propriétaires de ces terres (HARDIMAN, p. 12, n.). Ce Renzi, qui descendait, paraît-il, de Scanderbeg, n'en devint pas moins un gaélicisant et composa un dictionnaire, une grammaire et une histoire en irlandais.

(2) LARCOM, *Hist. D. S.*, notes, p. 326.

avait décidé que les divisions administratives et les townlands seraient désignés par les noms qu'ils porteraient dans le Down Survey, et que, dans le cas de fausses graphies ou de désignations inexactes, on se reporterait à celui-ci pour identifier les terres. On s'en tint à cela après la Restauration (1). De sorte que le Down Survey est le premier catalogue à peu près complet des noms de lieux irlandais tels que l'usage et l'anglicisation les avaient transformés au milieu du xvii^e siècle, — et la base de la toponymie aussi bien que de la géographie de l'Irlande moderne.

III

TECHNIQUE DE L'ANGLICISATION DES TOPONYMES IRLANDAIS

L'anglicisation des toponymes irlandais pouvait être tentée par trois moyens différents :

1^o Substitution au nom gaélique d'un nom anglais sans aucun rapport avec lui. L'exemple typique est celui des sommets du Wicklow dont, au pays de Cualu, les noms historiques de Sliabh Cualann et d'Eo Cualann furent changés en Great Sugar Loaf et Little Sugar Loaf (2). Cependant, les substitutions les plus fréquentes furent opérées par quelque colon donnant un nom anglais à sa ferme; il en résulta un « alias »; plus tard l'un des noms tomba en désuétude et ce ne fut pas toujours l'irlandais;

2^o Traduction en anglais du toponyme gaélique. Le procédé exigeait la connaissance des deux langues; or l'Irlandais, même bilingue, n'éprouvait évidemment pas le besoin de traduire le nom de son pays dans une langue étrangère; le colon irlandisé s'accommodait fort bien du nom irlandais; le colon resté anglais

(1) LARCOM, *Hist. D. S.*, notes, p. 326.

(2) HOGAN donne Sliabh Cualann et Eo Cualann, et cite « tri hAird Eireann : Cruachan Aigle, Eo Cualann, Beann Boirche » (H, I, 15, T. C. D., *Miscellanea Hibernica*, 946). — Dans les *Original Name Books of Ordnance Survey*, on trouve : « Little Sugar Loaf (mountain), Eocualann, grave of Cualann (a territory) (Par. Kilmacanoge) ».

et le fonctionnaire étaient incapables de traduire un mot d'une langue qu'ils ignoraient. Il y eut donc fort peu de ces traductions qui du reste supposent un souci de la toponomastique, un respect des traditions et une science étymologique à peu près inexistants avant la période contemporaine, sauf chez les Gaels qui auraient été les derniers à consentir à de telles traductions;

3^o Transcription dans une orthographe phonétique du toponyme gaélique. Rien de plus facile en apparence, de plus difficile — ou plutôt d'aussi impossible — en réalité. C'est pourquoi on a presque toujours adopté ce procédé-là, et c'est pourquoi aussi on a défiguré toute la toponymie gaélique. Car il n'est pas de phonétiques et d'orthographes plus irréductibles l'une à l'autre que celles de l'anglais et du gaélique. En outre, les transcriptions ont été faites pendant des siècles par des scribes sans la moindre connaissance ni de la linguistique, ni le plus souvent de l'irlandais.

Le système anglais de représentation graphique du langage est tel qu'en voyant écrit un mot anglais qu'on n'aurait jamais entendu, on pourrait être bien empêché à deviner sa prononciation. La faute en est à ce que l'écriture n'a jamais été adaptée à une prononciation qui a extraordinairement évolué depuis les origines germaniques sous les influences celtiques et franco-normande. Chose étrange, l'alphabet anglo-saxon s'est appauvri aux mains des scribes normands, alors qu'allait de plus en plus augmenter le nombre des sons à représenter. Aujourd'hui, pour vingt voyelles, dont quatre diphtongues, l'anglais ne dispose que d'une demi-douzaine de lettres, de sorte qu'un même caractère doit représenter plusieurs sons, et pour comble un même son peut être représenté par des signes différents. Quant aux 25 consonnes de la langue anglaise, elles peuvent s'écrire au moyen de 166 combinaisons différentes, empiriques et très hasardeuses (1).

Il faut observer que si les Irlandais opposent volontiers la richesse phonétique de leur langue à la « pauvreté » de l'anglais,

(1) Cf. J. C. NESFIELD, *Manual of English grammar and composition* (Londres, 1898), ch. XXXV, no^t. p. 353, n. — « L'anglais a complètement bouleversé le système phonétique que le germanique lui avait transmis ». (J. VENDRYÈS, *Le langage*, p. 394).

les sons de la langue anglaise sont cependant nombreux et variés; mais l'orthographe anglaise est incapable de les noter.

Au contraire, l'orthographe irlandaise est le type de celles qui « doivent leur complication au désir de renseigner le lecteur de la façon la plus précise sur la prononciation des mots » (1). De là une complication apparente, mais (comme la prétendue pauvreté phonétique de l'anglais) plus apparente que réelle. Ces complications, en effet, « proviennent en grande partie d'une erreur initiale qui a consisté à employer les lettres comme des signes diacritiques pour préciser la prononciation des autres lettres. Cela donne à l'écriture une allure rébarbative, dont on s'accommode assez vite après un peu de pratique » (2).

Comme les phonétiques de l'irlandais et de l'anglais ne sont pas moins différentes que leurs orthographes, on conçoit que la transcription des mots d'une langue dans l'autre est à peu près impossible — particulièrement lorsqu'il s'agit de noms propres toujours plus difficiles à saisir que les noms communs. En Angleterre, notamment, leurs graphies sont si peu en rapport avec la prononciation qu'un Anglais n'est jamais tout à fait sûr de prononcer correctement un nom de lieu qu'il n'a pas entendu de la bouche d'une personne de la région (3).

Pour la transcription d'un toponyme irlandais, trois méthodes s'offrent au fonctionnaire anglais :

1^o La simple copie, lettre pour lettre, en passant simplement de l'alphabet irlandais à l'alphabet latin, comme font les gaélicisants d'Écosse, et aujourd'hui les officiels de l'État Libre. Ainsi le nom du port de Cork (Queenstown) s'écrira Cobh, et

(1) J. VENDRYÈS, *ibid.*, p. 390.

(2) *Ibid.*, p. 394.

(3) L'Automobile Association en établissant les inscriptions de ses poteaux indicateurs s'aperçoit fréquemment que des toponymes se sont adoucis, effrités, dégradés; cette décadence phonétique varie de Aspenden pour Absedene, jusqu'à Abinger pour Abbingburne et à Toggs pour Frogbury Stock. La British Broadcasting Commission éprouve de grandes difficultés pour découvrir la prononciation correcte des noms de lieux, à commencer par celui de son grand poste d'émission de Daventry, prononcé Daintry dans sa région. L'exemple de Cirencester, prononcé le plus souvent Cicister, mais abrégé en Ciren dans la ville, est classique. Dans les environs de Rochester, l'administration des postes conserve le nom (déjà cité au XII^e siècle) de Trottescliffe, à un village que ses habitants nomment Trosley; près de là Ryarsh s'est effrité en Rash. Le XVIII^e siècle prononçait et écrivait indifféremment Tothill ou Tuttle. En ce moment même, les banlieusards qui prétendent parler le « refined English » commencent à transformer Southwark en Suthock.

celui du port de Dublin (Kingstown) Dun Laoghaire. C'est le procédé le plus simple à pratiquer; mais il donne des mots illisibles et parfois imprononçables pour qui ignore le gaélique, impossibles à comprendre lorsqu'ils sont prononcés par un étranger, puisque les lettres et groupes de lettres ne représentent pas les mêmes sons en gaélique et en anglais par exemple;

2^o La transcription substituant aux graphies irlandaises des graphies anglaises à peu près correspondantes, en cherchant dans l'alphabet anglais des correspondances qui d'ailleurs n'y existent pas; on a ainsi Cov et Dunleary pour l'exemple précédent. Mais il faudrait commencer par établir des concordances aussi exactes que possible, et s'y tenir, ce qui n'a jamais été fait. Dans la pratique, ce mode de transcription a produit des graphies barbares comme lough, Connaught, knock pour loch, Connacht, cnoc; et ces dernières ont engendré des prononciations absurdes comme Connawt, nok — celle-ci par assimilation aux mots anglais où le k initial est muet devant une consonne (1).

3^o On a parfois essayé de représenter, au moyen d'une sorte d'orthographe phonétique anglaise, soit, la prononciation correcte des Irlandais, soit la prononciation défectueuse, mais plus facile à saisir pour une oreille anglaise, des Anglo-Irlandais. Dans le premier cas, on le conçoit, on est arrivé à des graphies charivariques rappelant cette orthographe manx qui a certainement hâté la mort du gaélique de Man (2). Dans le second cas, les noms irlandais anglicisés sont à l'original gaélique à peu près ce que le hawaïen Lukiweki est au nom du président Roosevelt qu'il prétend représenter (3).

Comme on pouvait s'y attendre, on a le plus souvent employé, et sans aucune méthode, un système mixte participant des pré-

(1) Cf. MACALISTER, dans FLETCHER, *Connaught*, p. 1, n.

(2) Malgré la multiplication des lettres pour représenter les sons les plus simples d'une langue gaélique, l'orthographe ne donne presque aucune idée de la prononciation manx : « certains mots sont écrits d'une manière qui, à aucune époque n'a pu représenter réellement la prononciation » (E. GOODWIN, *Lessoonyn ayns Chengey ny Mayrey Ellan Vannin*, Douglas, 1901, § 51) et le dictionnaire donne jusqu'à huit orthographes pour un mot aussi simple que jishig (papa) (*ibid.*, § 72). Le titre du livre cité montre ce que ce système orthographique a fait par ex. du gaélique « teanga ».

(3) Le nom du village de Pukoo avait été remplacé par celui de Roosevelt. Et comme il n'y a en hawaïen ni R, ni S, ni T, les indigènes en firent Lukiweki. Les autorités américaines ont sagement accordé aux indigènes de rétablir le vieux nom de Pukoo.

cédents et aboutissant à une anglicisation plutôt qu'à une transcription des toponymes gaéliques.

Les inconvénients de cet empirisme sont encore accrus par cela que les mots gaéliques, plus peut-être que ceux des autres langues, deviennent méconnaissables lorsqu'ils sont dépouillés de leur orthographe étymologique et phonétiquement transcrits, même d'une manière méthodique et correcte (1). Dans la transcription des toponymes, une difficulté supplémentaire est encore apportée par la variété de la prononciation d'une partie à l'autre de l'Irlande.

Là chute des consonnes surtout aspirées, si fréquente dans les langues goïdéliques, ne laissant d'abord qu'une sorte d'h aspirée, qui disparaît bientôt et qui, s'il s'agit d'une consonne intervocalique, donne toute liberté de fusion aux voyelles que rien ne sépare plus, crée des homonymies que les essais de représentations phonétiques rendent plus que déconcertantes (2). C'est ainsi que les formes anglicisées *ban*, *bane*, *baun*, *bawn* sont également employées pour *bán* (blanc), *bán* (herbage), *beann*

(1) Le Dr Douglas HYDE a adopté, dans son histoire littéraire de l'Irlande, publiée en anglais, un système de transcription des noms propres qui consiste « à laisser intacte l'orthographe irlandaise; mais, dit-il, dans le cas où la vraie prononciation différerait sensiblement du son qu'un lecteur anglais donnerait aux lettres, j'ai ajouté une transcription phonétique de la forme irlandaise entre crochets, comme « Muighmheadhon (Mwee-van), Lughaidh (Lewy) ». Il y a quelques noms tels que Ossian, Mève, Donough, Murrough, et quelques autres qui ont été presque adoptés en anglais, et j'ai généralement conservé ces formes — peut-être à tort — mais mon désir a été de ne pas semer d'obstacles inutiles la route du lecteur anglais; j'ai toujours donné la véritable forme irlandaise au moins une fois » (*Lit. hist.*, p. xv).

(2) L'essai d'orthographe simplifiée, *An Conggar* (The Short Cut), n'a pas eu jusqu'ici le succès que l'on espérait, bien que les règles en eussent été posées en 1920 par les éminents celtisants R. O'Daly, O. J. Bergin, Sh n ó Cuiv.

(3) On peut dire de l'irlandais comme du manx que les consonnes intervocaliques s'y atténuent parfois jusqu'à une complète éision (Prof. RHYS, cité par E. GOODWIN, *op. cit.*, p. 14). Dans une lettre du 2 mai 1834, écrite de Downpatrick, O'Donovan donne ce cas amusant : « Il ya, dans la paroisse de Tyrella, un townland appelé Ballykinler, que Vallencey, Beaufort et très probablement O'Reilly, auraient expliqué par : la ville du cap de la mer... mais dès que je l'entendis prononcé par un vieil Irlandais, je dis que cela devait signifier la Ville du Chandelier (horrible nom!) et stupide hypothèse pour toute personne sensée!... Voyez *l'History of the county of Down*, (faite) par HARRIS, en 1744 et vous trouverez que les Haut, Moyen et Bas Ballykinler formaient la paroisse de Ballykinler, dont les dîmes étaient attribuées à Christchurch, Dublin, pour ses cierges » (CLOSE, p. 137). C'est que l'ancienne forme pour chandelier, *caindloir*, est devenue *coinleoir*. Et c'est de même l'atténuation *caindel* en *coinneal* qui a permis au peuple de Limerick de changer Carraig O gCoinnell en Carraig na gcoinneall (anglicisé en Carrigogunnell) et d'imaginer la légende de la chandelle enchantée qu'une sorcière allumait là et dont la vue tuait ceux qui l'apercevaient dans la nuit (JOYCE, I, 5).

(femme), beann (pic, sommet), badhún (parc à bestiaux). *Kil*, premier terme d'environ 5 % des lieux-dits irlandais est aussi bien pour cill, église, que pour cioll, bois. La forme *bally* par où commencent quelque 8 % des townlands est d'ordinaire pour baile (village, townland); mais elle représente parfois béal (embouchure), bile (arbre) et bealach (route). *A* peut être pour da (deux) si le d initial est aspiré, pour áth (gué) le t aspiré final étant muet; et il peut tenir dans un composé (-a) la place de fada (long), par suite de l'aspiration des deux consonnes et de la fusion des deux voyelles.

La confusion entre les spirantes et les gutturales ou leur suppression font que par exemple -agh représente áth (gué), mais aussi achadh (champ), et même eich (cheval), sans parler du suffixe -ach. Inversement, on trouve pour ath les graphies : a, ah, aha, ath, augh, aw.

On achève de défigurer les mots en n'écrivant pas la consonne originale dans certains cas d'aspiration et dans tous les cas d'éclipse. Sans doute cela n'aurait pas d'importance — il est bien de règle de le faire dans les langues brittoniques — si le reste du mot était intact; mais ajoutée à toutes les autres déformations de l'anglicisation, la suppression de la consonne originale augmente encore les chances d'erreur (1).

Or, toutes les confusions venant des formes anglicisées sont particulièrement graves dans des toponymes où il n'y a pratiquement pas de contexte pour aider à découvrir le sens malgré les orthographes défectueuses. Et comme les hommes ont une tendance naturelle à transformer un nom propre qu'ils n'entendent pas en un homophone qui a pour eux une signification, l'anglicisation est responsable d'une foule de calembours ridi-

(1) Voici un exemple des erreurs résultant de la disparition des lettres éclipsées dans les formes anglicisées. Dans son histoire de Cork, SMITH dit que le nom de la petite baronnie de Kinalmeaky signifie « tête d'une noble race », de ceann, tête; neal, noble; meacan, racine (I, 24). L'éditeur de la *Brief Description* de Robert PAYNE, qui, lui aussi, s'appelait SMITH (Aquila), ayant demandé l'avis de John O'DONOVAN sur cette étymologie, le grand gaélicisant lui répondit : « Rien de plus erroné que la dérivation donnée par Smith dans son *History of Cork* pour le nom de Kinalmeaky; elle est entièrement tirée de la forme anglicisée et montre que l'écrivain n'a jamais vu le mot dans sa forme originale irlandaise où il est orthographié Cineal m-Bece, et signifie la race de Bece; le b étant éclipsé dans la prononciation par l'm, il est prononcé presque comme Kinalmeaky, car le c en irlandais est toujours dur et l'e final est sonore ». (*Brief Description*, notes, p. 23.)

cules que les Irlandais lettrés supportent avec impatience, mais dont le peuple — en Irlande comme dans tous les pays — n'a que trop tendance à s'accommoder (1). Ainsi la légendaire Tailltin est devenue Teltown; Baile Ui Thomulteigh (pron. Ballyhomulty) Ballyhamilton. L'exemple de Cobh est à reprendre ici; qu'on l'écrive suivant sa prononciation Cov, son assimilation à l'anglais Cove ne tardera pas; et si on l'écrit Cobh, on prononcera Cob, qui ne signifie rien (2).

C'est une grande pitié pour un peuple que de perdre sa langue, et c'est une grande illusion que d'imaginer qu'elle restera du moins cristallisée pour jamais dans ses toponymes (3). La dégradation morphologique des toponymes irlandais en témoigne. Si les Irlandais devenus de langue anglaise ne pouvaient plus ni lire ni écrire, ni prononcer le gaélique, les toponymes nationaux ne seraient plus pour eux que des mots « barbares et baroques » comme disait Charles II; et si la condamnation du Stuart ne fut pas exécutée, celle du peuple — si jamais elle était prononcée — serait un arrêt de mort pour lequel il ne saurait y avoir aucun recours en grâce (4).

(1) CAMDEN, dans sa *Britannia*, dit que le nom d'Ormond (irl. Ur Mumhain, Munster oriental) est désigné par beaucoup sous la forme très corrompue de Wormewood (II, 1348; cité par A. SMITH, *op. cit.*, p. 16).

(2) En 1905, le *Post-Sheanchas* anglo-irl. donnait pour Queenstown : « Cuan Chorcaighe nō Cill Gharbh in »; et l'éd. irl.-angl. de 1911, outre ces deux traductions, contenait un troisième article : « Cóbh (Cóf), An : The Cove of Cork or Queenstown ».

(3) L'Hon. A. W. MOORE, Speaker de la Chambre des Keys au commencement du siècle, disait volontiers que le manx, conservé par chaque colline et chaque vallée de Man, ne pourrait jamais mourir. Aujourd'hui, presque plus personne ne le parle et il est déjà facile de se rendre compte de ce que les insulaires de langue anglaise font de noms comme Ballachrink, Cronkbreck ou Knock-e-Vriew (Cf. *Celtia*, mai 1908, p. 64).

(4) Le *Cork Examiner*, publiant le 12 avril 1928 quelques explications de noms de lieux autour du port de Cork, disait que l'étude obligatoire de la langue irlandaise n'a guère ravivé la curiosité pour la signification des toponymes gaéliques. Il attribuait cette indifférence à ce que les marins sont rarement au pays, et à ce que l'on perd toute curiosité au sujet des objets familiers. Mais les mêmes raisons d'indifférence existaient tout autant jadis, quand on s'intéressait aux poèmes topographiques; seulement l'Irlande parlait alors sa langue et sa culture était essentiellement gaélique.

CHAPITRE II

SIR WILLIAM PETTY ET LA LANGUE IRLANDAISE

I

OPINIONS SUR LA LANGUE IRLANDAISE

Sir William Petty, comme il l'a franchement écrit lui-même, ne savait presque rien de la langue irlandaise (1). L'opinion qu'il a pu en avoir ne peut s'expliquer que par des influences extérieures et la manière dont il l'a traitée que par ses théories politiques.

Or, au début des temps modernes, les Anglais qui s'intéressaient aux affaires irlandaises, n'avaient pas contre le gaélique les méprisants préjugés qui, surtout au xvii^e et au xviii^e siècles, allaient avec tant d'autres être répandus en Grande-Bretagne par une littérature de propagande anti-irlandaise (2). Mais on sentait obscurément que la conscience nationale irlandaise était liée à l'usage de la langue et à l'étude des ouvrages gaéliques.

En 1571, bien qu'il eût appris des Stanihurst que « les chroniques irlandaises sont toutes remplies de niaiseries (3), de contes oiseux et de généalogies », Campion croit cependant qu'il aurait

(1) « Quoique je ne sache presque rien de la langue irlandaise... » (*Anal.* variante du Ms S, HULL, p. 208, n. 2).

(2) Cf. Y. M. GOBLET, *Géo. pol. Irl. au XVII^e s.*, Liv. II, ch. 2, passim.

(3) « Lewde examples ». L'évolution du sens de la racine *lewd* a été, suivant SKEAT, « occasion, opportunity, betrayal, enfeeblement, ignorance, baseness, licentiousness », (p. 246). L'idée de vilénie, d'obscénité, qui prédomine aujourd'hui, ne paraît pas être ici celle de Campion, bien que ses imitateurs ne manquent jamais d'accuser les Irlandais de mauvaises mœurs.

pu « avec choix et jugement en extraire quelques meilleurs matériaux ». Et il précise : « J'aurais aimé les y chercher si j'avais trouvé un interprète ou compris leur langue. L'un (l'interprète) est si rare qu'à peine 5 sur 500 ont l'habileté nécessaire, l'autre (la compréhension de la langue) si difficile, qu'il m'aurait fallu rester dans le pays plus d'années que je ne puis consacrer de mois à cette affaire » (1). Notant plus loin la pureté de la langue — qui, depuis qu'elle fut apportée en Irlande dans l'année qui suivit la destruction de la Tour de Babel, jusqu'à la venue d'Henri II n'a été « infectée » par aucune invasion durant 1.700 ans — il dit encore : « La langue est fine et laconique, se prête bien aux maximes rapides et aux pertinentes allusions... Mais en fait le véritable irlandais diffère tellement de celui que parle le vulgaire qu'à peine un sur cent peut l'écrire, le lire et le comprendre » (2).

On reconnaît là l'opinion qui prévaudra parmi les Anglais lettrés du xvii^e siècle, et qui ont lu Campion et Spenser dans les éditions de James Ware, parues en 1633. La valeur de la langue irlandaise en elle-même, étant incontestable, n'est point niée; mais on la tient pour une langue moribonde, qui n'est plus civilisée et dont la forme actuelle est un patois auquel il faut substituer l'anglais — et le plus tôt sera le mieux. L'argument a servi pendant plus de trois cents ans et contre la plupart des langues celtiques; et même, au xvii^e siècle, il n'était pas nouveau (3). En 1627, l'évêque anglais Bedell peut encore faire la louange de la langue irlandaise. En 1660, l'Irlandais Lynch, dans son *Cambrensis Eversus*, « au bord de la grande catastrophe », dira tristement : « Le temps d'une connaissance approfondie de la langue irlandaise est, je le crains, fini à jamais, car on a enlevé les dotations héréditaires de ses maîtres professionnels. » Et Mrs. Green ajoute : « Tous les ouvrages littéraires importants des

(1) Préface.

(2) P. 16 et 17. — Cf. SPENSER, p. 62 et seq.

(3) Et de même qu'elles sont si actuelles, leur antiquité est infiniment plus grande qu'on ne le pense. Le Dr Douglas HYDE, dans le dernier et si remarquable chapitre : « Irish as a spoken language », de sa *Lit. Hist. of Ire.*, résume la moderne campagne de calomnie contre le gaélique; mais, dans son premier chapitre, il montre saint Jérôme, au iv^e siècle, insinuant que les Galates parlaient mal leur langue celtique, accusation « absolument anglo-irlandaise et qui nous rappelle fort Sir William Petty et quelques autres » (p. 14, n. 2).

Irlandais ont paru avant 1648. Les savants méprisés, calomniés, pourchassés, dispersés, mourant de faim, peinant sur leurs manuscrits au bord d'une tourbière, ou dans quelque abri au milieu des rochers, en face des presses à imprimer d'Europe, posent enfin leurs plumes fatiguées pour mourir » (1). Le programme des Anglo-Irlandais élisabethains était réalisé; un Stanihurst devenait prophète après sa mort; il avait dit à Cam-pion : « Voilà l'état de la langue irlandaise »; il aurait dû dire : « Voilà à quel état nous entendons réduire la langue irlandaise »; car il aurait dit vrai.

C'est dans cet état-là qu'elle fut rencontrée par le Dr Petty. Lui et ses amis ne se mirent point en peine de l'intérêt littéraire ou scientifique que pouvait présenter le gaélique. Si un Robert Boyle faisait les frais de l'édition de la Bible irlandaise de Bedell (2), Gookin, malgré sa sympathie pour les Irlandais, ou à cause de cette sympathie, écrivait :

« Le fréquent usage de la langue irlandaise dans tout commerce — les Anglais s'accoutumant eux-mêmes à cette langue — a été un des grands moyens d'irlandisation des colonies anglaises. Mais maintenant la langue généralement (employée) est l'anglais, et si les Irlandais sont mêlés aux Anglais, ils apprendront probablement la langue anglaise et s'y habitueront; car l'expérience a prouvé que cette langue est rapidement apprise par les Irlandais; tandis que s'ils sont transplantés en Connaught, non seulement la distinction entre les populations de langue anglaise et de langue irlandaise continuera, mais en outre les Irlandais seront laissés sans moyens d'apprendre l'anglais » (3).

Ainsi la nécessité de détruire la langue irlandaise pour lui substituer l'anglais est une des causes de l'opposition « philanthropique » de Gookin à la transplantation en Connaught. Le sort de la langue irlandaise dépend entièrement des vues sur la politique de colonisation, — et c'est bien ainsi que Petty posera la question. D'ailleurs, il a, dès 1662, exprimé cette vue générale

(1) A. S. GREEN, *Making of Ire.*, p. 390, cit. *Camb. Ev.*, I, 191.

(2) R. I. BEST, *Distinguished Irishmen*, dans FLETCHER'S *Ireland*, p. 255.

(3) GOOKIN, *The Great Case of Transplantation*, p. 20.

au sujet des langues et de l'influence que peut avoir sur elles la condition politique des peuples qui les parlent :

« La langue des empires les plus florissants fut toujours plus abondante et élégante, et celle des cantons montagneux le contraire. » (1)

On retrouve, dans cette opinion, les idées de Petty sur la concentration des populations; comme la vie économique et la vie intellectuelle, le langage est soumis au principe d'intensité, et comme les états doivent être politiquement aussi unifiés et centralisés que possible, de même ils doivent tendre vers l'unité linguistique (2). L'application de ces principes à l'Irlande ne peut être réalisée que par l'anglicisation complète de la langue. Et Petty répète mot pour mot dans la *Political Anatomy of Ireland* sa théorie de la supériorité des langues impériales, tout en y joignant les quelques renseignements plus ou moins exacts qu'il s'est procurés sur la langue irlandaise :

« La langue de l'Irlande est semblable à celle du nord de l'Écosse, en beaucoup de choses semblable au gallois et au manques (*sic*) ; mais en Irlande des Fingalliens ne parlent ni anglais, ni irlandais, ni gallois; et les gens des environs de Wexford, quoiqu'ils s'entendent dans un langage différent de l'anglais, du gallois et de l'irlandais, ce (langage) n'est cependant pas le même que celui des Fingalliens des environs de Dublin. Ces deux sortes de gens sont les uns et les autres des sujets honnêtes et laborieux du royaume (3).

« La langue irlandaise et la galloise, comme aussi toutes les langues qui n'ont pas été les langues d'empires florissants où étaient maintes choses, idées et fantaisies, à la fois poétiques et philosophiques, n'a que peu de mots; et tous les noms d'objets fabriqués qu'on s'est mis à employer depuis qu'a cessé l'empire de ceux qui parlent ces langues, sont exprimés dans la langue

(1) *Treatise of Taxes*, p. 56.

(2) Cf. Y. M. GOBLET, *op. cit.* Conclusion, ch. II, § 4.

(3) Le Dr Douglas HYDE estime que c'est là « un passage intéressant sur les gens de Wexford et de Fingal »; et note que les « Fingallians » étaient « les habitants de la côte à quelques milles au nord de Dublin » (*Lit Hist.*, p. 618). Cf. HOGAN, *f.gall*, p. 419; JOYCE, I, 96. — Le témoignage enregistré par Petty donne à penser qu'une langue scandinave était encore parlée de Dublin à Gormanstown et aux environs de Wexford au XVII^e siècle. Le nom de Fyngall se trouve, c. 1600, pour la partie nord du comté de Dublin, dans les cartes de Hole, Norden, Speed.

de leurs conquérants, en altérant seulement la terminaison et l'accent. » (1)

Cette page montre que si Petty avait quelque idée de la parenté des langues celtiques, il n'en avait aucune de la grammaire et du vocabulaire irlandais, de même qu'il ne savait rien de l'antique civilisation des Gaëls (2). Ce sont d'ailleurs sujets qui ne l'intéressent guère. Les virtuosi baconiens regardaient plutôt vers l'avenir que vers le passé et les « antiquaires », à qui Sir James Ware avait montré le chemin de l'Irlande, formaient une section à part dans le monde scientifique du temps, section dont Sir William ne suivra les travaux que du dehors. Aussi a-t-il considéré le problème de la langue irlandaise d'une manière exclusivement pratique, ou qu'il supposait du moins être telle.

L'irlandais, puisqu'il n'est pas une langue impériale, lui paraît une langue pauvre, au vocabulaire incomplet; donc mieux vaut la langue anglaise pour le peuple d'Irlande. On croit déjà entendre les « anticipations » de M. Wells (3) et les discours des centralisateurs français condamnant à mort le breton ou le basque. Et l'ignorance du sujet traité, chez les uns et les autres, du xvii^e au xx^e siècle, est aussi la même.

Sur le terrain politique, la suppression de la langue irlandaise est partie obligée de la théorie de Petty sur l'organisation des États. Il est dans l'ordre des choses qu'il veuille que la langue du gouvernement soit celle de tous les sujets. Parler une langue différente, c'est « perpétuer une distinction sensible »; c'est retarder le moment, « tout à l'intérêt des classes irlandaises pauvres » de l'anglicisation totale. Et l'on ne saurait passer sous silence cet argument que les Irlandais ont intérêt à abandonner un langage « qui fait soupçonner à ceux qui ne le comprennent pas que ce qu'on dit dans cette langue leur est préjudiciable » (4).

Petty se place logiquement aussi bien que chronologiquement entre Gookin mettant à profit la facilité de la langue anglaise pour les Irlandais et Swift estimant qu'en une génération et sans grande dépense, on peut tuer la langue irlandaise (5).

(1) *Anat.*, p. 106.

(2) Cf. Y. M. GOBLET, *op. cit.*, II, 236.

(3) H. G. WELLS, *Anticipations*, ch. VII (« Fortnightly Review », 1901).

(4) *Anat.*, p. 101.

(5) Cité par D. HYDE, *Lit. hist.*, p. 621.

Les uns et les autres parlent sans passion et non seulement sans animosité contre les Irlandais, mais plutôt avec une sorte de sympathie. Tous les trois ont la conviction de servir le bien public et non de commettre ce crime contre l'esprit qu'est la destruction d'une langue.

II

PETTY ET LA TOPONYMIE IRLANDAISE

L'étude des toponymes ne faisait pas partie du Down Survey, du moins à l'origine. Aussi les instructions du D^r Petty à son personnel ne contiennent-elles rien de relatif aux noms de lieux, sauf pour ce cas spécial :

« 10^o Dans toutes les terres indivises, qu'elles soient fertiles ou improductives, vous devrez mentionner les noms de tous lieux ou individus compris dans la communauté, avec la fraction appartenant à chacun d'eux » (1).

On pourrait s'étonner d'un tel silence sur les noms de lieux en général, si l'on ne savait que ces noms devaient être fournis aux surveyors avant de partir en campagne. Le *Briefe Accompt* parle de la « préparation de livres des noms de toutes les terres à mesurer et de leurs anciens propriétaires », parmi les travaux préparatoires à effectuer « en même temps » que l'on fabriquait les instruments topographiques, et que l'on réunissait les provisions de papier et d'articles de bureau et le matériel de campagne (2). Dans son « Humble remonstrance », le docteur cite au nombre des difficultés qui lui ont été causées « les erreurs des extraits (de documents officiels) dans l'orthographe des noms aussi bien des terres que des propriétaires » (3). Ainsi Petty

(1) Instructions for surveying and admeasuring the forfeited and other the Commonwealths Lands in Ireland, 10 thly (*Hist. D. S.*, p. 48).

(2) A Briefe Accompt of the most materiall Passages relatings to the Survey managed by Doctor Petty in Ireland, anno 1655 and 1656 (*In Hist. D. S.*, p. xv).

(3) The humble Remonstrance of Doctor William Petty, concerning his extraordinary Grievances and Services in the Surveys of Ireland (*Hist D. S.*, p. 122, 4 thly). Sur le comtrat du docteur. Cf. Y. M. GOBLET, *op. cit.*, Liv. III, ch. II.

considérerait, non seulement que la toponymie n'était pas comprise dans son Survey, mais qu'en l'obligeant à rectifier une documentation inexacte, on lui imposait un travail qui n'était pas prévu dans son contrat et qui lui occasionnait une perte de temps et des frais supplémentaires.

Les surveyors du Down Survey ont corrigé les erreurs qu'ils ont constatées dans les noms de lieux-dits; et comme ils les ont corrigées sur le terrain, dans plus d'un cas, le Down Survey contient de notables améliorations de la nomenclature géographique des surveys antérieurs. C'est la première correction d'ensemble, faite sur les lieux et d'après les renseignements des habitants, de l'orthographe anglicisée des noms de lieux, celle qu'il convient désormais de considérer seule légale. Non seulement le Down Survey fera autorité pour l'emplacement et l'étendue des divisions politiques et des moindres parcelles, mais, « jouissance de tous comtés, baronnies et lieux-dits enregistrés ou certifiés sous forme de noms inexacts ou incorrectement écrits, sera donnée à ceux dont les lots sont ou seront dans ces comtés, baronnies ou lieux-dits, comme s'ils avaient été enregistrés ou certifiés par leurs vrais et propres noms » (1).

Autrement dit, le Down Survey donnera désormais l'orthographe des noms de lieux-dits et son orthographe sera en tout état de cause tenue pour exacte, légale et officielle.

Or, comment cette orthographe avait-elle été fixée? De manière assez hasardeuse, et le docteur le savait bien. Dans le premier ouvrage qu'il écrit après ses grands travaux cartographiques, et qui est la *Polotical Anatomy of Ireland*, il insiste ainsi sur la nécessité d'une revision générale des toponymes :

« Maintenant toutes les terres sont géométriquement divisées, et cela sans abolir les anciennes dénominations et divisions mentionnées ci-dessus. De sorte qu'il reste encore à empêcher que soient écrits de différentes manières les noms qui ne sont pas compris (2), et quelque livre contenant les noms de toutes les dénominations publiques orthographiées conformément aux actes de concession les plus récents devrait être officiellement

(1) Ordonnance du Conseil du Protecteur du 16 juin 1654 (*Hist. D. S.*, notes, p. 326).

(2) Ed. 1719 : « les noms généralement compris » (p. 106).

établi pour déterminer ces noms dans l'avenir (1). Et là où la même terre a d'autres noms ou bien, où (un même nom) a été écrit avec d'autres combinaisons de lettres et de syllabes, que mention en soit faite dans un alias. Là où la dénomination publique nouvellement authentiquée est (une) partie d'une plus grande dénomination tombée en désuétude que ceci soit aussi exprimé, par exemple en l'appelant la partie est, ouest, sud ou nord (de l'ancienne dénomination). Et s'il y a dans l'ancienne dénomination plusieurs divisions surannées sans importance, que cela soit également indiqué.

« La dernière clause de l'Act explicatif donnait pouvoir aux gens d'attribuer de nouveaux noms à leurs terres respectives, à la place de ceux baroques, inintelligibles, qu'elles avaient encore. Et on ne ferait pas mal de traduire ceux des noms irlandais qui ont un sens, là où ils ne sont ou ne peuvent être supprimés. » (2)

Quand, à la fin de sa vie, Sir William souhaitera une dernière fois l'achèvement de son grand travail géographique irlandais, il demandera :

« Que le Down Survey soit achevé conformément à la clause qui est à la 73^e page de l'Act Explicatif, et que l'on y mette un certain nombre de dénominations qui seront employées seulement dans les actes publics et fonciers; et que les orthographes de chacun soient établies avec certitude et publiées, et qu'en outre des noms anglais soient ajoutés à toutes les parcelles (surrounds) sur les plans et matrices cadastrales. » (3)

Ainsi, Petty a conçu une méthode pour la fixation systématique de la toponymie irlandaise. Il l'a conçue en travaillant au Down Survey de 1655 à 1659, formulée nettement en 1672 dans sa *Political Anatomy*, et en 1687 recommandée pour l'achèvement du Survey. On ne saurait préconiser un système avec plus d'insistance.

Le principe de ce système est l'anglicisation totale et défi-

(1) L'éd. de 1719 précise : « Qu'une ou plusieurs personnes, pouvant bien comprendre les noms de toutes les dénominations publiques suivant la manière dont elles sont écrites dans les plus récentes concessions, devraient être officiellement désignées » (p. 106).

(2) *Pol Anat.* (Ed. 1691, p. 108-109; Ed. 1719, p. 106-107).

(3) *Treatise of Ire.*, ch. VIII, § 1, p. 570.

nitive de la toponymie irlandaise. Il n'est pas surprenant qu'un homme qui, pour rendre homogène la composition ethnique et religieuse des royaumes, n'hésite pas à « transplanter » en Grande-Bretagne les cinq sixièmes du peuple d'Irlande et à détruire la langue irlandaise, veuille angliciser les noms de toutes ces terres qu'il rêve de transformer par raison d'État en un désert d'herbe (1). Cependant, ces noms, il ne veut pas les détruire; il est bien trop intelligent observateur pour n'avoir pas remarqué que bien des toponymes ont une signification, qu'ils décrivent le terrain, et qu'il serait absurde de les changer arbitrairement. Ce qu'il veut, c'est que cette signification, c'est que cette description soient traduites en anglais; dans la langue qu'on va substituer au gaélique.

Petty manifeste une certaine curiosité pour le sens des mots gaéliques qui entrent le plus fréquemment dans la composition des noms de lieux (2). On commençait alors à avoir de ces curiosités-là (3); et d'ailleurs il faut bien comprendre les toponymes, premier que de les traduire. Et l'on peut croire que Sir William, s'il en avait eu les moyens, aurait organisé un service de traduction des noms irlandais — comme il aurait voulu organiser un service de statistique et un service météorologique (4) — et qu'il en eût fait établir un index complet, un « Villare », suivant son expression (5).

(1) Le plan de transportation comportait une anglicisation des noms de personnes (*Treatise of Ire.*, p. 568, §§ 7 et 9; p. 577, § 1, 1^o) et des noms de lieux (*ibid.*, p. 568, § 8; p. 577, § 1, 1^o).

(2) « Quoique je ne connaisse presque rien de la langue irlandaise, j'ai néanmoins réuni les mots suivants, qui entrent, combinés les uns avec les autres, dans les noms de la plupart des terres d'Irlande, savoir :

« Le Dictionnaire. »

(Ce paragraphe ajouté dans le Ms Southwell de la *Pol. Anat.* à la fin de celui qui se termine au bas de la p. 109 (éd. 1691) est malheureusement suivi d'un grand blanc et non du lexique annoncé (éd. HULL, p. 208, n. 2).

(3) AUBREY cite une lettre de M. Brokesby à T. Hearne, discutant quelques étymologies de noms de lieux anglais (*Letters written by eminent persons*, I, 180).

(4) Cf. Y. M. GOBLET, *op. cit.*, II, 234.

(5) Dans le n° 26 des Aubrey Mss, où le compilateur reproduit sous la date 1671 des instructions que lui avait données Sir William pour un projet de statistique générale d'Angleterre, on trouve le paragraphe suivant : « 7. — A Villare Anglicanum, sc. an account of all the Cities, Townes, Villages, great Houses, Rodes, carriages, principal Innes, and Families of England, with the Post-stages of the same » (Cf. *Petty Papers*, n° 49, I, 171). Dans une notice manuscrite sans date, imprimée pour la première fois dans les *Petty Papers*, n° 26, I, 90, Petty prévoit l'établissement d'un « Villare » pour l'Irlande; c'eût été

En fait, il s'est borné à faire relever aussi exactement que possible, dans les documents fonciers et dans le pays, les noms en usage de son temps. Le Down Survey est le recueil le moins inexact des noms de townlands des régions confisquées tels qu'ils étaient au milieu du xvii^e siècle, et l'*Hiberniae Delineatio* le complète pour les parties en dehors du survey. Un index des diverses séries de cartes de Sir William serait le lexique le plus parfait qui se puisse dresser en notre temps de la toponymie irlandaise à la veille de l'anglicisation de l'ère pénale.

une liste des lieux-dits, d'après les « Civil, Down, Grosse, Strafford's survey, Claymes (book), Poll-bookes, Harth bookes, Excise bookes », pour laquelle on eût pris avec leurs « noms anglais ou noms en anglais » et vu « par quels nouveaux noms chaque propriétaire actuel désire avoir ses terres désormais appelées ». On aurait « imprimé le Villare avec les longitude et latitude ».

CHAPITRE III

LES NOMS DE LIEUX DANS LES CARTES DE PETTY

I

LES SOURCES DES CARTES

Au point de vue toponomastique, l'œuvre de Petty dépasse de beaucoup non seulement la liste de townlands des livres de référence mais encore les cartes du Down Survey elles-mêmes. Dès le temps qu'il avait entrepris ce survey, son dessein était fait d'établir la carte de toute l'Irlande. Et s'il n'a pas entièrement levé cette carte sur le terrain, il a dû, pour ses atlas, employer ceux des travaux géographiques antérieurs qui lui semblaient dignes de confiance — de sorte que ces cartes résument mieux qu'aucun autre ouvrage la toponymie irlandaise au milieu du xvii^e siècle, même pour les terres en dehors de la confiscation cromwellienne.

Les cartes d'Irlande de Petty (1) sont de trois types essentiels : 1^o les cartes de paroisses, faites sur les minutes du Down Survey; de ces cartes totalement détruites aujourd'hui une reproduction photozincographique de la paroisse de Kiltennell et diverses copies authentiques remises à des concessionnaires peuvent seules nous donner une idée précise; 2^o les cartes de baronnies manuscrites de la Bibliothèque Nationale, de la Collection Lansdowne et des Archives Irlandaises; 3^o l'atlas par comtés *Hiberniae Delineatio*.

(1) Cf. Y. M. GOBLET, *op. cit.*, Liv. IV, ch. II pour les cartes de paroisses; Liv. V pour les cartes de baronnies et Liv. VI pour l'*Hiberniae Delineatio*. — Pour les copies authentiques des cartes cadastrales, v. *ibid.*, Liv. IV., ch. II, § 6, notamment en ce qui concerne le recueil d'extraits de ces cartes comprenant les propriétés de l'Auditor General Edward Roberts.

Les sources de la toponymie dans ces cartes sont certainement multiples. La première et la plus abondante est de toute évidence le Down Survey établi par les soins du docteur lui-même. Mais les cartes — celles notamment de l'*Hiberniae Delineatio* — s'étendant bien au delà des limites de son survey, Petty a dû nécessairement recourir à des documents antérieurs à ses propres travaux ou peut-être leurs contemporains.

D'ailleurs, dans les registres du Down Survey la nomenclature géographique n'est pas, il s'en faut, de première main; elle ne l'est même, on l'a vu tout à l'heure, que très exceptionnellement et quand les documents fournis par le service du cadastre ont paru par trop insuffisants et inexacts. Or, ces documents ne pouvaient être que les surveys de Strafford (Connaught et Tipperary), les surveys des confiscations du Nord-Est ulstérien et de la colonisation de Londonderry, et les malheureuses tentatives du Grosse Survey et du Civil Survey que le Down Survey allait remplacer (1). Il y faut joindre certain survey aujourd'hui impossible à décrire, des King's et Queen's Counties, enfin ces arpentages que certains particuliers avaient faits de leurs terres et que Petty cite dans sa *Political Anatomy of Ireland* (2). Il ne faut pas oublier non plus que des actes de toute sorte, concernant la propriété foncière, abondaient dans les archives de l'État et chez les hommes de loi. Si bien que le Down Survey a été la somme de toute la toponymie officielle de l'Irlande au xvii^e siècle, non moins que de cette étonnante documentation géographique que la Renaissance avait héritée du Moyen Âge et qui est aujourd'hui en grande partie disparue (3).

Il serait intéressant de reconnaître ce que le Down Survey a puisé à chacune de ces sources toponymiques. Malheureusement, leur destruction totale ne permet que des comparaisons fort restreintes. On n'en peut guère tenter que pour le survey de Strafford et pour le Civil et le Grosse Surveys, en acceptant comme prises d'essais les feuilles reproduites par Larcom à la fin de son édition de l'*History of the Down Survey* (4). Or la

(1) Ces surveys sont l'objet du ch. III, du Liv. II de Y. M. GOBLET, *op. cit.*

(2) P. 58 et 59.

(3) Cf. GALLOIS, *Géo. all. Ren.*, p. 239, et pour les cartes du Connaught, Y. M. GOBLET, *op. cit.*, Liv. VI, ch. 2, § 1.

(4) Appendice XII, p. 393 à 395.

feuille du Survey de Strafford se rapporte à une baronnie du Galway qui ne fut pas comprise dans le Down Survey — de sorte que la comparaison n'est possible qu'avec l'*Hiberniae Delineatio*. Il en est de même pour le Grosse Survey qui est celui de terres de Sir Phelim O'Neill dans la paroisse d'Aghaloo en Dungannon, TO.; Dungannon est une des très rares baronnies où le cartographe des atlas BN n'a pas pris la peine d'inscrire les noms des parcelles confisquées; du moins peut-on identifier sept noms sur treize dans HD. Enfin le spécimen du Civil Survey est pris dans la baronnie d'Ikerrin, T.; mais de cinq noms de townlands on n'en retrouve que deux dans BN et HD.

Le Survey de Strafford nomme, outre la baronnie : Dunkillin et la paroisse : Killchrist (HD., Doonkillin et Killchrist; auj. Dunkellin et Kilchreest), quatre lieux-dits dont on ne retrouve dans HD ni Cloghmoill, ni Coilbaghla, ni Gortnamacken. Reste donc Ballychuddy que HD écrit Ballicudd (1).

Dans le Grosse Survey, sont nommés les « Manors of Kynnard and Mynterbireil » (2), dont le premier paraît dans HD avec l'orthographe Keynard. Les townlands de Mullaghneale, Dyan, Tawnaghleane, Ballagh, Aghisallagh et Dunmackiny deviennent dans HD Mullineale, Dyan, Tawnalahan, Ballagh, Aghasalla et (?) Drumkenymore. Mais Killyneale, Mullaghnereagh, Tawnaghclea, Killykenan, Dromas, ne sont pas dans HD (3).

Quant à l'exemple du Civil Survey, la paroisse de Corbally où il est pris est dans BN et HD. On y retrouve Corbally (écrit

(1) GTI donne deux de ces townlands : Gortnamacken et Ballycuddy. — Il y a un Cloghmoyle, mais en King's Co.; et rien qui corresponde à Coilbaghla.

(2) La carte « General Description of Ulster » indique « Ca : Kynard » et « Monteborn »; celle de Norden, « Ca : Kynard » et « Mounterbourne ».

(3) Dyan est, de tous ces noms, le seul qu'on trouve dans GTI. Il y a aussi un Tawnaghlahan, mais en Donegal. — A cette page, le Grosse Survey cite un certain George Randen of Lisnegarvy, Esq^{re}; ce Lisnegarvy est l'ancien nom de Lisburn, dans le comté peu éloigné d'Antrim. JOYCE cite une brochure de 1691, reproduite par l'*Ulster Journal of Archaeology* (V. 159) donnant les deux noms de la ville et expliquant l'ancien « Lisnegarvah » par « gamesters' mount » — lios na gcearrbhach — parce que les outlaws se réunissaient là pour jouer aux cartes et aux dés sur une hauteur au milieu d'un grand bois (JOYCE, II, 120). On voit qu'on est près des impénétrables bois de Kilultagh (cf. infra, p. 75). — Il y a encore aujourd'hui un townland de Lisnagarvy dans la paroisse de Blaris (GTI), bar. Up. Massereene, A., et dans le Lisburn Urban District. Son nom n'est ni dans BN, ni dans HD, mais ce dernier marque « Lisburne ». Il est aussi à noter que la « Gen. Descript. of Ulster », et SPEED ne donnent ni Lisburn, ni Lisnagarvy, mais inscrivent Blare — et la carte de NORDEN O Blaris.

aussi Corballi comme townland dans HD), et Cloneene, devenu Cloneny dans BN et HD (GTI, Cloneen); mais Tythe, Gortmullin et Mucklone manquent (1).

Tous ces cas fournis par le hasard montrent que, sauf pour des noms très simples et très fréquents en Irlande, la différence entre les graphies des cartes de Petty et celles des anciens surveys est telle, qu'on ne saurait admettre que les toponymes des cartes aient pour origine ces anciens surveys. Et cela n'est peut-être pas très surprenant, puisque c'étaient des surveys sans plans ni cartes; et cela conduit aussi à se demander si la lettre des cartes n'aurait pas au moins dans une certaine mesure une personnalité distincte.

II

RAPPORTS ENTRE LES TERRIERS DU DOWN SURVEY ET SES CARTES

Le Down Survey, on l'a vu, comprend deux types de documents : les terriers et les cartes ou, comme on dirait aujourd'hui : les matrices et les plans cadastraux. Les noms des townlands des cartes ne paraissant pas provenir des anciens surveys; ont-ils du moins été copiés sur les matrices du Down Survey?

Les éléments de comparaison seraient d'abord les minutes (original protractions), les cartes de paroisses et leurs feuilles de référence, pour reconnaître si la lettre des cartes est copiée sur les matrices; ensuite, il faudrait comparer les noms des cartes de baronnies et de comtés à ceux des cartes de paroisses.

Or les minutes et les cartes de paroisses sont détruites. Il faut leur substituer les copies qu'on peut en avoir, et en premier lieu

(1) Cependant Gortmullin est dans GTI. Celui-ci donne aussi un Muckloon, mais dans la par. Terryglass, B. Ormond Lower, T. — Cette paroisse contient un exemple de nom d'homme entrant dans la composition de toponymes. Le Civil Survey y mentionne un occupant du nom de Roger Meagher of Cloneene. Dans les cartes de Petty, on trouve dans la par. Corbally : Knockballymagher (BN) et Killballyknagher (HD); dans la par. Rathmoveage (BN), auj. Rathnaveoge : « Tho. O Meaghers p^t of Cromplyne », dans la par. de Templeree, Gortinemagher (BN); Gortinemogh (HD), auj. Gortemagher.

l'unique fac-similé qui existe aujourd'hui, celui de la carte et de la feuille de référence de la paroisse de Kiltennell (B. Idrone, CL.) (1). Le champ d'observation est ici bien diminué : paroisse, townlands et montagnes ne fournissent que 18 toponymes; la carte et la feuille de référence contiennent exactement mêmes noms, mêmes indications et dans la même écriture, de sorte qu'elles ne forment qu'un seul document de la main d'un seul employé. L'orthographe de treize des noms est absolument semblable dans l'une et l'autre; celle de quatre autres ne varie que par de légères erreurs de plume; et un nom répété trois fois sur la carte offre deux orthographes différentes.

La comparaison avec les atlas de Petty montre d'abord que les 18 noms sont dans BN et 13 dans HD. Des 18 noms de BN, 6 ont exactement l'orthographe du survey, 6 diffèrent par une lettre double. Les 6 autres portent plus ou moins la marque du système embryonnaire de simplifications et de rectifications orthographiques des scribes de Petty : i pour y dans BN (Kinogh (2), Killshinall), u pour v dans BN (Ballinually), changement du K en R (BN) et enfin en B (HD) dans Balliedmond (3); Brack modifié en Brake (BN); Rahindurragh devenant Raghindurragh dans BN et simplifié en Rahindura dans HD (auj. Raheendarragh).

Le nom de la paroisse — qui est aussi un nom de townland — aujourd'hui Kiltennell (Cill tSinchill) (4), est ainsi orthographié :

		TOWNLAND	PAROISSE
Down	{ Feuilles de ré- référence } Tableau { Carte de paroisse } Description		
Survey		Kilselnell	Kilshynall
Carte de baronnie (BN)		Kilselnel	Killshinall
Carte de comté (HD)		Kilsenell	Kilshynall

(1) Sur ce document, v. Y. M. GOBLET, *op. cit.*, I, 291.

(2) Auj. Coonoge — dim. de cuan, port, havre, et ici, dans les terres, tournant, courbe (JOYCE, II, 261); le dict. de Dinneen ne donne pas ce dernier sens.

(3) Le nom du townland est Killedmond; le copiste fit une confusion entre les termes Ball- et Kill-, et écrivit Kalledmond, d'où, par suite de la similitude des initiales majuscules : Ralledmond dans BN, que le dessinateur de HD crut rectifier en écrivant Balledmond. Ces substitutions de lettres arrivant à substituer un terme à un autre ne sont pas rares dans les cartes de Petty (Cf. plus bas, p. 45).

(4) JOYCE, III, 431.

Il y a évidemment eu deux sources, l'une pour le townland, l'autre pour la paroisse, caractérisées par les formes -selnell pour le townland et -shynall pour la paroisse; cette dernière forme (Kylshynall) est encore celle du nom de paroisse dans le catalogue de Hardinge. On ne voit pas l'origine de l'insertion d'un l parasite dans le nom du townland. Mais un fait est certain : c'est que les deux sources étaient l'une et l'autre des documents, puisque ce sont des formes écrites; si le nom avait été noté par un surveyor d'après ce qu'il aurait entendu des gens du pays, nous aurions une orthographe plus ou moins fantaisiste, mais avec le t qui éclipse l's et qu'on a restitué dans la forme moderne Kiltennell. Quant aux graphies différentes du nom du townland et de celui de la paroisse, elles viennent sans doute de ce qu'on copia le premier sur des actes appartenant à son propriétaire, Walter Bagnall, tandis qu'on suivit pour la paroisse quelque orthographe traditionnelle.

Quoiqu'il ne se compose que de copies, c'est aussi un excellent document que l'atlas des 14 cartes dressées dans les bureaux du Survey par Thomas Taylor pour l'attorney general Edward Roberts (1). Les biens de ce grand fonctionnaire et grand concessionnaire étaient dispersés dans 13 baronnies, 7 comtés et 3 provinces. Aussi ce magnifique extrait cadastral — terriers et cartes — est-il un véritable album d'échantillons des originaux du Down Survey dans plusieurs régions. On y trouve environ 250 noms géographiques; mais la moitié à peine se trouvent dans les propriétés de Roberts, et sont donc à la fois dans les plans et dans les terriers, condition indispensable pour une étude comparative. Ils se répartissent ainsi par comtés :

	Noms de lieux-dits	Alias
East Meath	5	I
Kilkenny.	5	—
Roscommon	14	I
Galway	38	4
Tyrone.	38	4
Dublin.	3	—
Carlow.	8	2
	III	12

(1) Sur ce document, v. Y. M. GOBLET, *op. cit.*, I, 314 et seq.

Si l'on compare ces toponymes sur les cartes et dans les terriers, on relève pour 36 d'entre eux de légères variantes, dues très certainement à des erreurs de copie. Ce type d'erreurs se trouve presque toujours dans la carte, ce qui donne à penser que sa nomenclature a été copiée ou rectifiée sur celle du terrier (1).

L'inverse ne paraît s'être produit que dans le cas de Clonlee où la carte donne assez correctement Clonlea et le terrier la cacographie Conleagh (P. Dunery en Letrim, G.) et dans celui de Stragullin : Stragolan (2) sur la carte et Shragolane dans le terrier. Mais Shragolane est étymologiquement plus exact que la forme moderne, de sorte que le terrier donne une forme archaïque venant sans doute d'anciens titres de propriété, tandis que la carte donne la forme contemporaine notée peut-être d'après la prononciation locale.

Il y a dans les terriers des alias qui ne sont pas toujours répétés dans les cartes de paroisses et qu'on ne trouve alors ni dans BN ni dans HD. Les terres de Roberts en contiennent une dizaine. Six conservent des noms aujourd'hui disparus ou devenus méconnaissables : Castletowne als Castletowne *Moylagh* (P. Rathmolyon en Moyfenrath, EM) (3), Gortecroghan als Creagh (P. Drum en Athlone, R.), Dergill (4) als *Nedrostan* (P. Camus en Strabane, TO), Bouerden als Drumnaboy (ibid), Lackibane als *Clonecastle* (P. Duniry en Leitrim, G.); de *Tryninoughtra* als *Listonee* (P. Ardstraw en Strabane, TO.) les deux

(1) On peut citer spécialement un cas qui montre pour ainsi dire le « développement » de certaines erreurs. — La carte donne : « Part of Kilagh called Knockneler » et le terrier : « Part Knockneler of Nelagh »; on trouve dans HD : Nilagh (par. Ardstraw, bar. Strabane, TO.). Les noms exacts sont Elagh (aileach) et Knockiniller. L'n initial doit être un reste de l'article. Quelque scribe, le déchiffrant mal, a cru que le mot commençait comme tant d'autres par Kil-. Il se peut aussi que l'erreur vienne de ce que le mot voisin commençait par un K.

(2) Par. Camus, bar. Strabane, TO. — HD. Stragolane. La forme irlandaise est Strathgabhlain, le bas-pr. de la petite fourche, du petit confluent. Le groupe initial sr-, qui n'est fréquent dans l'Europe moderne qu'en irlandais, se trouve dans 170 noms de townlands même en Irlande, il s'est souvent corrompu en shr- et str-; en Ulster notamment sr- ne s'est conservé que dans une douzaine de townlands, surtout en Donegal, Fermanagh et Monaghan; encore trouve-t-on un Stragole et un Stragolan en Fermanagh. Pour le townland de la par. Camus, le terrier donne la déformation la plus ancienne : Shragolane et la carte la prononciation moderne : Stragolan, d'où Stragullin dans GTI.

(3) On donne ici, entre parenthèses et avec l'orthographe officielle actuelle, le nom de la paroisse, suivi de celui de la baronnie et de l'abréviation du comté.

(4) GTI, Dergalt.

termes — qui seraient sans doute aujourd'hui Trienoughtera et Listinny — sont également perdus (1).

La comparaison avec les cartes de baronnies est fort restreinte parce que celles-ci n'ont été dressées ni pour le Roscommon ni pour le Galway, ce qui dérobe à l'examen 57 noms de lieux-dits; en outre les cartes des baronnies du Tyrone où étaient les concessions de Roberts sont restées presque en blanc, ce qui supprime 40 noms sur 42. En résumé, 97 townlands sur 123 ne sont pas nommés dans les cartes de baronnies.

Il n'en est pas tout à fait de même pour les cartes de comtés, bien que les deux tiers des propriétés de Roberts en Connaught ne soient pas dans HD.

D'ailleurs les atlas BN et HD ne présentent guère que des variantes des orthographes du document Roberts, variantes sans intérêt au point de vue de l'origine des toponymes, et qui constituent des essais de rectification et surtout de simplification.

En résumé, l'examen des noms de lieux-dits du fac-simile de Kiltennell et des copies de Roberts permet d'établir ainsi les rapports entre les terriers et les plans cadastraux :

1^o La carte d'une paroisse et sa feuille de référence sont du même artiste — et elles peuvent très bien avoir été préparées par le même surveyor;

2^o Les noms de lieux-dits des terriers ont été pris dans des actes plus ou moins anciens et non pas notés sur place d'après la prononciation locale;

3^o Les noms de lieux-dits des cartes de paroisses ont pu être notés sur place par les arpenteurs et ils représentent dans certains cas la prononciation déjà moderne du xvii^e siècle; mais la plupart semblent avoir été mis en harmonie avec ceux des terriers par les copistes et dessinateurs;

4^o Les terriers contiennent des alias qui manquent dans les cartes, bien que la plupart du temps la place n'eût pas fait défaut pour les écrire.

(1) HD conserve encore Trenenotra. — Il y a un townland du nom de Listinny à Clontibret en Cremorne, Mon.

III

**RAPPORTS ENTRE LA LETTRE DES ATLAS
DE BARONNIES ET DE COMTÉS
ET CELLE DES CARTES DU DOWN SURVEY**

La lettre des cartes de paroisses ayant été souvent rectifiée d'après les terriers, comparer les cartes de baronnies et de comtés (BN et HD) aux terriers peut, jusqu'à un certain point, remplacer la comparaison rendue impossible par la destruction des cartes de paroisses. Pour cette comparaison, prenons *The Distribution of forfeited land in Ireland* copiée sur les livres de référence du Down Survey en 1677 par Thomas Taylor (1). Voici, à titre d'exemple, la première baronnie du premier volume, qui est celle de Ballruderie (Balrothery, D.).

On remarque dès l'abord que le nombre des toponymes n'est pas le même dans les différents documents :

1^o 17 townlands du Livre de Distribution manquent dans BN et HD;

2^o 5 noms de BN ne sont pas dans Taylor, savoir 3 townlands (2 biens d'Église et 1 terre protestante non confisquée), une île de la mer (St. Patrick's Island), et le deuxième terme d'un townland à nom double Landistowne and *Hagg(a)rtstowne*;

3^o HD contient non seulement ces 5 noms, mais en outre 7 autres, savoir 1 rocher en mer (Black Abill, auj. Rockabill) et 6 townlands hors des confiscations;

4^o Il manque dans HD 9 noms qui sont dans Taylor et dans BN : 2 paroisses et 7 townlands (2).

D'un document à l'autre, l'orthographe d'un même nom varie souvent; mais la plupart des variantes ne sont guère que des erreurs de copie. Cependant on trouve aussi des différences plus marquées, constituant vraiment des orthographes distinctes.

(1) Cf. Bibliographie.

(2) Il y a donc dans IID 7 noms qui manquent dans BN, et dans BN 9 noms qui manquent dans HD.

Or, dans ce cas, il existe toujours un type d'orthographe particulier aux terriers, et un autre type d'orthographe particulier aux cartes. En voici des exemples, tous de la baronnie Balrothery :

1^o *Noms différents*. — Holme Patrick; BN et HD, Old Patrick.

2^o *Lettres intercalées dans les cartes*. — Charetowne; BN. Charestowne, HD. Churstow(ne). — Foukestowne, Fowk-; BN. Foulkstowne, HD. Folkstow(ne). — Killogher; BN. Killoughter. — Killenan; BN. Kilnand; HD. Kilnond.

3^o *Lettres omises dans les cartes*. — Newnings; BN et HD : Newing.

4^o *Changements de lettres*. — Ces altérations, dont on ne voit pas toujours la cause, sont d'ordinaire identiques dans BN et HD : il suffit donc de donner ici, d'abord la leçon du Livre de Distribution, ensuite celle commune aux deux atlas : Arlogh, -low; Lackinstowne, Lark-; Landerstowne, Landis-; Leetestowne, Lites-; Mergatstowne, Mir-.

Ces altérations arrivent parfois à donner l'impression de noms différents, par exemple Boranstowne, Barnans-; Ballisaghal, BN. Balliboghel, -boghil, HD. -boghil (1).

5^o *Écriture et prononciation*. — Il arrive que l'une des orthographes se rapproche plutôt de l'écriture et l'autre de la prononciation; dans ce cas, le terrier a la première et les cartes la seconde : Drissock, BN. et HD. Drishok (2).

6^o *Simplification de l'orthographe dans les cartes*. — Dans les atlas, Bally- devient souvent Balli-, Ball-, Bal-; ainsi : Ballygaddy Balgaddy; Ballyrickard, BN. Ballricard; HD. Ballicaret (3). Les finales du type -gh, etc... tombent; ainsi : Balltragh, Baltra; Doolagh, Doola.

On peut faire des constatations du même ordre en étudiant la feuille de référence de la baronnie de Ballaghkeen, Wex. dont

(1) GTI, Barnanstown, Ballyboghil. Ici les altérations viennent de mauvaises lectures; s a souvent une forme semblable à f et l'on voit la confusion avec b; celle de a avec o et de e avec i est fréquente.

(2) Auj. Drishoge. Le GTI contient en outre 2 autres Drishoge dans le comté de Dublin et 4 en King's Co., Leitrim, Roscommon et Tipperary; un Drisoge en Carlow et un Drisoge en Meath.

(3) La confusion *et* pour *d* est rendue très facile par l'écriture des cartes.

Larcom nous a conservé une copie; comme elle ne contient que des noms de paroisses, plus fixes que les noms de lieux-dits, elle est moins intéressante, bien qu'on y trouve, pour plusieurs noms, deux types de graphies très caractérisés. La feuille de référence donne Kilmaloge et Monnemolin, alors que BN, HD et le catalogue de Hardinge (1) ont tous des formes en -ock (2) et -ing. Pour la paroisse aujourd'hui nommée Killincooly, et qui se compose de deux parties que le terrier écrit respectivement Killancooley et Killancoomy, les cartes adoptent la seule forme Killancomy, avec (dans le catalogue de Hardinge) les mauvaises copies Killaconry et Killancony, mais la forme avec *l* leur est inconnue.

De ces diverses comparaisons des terriers et des cartes de baronnies et de comtés, il résulte que :

1^o Les cartes BN et HD ne contiennent pas tous les noms de townlands des terriers; mais elles contiennent des toponymes qui ne sont pas dans ceux-ci, savoir : *a*) des noms de géographie physique, *b*) des noms de townlands non confisqués, *c*) quelques alias;

2^o BN et HD ne coïncident pas, chacun contenant des noms qui ne sont pas dans l'autre et qui ne sont pas non plus dans les terriers;

3^o Les variantes d'un même nom montrent que les orthographes de BN et HD ne procèdent pas de celles des terriers, tandis que celles des divers atlas sont d'une même famille; on y trouve notamment des essais de simplification et des tentatives possibles pour noter des prononciations.

De telles tentatives méritent particulièrement de retenir l'attention. On a vu plus haut le cas des graphies Drissok et Drishok. Les extraits cadastraux de Roberts contiennent un autre exemple. Le nom de la paroisse Ardstraw en Strabane,

(1) *Hist. D. S.*, p. 396. — A la page suivante sont reproduites les feuilles de référence de 2 paroisses de cette baronnie Kilmorkrish (GTI, Kilmuckridge) et Killancoomy (GTI, Killincooly); mais elles ne nomment que 8 townlands dont la moitié manquent dans les atlas, tandis que les autres ne décèlent que des fautes de lecture.

(2) Catalogue des cartes des archives, dans ses communications des 10 et 29 novembre 1862 à la Royal Irish Academy (*Transactions*, XXIV, Antiq. part. I, Dublin, 1864; App. E.).

(3) GTI, Kilmallock, Lim. et T.; Kilmaloge, T., Kilmalogue, Kg. — Cf. HOGAN : Cell mochelloc, C. mo-chelloc (?) et C. Moell c (p. 201 et 202).

TO., y est écrit Ardstra; mais il devient Ardstragh dans les cartes BN (que HD suivant son habitude simplifiera en Ardstra). Or, si le -gh final est souvent supprimé par les scribes, il n'est point ajouté par eux là où leur modèle ne le donne pas. On peut donc supposer un modèle — et ce serait la minute du surveyor — avec Ardstragh, noté à l'oreille; car le nom gaélique de la paroisse est Ard-sraha ou, avec la prononciation si fréquente en Ulster : Ard-straha (1). La graphie anglaise Ardstragh est une de celles employées pour figurer cette prononciation, qui aurait été ainsi conservée dans la carte BN.

Il est encore digne de remarque que 4 townlands seulement commencent dans BN par Droum-, et tous sont en Kerry; mais pour 3 d'entre eux, HD rétablit la forme habituelle Drom-. On peut enfin citer : BN. Cloongawny; HD. Clongorny (P. Mullingar, WM.).

Or, les prononciations du xvii^e siècle sont précieuses pour l'étude des origines des toponymes. De nos jours, en effet, la prononciation des noms de lieux-dits a bien perdu de son intérêt là où une instruction primaire donnée par des maîtres qui ont pour consigne d'ignorer les parlers locaux impose la langue officielle et ajoute la superstition de l'imprimé à la vieille superstition populaire de l'écrit. C'est ce qui explique des conclusions pessimistes mais justifiées, du professeur Ekwall à la suite de ses recherches sur les noms de lieux-dits du Lancashire :

« Après tout, je ne crois pas que le témoignage de la prononciation moderne soit, en général, de grande valeur en ce qui concerne l'étymologie. Du moins mon expérience personnelle m'a convaincu que les noms de lieux sont plus fortement influencés que d'autres mots par la tendance à les prononcer comme ils sont écrits. Les orthographes des xvii^e et xviii^e siècles et les formes tirées de la littérature dialectale du siècle dernier sont des témoins de la prononciation locale réellement plus précieux que les formes parlées modernes » (2).

Cela s'applique particulièrement bien aux pays qui, au cours du xix^e siècle, ont perdu leur langue nationale et lui ont substi-

(1) Cf. HOGAN, p. 48; JOYCE, I, 61.

(2) *The Place-names of Lancashire*, p. 7.

tué une langue étrangère dont la phonétique est toute différente. On sait comment Ptolémée dans ses cartes, puis les marins méditerranéens dans leurs portulans accommodèrent à la manière de leurs propres langues les noms géographiques irlandais (1). Les surveyors anglais sont allés bien plus loin. Mais au XVII^e siècle, les noms irlandais existent encore à peu près partout et sont employés par un peuple dont le gaélique est encore le langage. Même le fonctionnaire le plus indifférent ou le plus obtus notera, en dépit qu'il en ait, au moins un peu d'une prononciation que, malgré toute notre attention, nous n'entendrons jamais plus.

Mais il n'est pas douteux qu'il la notera mal, ne fût-ce que faute d'un système de transcription cohérent. Ensuite, les toponymes des carnets de campagne ont été recopiés plusieurs fois et, pis encore, « corrigés », par exemple dans les cartes de paroisses. Néanmoins, il y a des chances appréciables pour que les cartes de baronnies et de comtés nous aient conservé une écriture plus fidèle.

Si maintenant l'on rapproche les résultats obtenus par la comparaison des feuilles de référence et des cartes de paroisses et par celles des terriers et des cartes de baronnies et de comtés, on arrive à cette conclusion générale :

Les terriers du Down Survey et les cartes de Sir William Petty constituent deux séries de documents parallèles. Les sources des noms de townlands dans les matrices cadastrales sont d'anciens actes authentiques et des documents d'archives. Les sources des cartes sont peut-être en partie ces mêmes actes et documents, mais aussi les notes prises sur place par les surveyors, contenant des formes plus récentes et des traces de la prononciation contemporaine.

La leçon des cartes a été notée dans les carnets de campagne et reportée sur les minutes des plans (original protractions) (2). Dans les cartes de paroisses, elle paraît avoir été mise en harmonie avec celle de la feuille de référence jointe et copiée par le dessinateur. Au contraire, elle reste la source de la lettre des

(1) Cf. Y. M. GOBLET, *op. cit.* I, 94,

(2) *Ibid.*, I, 270 et seq.

cartes de baronnies, qui contiennent d'autres noms et d'autres formes que les cartes de paroisses et qui ont dû être faites sur les minutes, au fur et à mesure de leur rentrée aux bureaux du Survey. Et les cartes de baronnies ont été la source des cartes de comtés.

Mais pour les cartes de baronnies et les cartes de comtés on a utilisé d'autres documents géographiques que ceux du Down Survey; et, pour ces dernières notamment, on a recouru à des cartes antérieures.

De ces diverses constatations, il résulte que les cartes de Sir William Petty offrent des éléments d'études toponomastiques de l'Irlande du xvii^e siècle autres que ceux fournis par les matrices du Down Survey, puisqu'elles contiennent ce qui fait défaut à celles-ci : des noms de géographie physique, des townlands non confisqués, des formes du temps et probablement des traces de la prononciation du xvii^e siècle.

IV

LA LETTRE DANS LES ATLAS DE BARONNIES ET DE COMTÉS

L'examen du dessin et de la lettre des cartes de baronnies montre qu'elles ont été exécutées avec grand soin dans l'immense majorité des cas (1). Mais il montre aussi que les scribes ou les dessinateurs de lettres ne comprenaient à peu près rien aux mots qu'ils écrivaient, défigurant jusqu'à en faire une suite de consonnes imprononçables les noms qu'ils ne parvenaient pas à lire. Ces mêmes défauts se retrouvent dans l'*Hiberniae Delineatio*, venant du copiste ou du graveur ou de tous les deux; en outre beaucoup de lettres, très lisibles dans les cartes BN, sont con-

(1) Cf. V. M. GOBLET, *op. cit.*, Liv. V; au ch. 3 pour l'exécution matérielle et au ch. 5, §§ 1 et 2, pour la lettre des atlas de baronnies; le Livre VI est consacré à la description et à l'étude de l'*Hiberniae Delineatio*.

fuses dans HD où les caractères sont plus petits et où les jambages de même hauteur se suivent parfois en indéchiffrables hachures.

Les lettres et groupes de lettres que l'on a souvent peine à discerner sont : a, u; a, o; a, e; d, cl, et; h, b; h, k; n, u; r, c; s (allongé), f; t, l; y, g; ue, ice; in, ni; m, in, un; K, R; I, T, F. Il va sans dire que des scribes du xvii^e siècle, qui, dans deux cartes consécutives, écrivent leur propre nom de deux manières différentes (1), ne donnent aucune attention aux lettres doubles, à l'e final ou placé entre deux consonnes, aux spirantes finales ou intervocaliques irlandaises qu'eux, Anglais, ne discernent même pas.

Il s'ensuit que bien des noms sont méconnaissables, ou que dans deux cartes ou dans deux parties d'une même carte un même nom paraît sous deux formes qui semblent indiquer deux toponymes différents, possibles l'un et l'autre.

Les abréviations causent des confusions de termes, par exemple le K., qui représente aussi bien Knock- que Kill-, et que l'on confond aussi avec B. ou R., d'où Ball- et Rath-. Il en est de même des similitudes de graphies qui font lire par exemple carrig pour curragh. Mais on trouve aussi des variantes provenant de l'emploi d'un synonyme irlandais tel que Knock- pour Carrick- qui n'est évidemment pas une erreur de copiste, mais une forme différente de l'usage ou des documents (2).

La gravure des cartes de comtés — ou peut-être les dessins envoyés aux graveurs hollandais — contient des négligences qui nous semblent aujourd'hui inconcevables. Parfois seule l'initiale d'un nom a été gravée, ou le commencement, ou la fin (3). Le manque de place ayant obligé à écrire des noms de townlands sur deux lignes, il arrive qu'on ait grand-peine à reconnaître à quel commencement il faut relier une fin de nom perdue dans la cohue des lettres. On voit même une fois les noms de deux paroisses voisines : Acha et Arnie (GTI, Nurney)

(1) Par ex. Raggett, Raggatt (BN, I, King's County); Osbourne; Osborne (BN, II, Cork Co).

(2) BN, Carrickfergus, II, 21 et 23; les cartes antérieures donnent Knockfergus.

(3) Cf. HD, P. Adamstowne et Chappell, en Bargie, Wex.; P. Kilturrae en Corran, S.; etc.

en Idrone, CL., confondus dans la cacographie : Acarnie. De fait, bon nombre de toponymes des cartes de comtés sont illisibles sans l'aide des cartes de baronnies — et comme celles-ci n'ont jamais été éditées, ceux qui se servaient il y a deux siècles de l'*Hiberniae Delineatio* devaient parfois avoir quelque peine à s'y reconnaître.

Ce serait pourtant une grave erreur que de regarder cet atlas comme un simple abrégé peu soigné des cartes de baronnies. Il est un fort beau recueil pour l'époque, comparable aux meilleurs atlas du *xvii^e* siècle. En outre, d'autres documents que le Down Survey ont servi à sa préparation, et l'on a vu plus haut qu'il contient bien des noms qui ne sont ni dans les terriers ni dans les cartes de baronnies. C'est ainsi qu'une des rares baronnies laissées presque vides dans les cartes BN — Dungannon TO. (II, 27) — est au contraire riche en toponymes dans HD. Telle autre — c'est le cas de Massereene, A. (II, 22) — est entièrement différente dans BN, qui ne donne de townlands que dans la paroisse de Killead, alors que d'assez nombreux noms couvrent le « Killultagh Territory » (1) dans HD.

Mais nul exemple n'atteste mieux de la personnalité distincte de l'*Hiberniae Delineatio* que la baronnie d'Inishowe, en Donegal (2). Comme partout, les orthographes y sont souvent autres que dans BN; de plus on y trouve les noms des townlands de la paroisse de Coleduffe (GTI, Culdaff) qui ne sont désignés dans BN que par des numéros. Des 280 lieux-dits de cette baronnie, 162 sont dans les deux atlas, 104 dans HD seulement et 14 dans BN seulement. En outre les différences entre les formes d'un même nom dans les deux séries montrent qu'elles ne viennent pas d'une source commune. Knockillow (BN) et Corykillow (HD); Glancollankill (BN) et Glanelane (HD); Inish Colman (BN) et Colman Isle (HD) en sont des exemples particulièrement accentués — et qui montrent que les formes BN doivent être celles des minutes provenant de l'enquête faite sur place par les surveyors (3).

(1) Sur ce territoire, cf. *infra*, p. 75.

(2) Pour la carte du Donegal, dans HD, cf. Y. M. GOBLET, *op. cit.*, II, 148.

(3) La carte de l'Ordnance Survey indique une hauteur du nom de Knockalla, et aussi St. Columbkille's Well; mais le GTI ne donne aucun townland de ces noms en Donegal. Le seul Glencollumbkill qui s'y trouve est dans la par. de Carran, en Burren, Clare.

On sait que les cartes de comtés ont été faites après les cartes de baronnies, et ces différences entre les nomenclatures de BN et de HD en attestent. Pour le Wicklow, HD contient un bien plus grand nombre de townlands : or le survey de ce comté ne fut terminé qu'après les autres, alors peut-être que les cartes de baronnies avaient été déjà faites (1).

Il s'en faut que les cartes des atlas contiennent la géographie physique que le docteur avait résolu d'y insérer. Si rivières et loughs y abondent, les noms de montagnes et de collines sont rares, même dans les régions les mieux connues; dans le sud du comté de Dublin, le mot « montagnes » répété plusieurs fois suffit à tout; en Carlow on ne trouve d'ordinaire que « mount unprofitable » sauf dans la paroisse de Kiltennell où sont désignés le « Mount Brack » et le « Mount Leinster ».

La mer elle-même est rarement nommée : dans la feuille Galway de HD, elle n'est désignée que par le mot « sea »; la carte générale de l'île donne dans la première édition : « Mare Hibernicum », là où se trouve la mer d'Irlande, mais l'inscription a disparu de la nouvelle planche. Dans BN, on trouve, au nord de l'Ulster : « The Irish Sea » (II, 3 et 7); et sur les côtes du Kerry : « The Virgivial Sea » (II, 116) et « The Western Sea » (II, 117). Les cartographes du Survey n'étaient pas très certains de la nomenclature maritime (2). Mais ce n'est pas ce qu'on cherche dans leurs travaux.

Plusieurs auteurs, en diverses occasions, ont cité des formes de toponymes spéciales au Down Survey. Ainsi Joyce cite Snalore (GTI, Slanore) de Kilmore en Loughtee, Cav., et Killmullfoyle (GTI, Kilminfoyle) d'Aghaboe en Clarmallagh, Q.

(1) Cf. *Hist. D. S.*, ch. XI, *passim*.

(2) Dans le MERCATOR de 1613, les mers qui entourent l'Irlande sont au N. Oceanus Deucalidionius, à l'W. Occidentalis Oceanus, au S. Vergivius Oceanus, à l'E. Hibernicum Mare. — Fynes MORYSON appelle, d'après Camden dit-il, l'Irlande : « This famous island in the Virginian Sea » (*Description*, dans MORLEY, *Ireland under Eliz. and J. I.*, p. 413.) — On lit dans la carte d'Irlande de Tillemont (fin du 17^e) : « Partie de la Manche ou du Canal de St. George et de Bristoll en François : les Irlandais l'appellent Farsi. Anciennement Verginius Oceanus. » Et on trouve au mot Ireland dans Egli : « Βέργιον, kymr. Vergyn : die Westliche, daher Iwerina, gr. Ιερων, kelt. Erin, röm. in Hibernia. » (2^e éd.). — SPEED inscrit seulement « The West Ocean » (l'Atlantique) et « The Irish Sea » (la mer d'Irlande).

La citation est sûrement faite d'après les livres de référence, puisque Snalore manque à la fois en BN et en HD; pour Killmullfoyle, les deux atlas donnent cette même forme. Il ne semble pas qu'aucun auteur ait jamais consulté la source très originale que constituent les atlas.

CHAPITRE IV

LES NOMS DES DIVISIONS ADMINISTRATIVES

I

LES PROVINCES

La nomenclature des divisions administratives irlandaises, dans l'œuvre géographique de Sir William Petty, comprend, par ordre d'importance décroissante, la province, le comté, la baronnie et la paroisse. Quelques « territoires » (territories), régions non encore organisées, y paraissent aussi, de même que des « libertés » (liberties) auprès de plusieurs villes et que de rares dénominations archaïques. Toute cette nomenclature est de forme purement anglaise : elle correspond à la division moderne de la colonie d'Irlande achevée dans la première moitié du xvii^e siècle, sauf sur quelques points de détail (1) ; aussi le Down Survey est-il le plus ancien document où elle paraisse dans son ensemble. Mais les mots anglais n'ont pas ici, pour la plupart, le même sens que dans leur pays d'origine, car les réalités auxquelles ils s'appliquent sont anglo-irlandaises, parfois étroitement rattachées aux origines gaéliques et aux anciennes mesures et divisions territoriales irlandaises.

Le terme « province », dans les Iles Britanniques, n'est usité qu'en Irlande où les Anglais en ont fait la traduction de « cuigeadh » lorsqu'ils ont calqué leurs grandes divisions coloniales sur les principales divisions traditionnelles. Ainsi l'origine des provinces est antérieure à l'invasion normande, mais leurs

(1) Depuis lors, les territoires ont été réunis à des baronnies ; des paroisses ont été supprimées ou créées. La principale transformation fut le dédoublement des baronnies trop peuplées ou trop étendues, qui porta à 327 le nombre total des baronnies d'Irlande.

limites et leur nombre même ont souvent varié, des origines légendaires au jour où les travaux du Dr Petty les ont fixées pour près de trois siècles — la loi de Home Rule de 1920 et le traité de 1921 les ayant altérées de nouveau.

La division traditionnelle de l'Irlande est une division en cinq parties : si bien que le mot *cuigeadh* (cinquième) en est venu à signifier province; mais l'évolution du sens continuant, il a désigné une division du territoire alors même que ce territoire n'était point partagé en cinq — par une restriction de sens semblable à celle subie par le mot français « quartier », indiquant une partie quelconque d'une ville ou d'un pays et aussi « une portion d'un tout qui n'est pas divisé exactement en quatre parties » (Littré). Keating ne décrit pas moins de sept partages plus ou moins légendaires de l'Irlande; mais le plus durable — et aussi le plus connu hors d'Irlande, peut-être parce que Giraud le Cambrien l'a adopté, c'est le partage en cinq portions attribué aux *Firbolg* : Ulster, Leinster, Connaught et deux Munster, l'un au nord, l'autre au sud (1). Le professeur Eoin MacNeill a montré que c'est le Leinster qui fut partagé de la sorte (2).

Quoi qu'il en soit, la cinquième province historique, c'est le Meath, créé vers le ^{III}^e siècle en faveur de Tuathal Teachtmhar (le Légitime), lorsque, de fragments des quatre provinces, fut composé pour les rois suprêmes un domaine petit d'étendue, mais grand de prestige. C'était le lieu géographique de la rencontre des quatre provinces au pilier de pierre sur la colline d'Ushnagh, dans le pays appelé Mide parce qu'il était le centre politique et religieux où se tenait à Bealltaine la Convention des hommes d'Irlande — ombilic de l'île comme la forêt des Carnutes était celui de la Gaule; non loin étaient Tara, la capitale des grands rois, et Taillte avec sa foire nationale, et Tlachtgha la colline du feu sacré de Samhain; là avait été la demeure des dieux (3).

(1) KEATING, *Foras Feasa*, I, 106.

(2) Cité par W. F. BUTLER, *The Irish Provinces*, dans FLETCHER, *Ireland*, p. 45.

(3) Ushnagh Hill est indiqué sur la carte comme une colline de 602 pieds (184 mètres) d'altitude, et dans le G.T.I. comme un townland de 251 statute acres 2 rods 32 perches, soit environ 110 hectares, sis dans la paroisse de Conry, baronnie de Rathconrath en Westmeath. KEATING rapporte la constitution de la province de Mide dans la section XXXIX du premier livre du *Foras Feasa* (II, 244 et seq.). Dans son *Manuel de l'Antiquité celtique*

Au ^{xv}^e siècle, les comtés du Meath furent rattachés à la province de Leinster. Pourtant Payne en 1590, Dymmok vers 1600, et en plein ^{xvii}^e siècle Keating (1), divisent l'Irlande en cinq provinces dont le Meath; et l'on serait tenté de voir là chez ce dernier une manifestation d'un patriotisme qui ne renonce pas à la tradition nationale, si Boate, qui ignorait certainement l'œuvre de Keating, n'écrivait en 1645 : « Plusieurs escriuains ajoûtent Meath à ces quatre (provinces) et en font vne cinquième Province; mais (il est constant qu'elle fait vne partie de celle de Leinster et que l'on la tient auiourd'huy pour telle » (2). Or les cartographes, depuis un siècle, bien que souvent mal informés sur l'Irlande, la divisaient en quatre provinces, comme le font les modernes ; ainsi faisaient Lily un siècle avant Boate, Smith et Nowell au ^{xvi}^e siècle et au ^{xvii}^e Hole, Norden, les surveyors de la Generalle Description of Ulster et Speed, pour ne citer que les principaux (3).

Le Down Survey consacre la division en quatre et non plus en cinq provinces. Or cette division est-elle aussi étrangère qu'il semble d'abord à la tradition irlandaise? Il est difficile de ne pas remarquer que la cinquième province, au cours de l'histoire, provient tantôt de la division en deux moitiés d'une des quatre grandes, tantôt de la constitution d'un territoire central, sorte de district fédéral artificiellement formé avec des fragments de ces grandes provinces. Si les deux Leinster ou les deux Munster étaient bien des provinces distinctes et non des subdivisions d'une province, ils devaient satisfaire à la condition essentielle d'aboutir par un point de leur territoire à la colline d'Ushnagh, ce qui aurait exigé une forme bien étrange pour les Leinster, et ce qui aurait été une impossibilité pour les Munster. De sorte

G. DORTIN compare le rôle du Meath en Irlande à celui du pays des Carnutes en Gaule et ajoute : « Mide, nom de la province centrale de l'Irlande s'explique par medio-, lat. medius » (p. 380 et n. 3). Cette étymologie est déjà dans DYMMOK (*Ireland*, p. 12 et 15). KEATING dit que la terre proche d'Ushneagh portait le nom de Midhe « depuis le temps des Nemediens » (II, 246), c'est-à-dire dans un âge légendaire antérieur à celui des Firbolg; le nom de Midhe n'est autre que celui « du fils de Brath, fils de Deaghfhath, grand druide de la race de Neimheadh (Nemed) » (*ibid.*, I, 112). — Bealltaine, 1^{er} mai, marquait le commencement de l'été et Samhain, 1^{er} novembre, le commencement de l'hiver.

(1) PAYNE, *Brief description*, p. 4; DYMMOK, *Ireland*, p. 15; KEATING, *Foras Feasa*, I, 112 (Liv. I, sect. III) et III, 387.

(2) *Hist. Nat. Irl.*, p. 9.

(3) V. Y. M. GOBLET, *op. cit.*, liv. II.

qu'on en vient à se demander si la division en quatre parties n'est pas celle où se retrouve le mieux la plus ancienne figure politique de l'Irlande.

Les limites des grandes divisions territoriales traditionnelles devaient être assez vagues; on remarque en lisant Keating que leurs seuls points nettement spécifiés sont ceux où elles partent de la côte et la colline d'Ushnagh où elles aboutissent toutes : ce qui donne l'impression de frontières fixées par des chefs venus par mer et dont le point de rencontre a été choisi arbitrairement pour des fins politiques. De même les limites des provinces, maintes fois déplacées, étaient encore assez incertaines au xvii^e siècle. « Je considère, écrit Dymmok, qu'on ne ferait pas mal en plaçant ces deux comtés (Cavan et Longford) dans la province de Meath, qui ainsi en contiendrait quatre, bien que le comté de Cavan soit par beaucoup tenu pour appartenir à la province d'Ulster » (1). La suppression de cette province du Meath a donc ajouté deux ou trois comtés au Leinster et peut-être à l'Ulster. L'ancien Ulster a possédé tout ou partie du Louth; et le Connaught, à diverses époques, engloba le Cavan, le Longford et le Clare. Au xvi^e siècle, le Munster perdit définitivement l'Ely d'O'Carroll dont les habitants avaient obtenu leur rattachement au Leinster et pour un temps il fut amputé du Thomond au delà du Shannon; de cette dernière mutilation une trace existe encore dans l'*Hiberniae Delineatio* qui donne le Clare sur la carte du Connaught; mais les tables de l'atlas gravé, de même que les tables de « l'Hiberniæ Regnum » le placent correctement en Munster. Les cartes de Petty représentent la colonie moderne telle qu'elle restera jusqu'au traité de 1921.

De même les noms des provinces y ont pris leurs formes anglicisées définitives.

Leinster; var. Linster, dans « Mount Linster » (BN, I, 89 et carte de la paroisse de Kiltennel) (2), et dans le nom de la province sur les cartes HD du Munster et du Connaught;

Ulster;

Connaught; var. Connough (cartes HD des trois autres pro-

(1) *Ireland*, p. 15.

(2) V. Y. M. GOBLET, *op. cit.*, I, 291. — La carte HD du Carlow a l'orthographe « Mount Leinster ».

vinces) et Connought (cartouche de la carte de la province dans HD);

Munster; var. Mounster (carte HD du Leinster).

Ces noms avaient été d'abord irlandais, puis latinisés, enfin anglicisés.

Les formes irlandaises données par le R. P. Hogan dans l'*Onomasticon Goedelicum*, comme mots-clefs sont : Laigin, Ulaid, Connachta, Muma, Mide; et ce sont les mêmes formes qu'on trouve dans Keating et chez les modernes (1) avec diverses aspirations : Laighin, Ulaidh, Connachta, Mumha [Tuath-Mhumha (Thomond) et Deas-Mhumha (Desmond)], Midhe.

Les formes latines des cartes sont prises sans nul doute dans Giraud de Cambrie : Lagenia (Laginia, L. et NL; Langinia, S.); Ultonia (Hultonia, S. et L.); Mononia (Momonía, S.); Conacia (Connacia, L. NL. S.); Dans la carte de Hole, l'unique nom de province est : Conactia; seul parmi les cartographes qui ont latinisé les noms des provinces, il mentionne le Meath, mais sous la forme anglaise moderne et comme comté (2).

Les formes anglaises ont ainsi évolué :

Leynester (S.); Leinster (D.); Leynster (G. D. U.); Leinster (Sp., B, BN, HD); Linster (BN); Lienster (Br. Acc.). Une mauvaise lecture de *m* pour *in* a donné les déformations du type Leimster (D.), Lemester (Nn), etc.

Ulster n'a pas de variante V et U étant indifféremment employés. On le trouve parfois écrit avec deux l dans *Hist. D.S.*, et il y a dans S. cette cacographie : Quulsterter.

Munster, avant Petty, est écrit (sauf D.) Mounster lequel se

(1) Cf. le *Post-Sheanchas* établi par la Ligue Gaélique pour permettre à ses membres d'écrire en irlandais les adresses de leurs correspondants.

(2) On n'a indiqué les initiales des auteurs que pour les variantes; les auteurs qui ne sont pas indiqués ont suivi l'orthographe du Cambrien. Les initiales désignent les auteurs suivants :

L. — Lily	Nn. — Norden
NL. — Nowell	Sp. — Speed
S. — Smyth	B. — Boate
D. — Dymmok	HD. — Hiberniæ Delineatio.
G. D. U. — Generalle Description of Ulster.	

Pour les formes latines, la première donnée comme type, est celle de Giraldus Cambrensis. Sur les cartographes, v. Y. M. GOBLET, *op. cit.*, liv. II, ch. I.

trouve encore dans HD. Manster, dans le Brief Account peut être une erreur de copie.

L'orthographe Connaught paraît dans Boate et Petty; encore trouve-t-on dans HD Connough et Connought. Avant eux, on a : Connacht (S.), Connaght (D.), Connacte (G. D. U.), Conaght (Nn), Connaugh (Sp.).

La stabilité des noms de provinces dans les auteurs et cartographes depuis le xvii^e siècle a donc été remarquable. Mais ce qui ne l'est pas moins, c'est que la transcription de Connachta, correcte chez Smith, n'a cessé ensuite de se corrompre, jusqu'à la forme anglicisée actuelle, qui est la pire (1).

II

LES COMTÉS

Dans les tables BN, les baronnies sont groupées par comtés. Petty avait dessiné, pour les placer en tête de chacun de ces groupes, des cartes de comtés, qu'il fit graver plus tard et qui constituent l'atlas *Hiberniae Delineatio*. Le choix du comté pour unité de carte lui permit en effet de réduire à 37 le nombre des planches, et de donner à son atlas un format maniable (30 × 43 cm) (2) tout en adoptant l'échelle suffisante d'un pouce pour 2 milles irlandais qui correspond au 1/161.240. Il est aussi probable que le docteur subit plus ou moins consciemment l'influence de l'école cartographique anglaise, qui venait de dresser l'atlas de la Grande-Bretagne par comtés. N'empêche qu'à ses yeux l'unité de carte politique pour ainsi dire naturelle en Irlande fût toujours la baronnie, et son œuvre entière en atteste.

(1) Cf. MACALISTER dans FLETCHER, *Connaught*, p. 1, n.

(2) La plupart des cartes occupent un cadre de 45 × 35, ce qui correspond, avec une marge convenable, à la page double de l'atlas. Certaines tiennent dans un cadre plus petit (26 × 26 par ex. pour le Longford); le Louth et le Dublin (22,5 × 35,5) occupent chacun une page simple. Mais il a fallu juxtaposer plusieurs feuilles pour les grands comtés, et plier les cartes. La plus grande, celle du Cork, a 97 sur 67.

Le comté, en effet, est en Irlande une division administrative coloniale, absolument étrangère. Il ne correspond point, comme la province, à des groupes traditionnels de territoires, ni, comme la baronnie, à d'anciennes divisions locales gaéliques. C'est une transposition sur le sol irlandais du canevas administratif que les colonisateurs britanniques ont emporté avec eux dans toutes leurs colonies de peuplement et que les États-Unis mêmes ont conservé et généralisé une fois conquise l'indépendance.

Dans les temps qui suivirent la conquête, les comtés furent des palatinats correspondant quelquefois aux provinces : moyen pratique de charger un chef normand investi de droits régaliens de soumettre une étendue de pays déterminée par l'occupation militaire mais il menait l'entreprise pour son propre compte en se rendant à peu près indépendant de la couronne. Et c'est bien ce qu'à la fin du xvi^e siècle Spenser reproche aux comtés palatins, dont ne subsistait plus que celui de Tipperary : bons lorsqu'on voulait avoir des marches militaires d'où l'on put envahir et razzier en de brèves expéditions les territoires indépendants voisins, ils en étaient venus à n'avoir d'autre usage que de constituer des états dans l'État (1). Un pareil système était incapable de transformer des régions politiques ou géographiques irlandaises en gouvernements coloniaux.

Au fur et à mesure que l'administration britannique pénétrait plus avant, des comtés nouveaux étaient créés ou des comtés anciens divisés; ses reculs étaient marqués par l'abandon — le mot de suppression serait inexact, la puissance anglaise procédant peu par actes systématiques — par l'abandon de comtés là où elle ne pouvait se maintenir. Ainsi le xiii^e siècle connut un moment des comtés de Desmond, de Newton, de Carrickfergus. Certains de ces comtés primitifs n'avaient qu'une existence fictive : les territoires des rois de Connaught furent alors officiellement — et imaginativement — divisés en deux comtés par une ligne fictive allant d'est en ouest du Shannon à la mer : au nord le comté de Roscommon, au sud le comté de Connaught; des sheriffs furent même nommés qui eurent la

(1) SPENSER, *State of Ireland*, p. 45.

prudence de rester des fonctionnaires *in partibus* (1). En 1367, le Statut de Kilkenny mentionne 13 comtés; au x^v^e siècle, l'administration coloniale n'en gouvernait directement que quatre. Dymmok, dans le paragraphe où il traite du Wexford, fait bien comprendre ce mécanisme de la création des comtés soumise aux nécessités du moment et du lieu :

« Le comté (county) de Wexford, dit-il, fut le premier pays où les Anglais prirent pied et qu'ils conquièrent. Ce comté (shire) est le plus grand qui soit en cette province de Leinster, et une partie en est encore habitée par les anciens Irlandais, ce qui fut cause que S^r Hen. Sidney et S^r Will. Drury y eussent voulu faire deux autres comtés. La partie nord (du Wexford) aurait été appelée Fernes, et celle du sud du (comté de) Dublin, Wicklo; mais comme on trouva qu'il n'y avait pas de gentlemen, et sûrs, en nombre suffisant pour être sh(e)riffs, ni de propriétaires (freeholders) pour composer un jury de Sa Majesté, on a laissé tomber cela » (2).

Cependant, on ne s'en était pas tenu à un simple projet : il y eut, sur la liste des membres du Parlement de 1585, des représentants non seulement du Wexford, mais aussi du « Wickloe » et du « Fernes ». Le Wicklow fut définitivement créé en 1606 et l'on abandonna le projet d'un comté de Ferns.

Il n'existe naturellement pas de mot irlandais pour désigner le comté. Les Quatre Maîtres, Keating et les modernes transcrivent par le substantif féminin *comntae* l'anglais *county*.

(1) Cf. DAVIES, *Discovery*, p. 277 et HARDIMAN, *Stat. Kk*, p. 106, n.

(2) DYMMOK, p. 13. — A la page précédente (art. « Leinster ») l'auteur exposait déjà cette tentative, faite en 1578. En 1596, SPENSER dit qu'on a autrefois divisé la région en deux comtés, le Wicklow et le Fernes (*State of Ireland*, p. 211). — Il est à noter que DYMMOK emploie deux mots anglais différents pour désigner les comtés : *county* dans les expressions comme « the county of Wexford » et *shire* comme terme technique. Il dit aussi (p. 12) que les provinces « are now divided into severall counties and English shires », comme s'il établissait une nuance peut-être entre des pays non entièrement anglicisés et d'autres devenus comme des comtés anglais. D'ailleurs la liste du Parlement de 1585 a un sous-titre libellé : « Shires or Counties ». Les deux mots sont devenus de si parfaits synonymes que le dictionnaire d'Oxford définit *shire* par *county*, faisant remarquer que *shire* s'emploie surtout comme suffixe dans les noms de certains comtés. Sur l'étymologie, SKEAT écrit : « A.S. *scir*, scire, county, properly « a portion » et ajoute : « A.S. *Sciran*, occasional form of *sceran*, to shear; see *Shear* » (*Etym. Dict.*, p. 432). Mais l'*Oxford Dictionary*, tout en donnant : « O.E. *scir*, business, administration, province », ajoute que l'étymologie est douteuse et que le mot n'a aucun rapport avec *shear*, *share*. — Cf. l'évolution du sens de l'irlandais *cille*eadh.

Naturellement aussi, les noms de la plupart des comtés ne sont pas des noms de territoires irlandais, puisque les comtés ne correspondent à aucun de ces territoires. Mais ils présentent l'intérêt toponomastique particulier des noms de lieux coloniaux : noms indigènes à tous les stades de leur déformation dans la langue du conquérant, noms imposés par celui-ci, conflit entre le nom ancien et le nom étranger. Les noms des comtés irlandais sont comme une carte d'échantillon des noms géographiques anglicisés.

Sur 32 comtés de l'Irlande coloniale moderne, 3 seulement portent le nom des territoires d'un chef (Tyrone-Tir Eogain), d'une famille (Kerry-Ciarraige) ou d'une tribu (Fermanagh-Fir Manach). Un autre a été nommé d'après un fort (Downe = Dún) (1). Deux ont été dédiés par les colonisateurs aux souverains d'Angleterre (King's Co. et Queen's Co). Les 26 autres sont désignés par le nom de la ville où avait pris ses quartiers la garnison chargée de surveiller le pays, et si forte était devenue cette coutume de désigner le comté par son chef-lieu que Norden écrit : « Com. Kingestowne » et « Com. Queenstowne » (2). Pendant un temps le King's County avait été désigné sous le nom de la région d'Offaly; mais l'Offaly était un de ces asiles de la suprême résistance irlandaise, dont on ne souhaitait pas perpétuer le nom redouté. On n'avait pas la même prévention contre les noms de villes; et ainsi 25 comtés (la ville de Londonderry étant une création coloniale) se trouvent avoir de vieux noms gaéliques d'agglomérations antérieures à l'invasion de la langue étrangère. Au point de vue de l'histoire de la langue, 29 noms de comtés montrent, à travers toute l'Irlande, les divers types de déformation des noms originaux du pays : illustration et résumé de la catastrophe linguistique qui a bouleversé la toponymie irlandaise.

Les atlas de Petty sont le premier document géographique où l'on puisse mesurer l'étendue du désastre. Ils marquent la

(1) On a suivi ici l'orthographe des mots-clefs de l'*Onomasticon Goedelicum* de HOGAN

(2) Alors que CAMPION en 1571 (p. 2) et la liste du Parlement de 1585 donnent déjà à ces villes les noms de Phillipstown et de Maryborough, DYMMOK les nomme Dyngan et Maryburg (p. 41). HOLE, NORDEN, même SPEED, les appellent Kingstown et Queens-town; cependant NORDEN écrit : « Quenstown or Mariburg ». Sur Offaly, v. DYMMOK, p. 43 : « A porcion of the county of Ophalye, etc. ».

disparition définitive du Desmond (que la carte de Speed indique encore entre le Cork et le Kerry) et inversement l'organisation du Wicklow qu'aucun cartographe n'avait encore représenté. Tous les comtés sont désignés par leur nom anglais moderne. Hole appelait le Donegal : « Tirconel Comitatus »; Speed (écrivait : « Coun. Dunghall or Tyrconnell »; Petty ne conserve que l'appellation de type colonial, que la désignation du comté par son chef-lieu. Dans les atlas par baronnies comme dans l'*Hiberniae Delineatio*, tous les comtés ont leur nom, et presque tous leur orthographe moderne — au moins dans les tables et les titres. En comparant certains de ces noms à ceux des cartes et nomenclatures géographiques antérieures, pendant environ un siècle, on assiste à la fixation graduelle des formes anglicisées. Pour faire cette comparaison, voici les noms de comtés classés suivant l'état dans lequel ils se trouvent dans les atlas de Petty (I).

a) *Noms ayant déjà l'orthographe moderne.* — Antrim, Cavan, Clare, Dublin, East Meath, Fermanagh, Galway (HD), Kerry, Kildare, Kilkenny, King's County, Londonderry, Longford, Louth, Mayo, Queen's County, Roscommon (HD.); Sligo, Tipperary, Tyrone, Waterford, West Meath, Wexford, Wicklow.

La plupart de ces noms étaient depuis longtemps fixés, dans leur forme anglicisée actuelle. On trouve déjà dans le Statut de Kilkenny (2) par exemple : Loueth, Kildare, Kilkeny, Waterford, Tipperar, Kery. Les variantes des ^{xvi}e et ^{xvii}e siècles ne témoignent pour la plupart que de la négligence des copistes ou de l'indifférence du temps pour l'orthographe des noms propres; et il n'en est pas d'autre sorte dans les atlas de Petty où l'on trouve par exemple incidemment : Kildare (I, 72 et 79), Kilkeney (I, 100) et Kilkeny (I, 101 et 102), Lowth (I, 6 et HD comté), Tipperarie (II, 76). Kerrey, qui est fréquent dans l'*Hist. D. S.*, ne saurait être considéré comme l'une de ces erreurs. Mais dans ces noms déjà parvenus à leur forme moderne

(1) On donne d'abord ici les formes des atlas de Petty; s'ils contiennent différentes leçons, et seulement dans ce cas, l'atlas qui les contient est indiqué après la forme citée. Les variantes suivent avec l'indication des documents où elles se trouvent. Les comtés dont le nom est suivi de HD dans les énumérations ne sont pas dans les atlas BN.

(2) Ms de la Bibliothèque de l'archevêque de Canterbury, Lambeth.

on ne trouve aucune variante paraissant déceler des essais multiples de représentation du mot gaélique initial — rien par exemple de comparable à la transcription de Smith écrivant Tiborray pour Tiobrad Arann alors que toutes les autres formes de Tipperary se rattachent à la prononciation des Quatre Maîtres : Conntae Tioprat Arann (I); rien même qui rappelle le Rosecomen de Speed plus proche que la transcription moderne de Ros Comáin (O. G.) ou de Rossa Commáin (K.). Mais, pour Sligo, s'il est ainsi écrit dans l'atlas BN, I (sauf la carte 126 : Sligoe), l'*Hiberniae Delineatio* donne Slego (et Sleigo dans la carte d'Irlande) orthographe de la plupart des cartes antérieures (H., Nn., Sp.); la liste du Parlement de 1585 écrivait Slygagh (qui rend beaucoup mieux, et en fait aussi bien que l'anglais peut le faire, l'irlandais Sligech (O. G.).

b) *Noms ayant une orthographe anglaise archaïque.* — Corke, Downe, Letrim, Limrick, Monaghon.

Avant Petty, on trouve souvent l'orthographe Cork qui a prévalu (D., H., Nn, B.); Speed écrit encore Corck — toutes graphies que n'explique nullement le gaélique; ici, l'intérêt est ailleurs : Petty ne mentionne pas le comté de Desmond qui est encore tracé séparément sur la carte de Speed. Ni Petty ni aucun cartographe n'écrit Letrim; Letrim est universellement adopté, et paraît une fois sous la forme Letrym (HD., carte d'Irlande) Limrick a une variante Lymrick dans BN. (II, 63) et dans HD. (table et carte d'Irlande). Quant à Monaghon (BN., table; HD., table, carte de comté et nom de la ville), il paraît aussi sous les formes Monoghon (BN., II, 35 et 37); Monnoghon (BN., II, 36); Monohon (BN, II, 38); Monoghan (HD., carte d'Irlande); Monghan (nom de la baronnie), — amusant exemple du désarroi des scribes anglais en face des voyelles larges et des consonnes aspirées gaéliques.

c) *Noms conservant de leur étymologie gaélique des traces disparues dans leur forme actuelle.* — Ardmagh, Catherlogh, Dunngall.

(1) Les QUATRE MAÎTRES écrivent « Tioprat-Arann » et KEATING « Tiobrad Arann ». C'est cette dernière forme que préfèrent les modernes (Cf. Seosamh LAOIDE, *Post-Shean-chas et Leabhair Geograiphe*) la forme du mot fontaine, source, étant aujourd'hui « tiobraid » (DINNEEN) ou « tiobruid » (O'NEILL LANE).

L'orthographe Ardmagh est toujours employée dans les cartes de Petty, alors que la plupart des cartographes depuis longtemps écrivaient Armagh, sauf Norden qui lui aussi transcrit exactement par Ardmagh, le gaélique de son temps : Ard Macha (K.).

Sauf dans la carte BN. I, 87, où l'on a Catherlough, les atlas manuscrits donnent toujours Catherlogh, qui paraît bien être l'orthographe que Petty considérait la meilleure, car elle est celle des tables BN. et HD. Cependant deux des cartes HD. ont la graphie Catherlagh, et la troisième, celle du comté, la forme moderne Carlow. Or tous les textes et cartes antérieurs écrivent Caterlogh ou Cathirlogh avec des variantes secondaires. La tentation est donc grande de supposer que la prononciation ancienne de l'irlandais Ceithiorlach (K.) prévalait encore au ^{xvii}e siècle. Mais la carte du comté de Carlow (HD.) semble impliquer le contraire. Et, ce qui est plus grave c'est qu'elle n'est pas la première en date; non seulement Boate écrit vers 1645 « Caterlogh ou Carlo », mais la carte de Smith, en 1572, ne donne qu'une seule forme : « Carloo C. ». Il est donc à supposer qu'au temps de Petty, l'orthographe Catherlogh était une transcription de documents écrits et non la notation de la prononciation usuelle.

La forme principale — celle des tables BN. et HD. et des cartes HD., sauf la carte de comté — de Donegal, est Dunnagall, avec les variantes Dunnagaul (BN. II, 4) et Dunnagal (BN. II, 5, 6, 7); seule la carte BN. II, 3 n'a qu'un seul n : Duñagall. La prononciation de l'irlandais Dún-na-nGall est donc mieux représentée par Petty que par les modernes : il suivait en cela la tradition de Nowell (Duningall), de Dymmok (Duñegall) et de la Generalle Description of Ulster (Donnegall), à laquelle on a préféré une mauvaise simplification du genre de celles de Smith (Dungal), de Norden (Dungall) et de Speed (Dunghall).

d) *Changement de nom de certains comtés.* — Le Down Survey marque officiellement la disparition du Desmond et la création du Wicklow. Au point de vue toponomastique, il supprime les alternatives « Clare or Tomound », « Coun. Dunghall or Tyrconnell » de Speed. Enfin, pour la première fois et pour trois

siècles, les cartes substituent Londonderry à Coleraine (Colran, dans D., H., Sp.) pour Cúl Rathain (O. G.).

Or, ces innovations sont en voie de disparition. Il y a beau temps que Londonderry n'est plus que Derry sauf pour l'administration. Le Donegal est redevenu le Tirconnel, le King's County et le Queen's County l'Offaly et le Leix — et d'autres changements suivront sans doute.

III

LES BARONNIES

La baronnie, voilà pour le Dr Petty la principale division administrative irlandaise, et l'unité pour la carte à grande échelle dont l'exécution est le but de ses travaux géographiques. C'est par baronnies qu'il a dressé la carte de la partie de l'Irlande comprise dans le Down Survey (1), les deux tiers au 1/40320 et le tiers au 1/80640. Ce faisant, il suivait d'ailleurs la tradition des surveyors des Escheated Counties d'Ulster consacrant une carte à chaque « precinct » et de Strafford établissant ses surveys par baronnies (2). Mais, il y avait plus. La baronnie, c'est la division administrative spécialement irlandaise, celle où la colonisation suit le mieux les anciennes divisions territoriales gaéliques et donc — comme Petty l'a entrevu — les divisions géographiques naturelles du pays.

La baronnie, malgré son nom anglo-normand, est spéciale à l'Irlande; barony, en Angleterre, cela signifie simplement les propriétés d'un baron, le domaine d'un petit gentilhomme; en Écosse, c'est un grand « manor »; en Irlande seulement, c'est une subdivision officielle de comté — « juridiction féodale et militaire à l'origine, mais qui en vint, dans la suite des temps, à n'être plus employée que pour des fins fiscales et administra-

(1) V. Y. M. GOBLET, *op. cit.*, liv. V, ch. I, § 3.

(2) *ibid.* liv. II, ch. III, § 1.

tives » (1). Elle correspondait autrefois au vieux « hundred » britannique; et Petty a écrit encore « barony or hundred » (2).

L'origine de ces baronnies et celle du mot qui les désigne ont été exposées ainsi par le Rev. Edward Groves, de Dublin, il y a plus d'un siècle : « Les baronnies paraissent avoir été créées au fur et à mesure et en conséquence des soumissions des chefs ou des capitaines irlandais qui les gouvernaient, le territoire de chacun d'eux constituant une baronnie. Cela peut expliquer jusqu'à un certain point l'extrême inégalité d'étendue entre ces divisions administratives inférieures et la manière dont certaines parties de beaucoup d'entre elles sont enclavées dans les autres, comme on peut l'observer notamment dans le comté de Cork. On a convenablement expliqué de la manière suivante la cause de la différence de nom entre les baronnies irlandaises et les hundreds anglais. Quand le royaume de Meath fut concédé à l'ancêtre des De Lacy peu après l'arrivée des Anglais, il le partagea entre ses petits barons (inferior barons) pour qu'ils tinssent leurs fiefs de lui en qualité de vassaux. De là le nom de baronnies que prirent naturellement leurs domaines, nom qui s'étendit graduellement aux subdivisions similaires des autres comtés » (3). Ainsi les baronnies sont une organisation féodale anglo-normande et on ne voit leur usage se développer que synchroniquement avec la substitution progressive de l'autorité anglaise à celle des chefs irlandais. Mais le changement est dans l'appellation, non dans le territoire désigné. Et il est juste de dire que « les baronnies correspondent plus ou moins aux anciens domaines de tuath et portent souvent le nom des tuatha qui en étaient les légitimes possesseurs » (4).

Le mot tuath n'est jamais employé par Sir William Petty; mais s'il ignorait le nom, il connaissait la chose. « Autrefois, dit-il, le pays était désigné par les noms des seigneurs qui gouvernaient le peuple... Le pays d'un grand seigneur ou tierne en Irlande devenait plus grand ou moindre suivant que ses

(1) *G.T.I.*, intr., p. VIII.

(2) *Pol. Anat.*, p. 59. — On lit dans le *Boke for winning Leinster* de 1537, que Henri II ne conserva pour lui-même dans cette province « but one baronye or hundred », celle de Newcastle, à 6 milles de Dublin (*State Papers*, part. III, vol. II, p. 416).

(3) Cité par HARDIMAN, *Stat. Kk*, p. 108, n.

(4) MACALISTER dans FLETCHER, *Ireland*, p. 141.

forces augmentaient ou diminuaient : car (là) où étaient grands château-fort et garnison, là aussi la juridiction était étendue » (1).

Il s'agit bien de la tuath. En effet, Keating dit que *tighearna* (seigneur), mot que Petty transcrit sous la forme *tierne*, est synonyme de *tuathach* (chef de la tuath), comme *tighearnas* (lordship, seigneurie) l'est de *tuath* (2). Et l'on est ainsi amené à rechercher le sens exact de *tuath*.

Hogan, d'après le dictionnaire irlandais d'O'Brien, donne la traduction « territory, tract » : il ajoute : « al. *Tricha Cét, Tw.* » (3). Ainsi dans la toponymie irlandaise, la baronnie, par la *tuath*, se rattache aux anciennes divisions territoriales qui étaient elles-mêmes au moins à l'origine en rapport avec les mesures agraires; et le G.T.I., en 1901, écrit encore : « 30 Ballibetags = 1 Trioca cead or Barony ».

Mais ce qui est non moins intéressant, c'est que *tuath* eut d'abord une signification sociale et qu'il n'a pris un sens géographique que par métonymie. Le P. Dinneen, dans son dictionnaire d'irlandais moderne, lui attribue trois séries de significations : 1^o territoriales (a territory, a tract of land, country, district, lordship, country (as opposed to town)); 2^o sociales (race, people, laity); 3^o politiques (tribe, clan). Le lexicographe paraît avoir rangé ces significations en commençant par la plus fréquente à notre époque, pour aller vers la plus rare ou la plus archaïque. Les sens modernes sont en effet sociaux et géographiques. Il en allait tout autrement jadis.

Tuath, c'est le breton *tud*, que M. J. Loth définit : « gent, gens, ancien subst. féminin, jouant ordinairement le rôle d'un collectif (à peu près le sens du français : le monde, gens). Plur. *Tudaou* (plus spécialement, au plur., le sens de nations) » (4). Et Le Gonidec : « C'est le plur. anomal de *dén*, homme, individu, personne. Il représente le français GENS, qui sert aussi de plur. à HOMME... *Tûd* s'emploie aussi pour nation, peuple, et, dans ce cas, il a la valeur d'un singulier. Eunn dûd, une nation.

(1) *Pol. Anat.*, p. 107.

(2) *Foras feasa*, I, 214.

(3) *OG*, 649. — Pour « *tricha cét* », v. plus loin, p. 82.

(4) *Chrestomathie bretonne*, p. 521.

Pl. tudou, des nations (1). » Tandis que le breton a conservé à tud sa signification originelle, le gallois lui a substitué un sens géographique dès un temps fort ancien et ce sens a seul subsisté : tud est traduit par country dans le dictionnaire de Spurrell et des Anwyl, qui ajoutent : « in old Welsh sometimes people ». La métonymie est la même qu'en irlandais.

Reprenons en effet le mot tuath. « (Il) signifiait originellement populus, qu'il glose dans le Ms Wb de Zeuss; mais, en raison de la coutume de nommer le pays d'après ses habitants, il en vint finalement à signifier district, sens dans lequel il est aujourd'hui employé » (2). Peuple est bien, en effet, la signification de tuath en moyen irlandais (3). Dans le vocabulaire du *Foras feasa* de Keating, le P. Dinneen fait remarquer : « Tuath signifie d'abord le peuple par rapport à celui qui gouverne ou au Roi; il en vint à signifier les laïques par opposition au clergé; (et) aussi le district ou « townland » où le peuple vit, mais il ne dénote pas un district de superficie déterminée » (4). Au XVIII^e siècle, Carolan, le dernier des bardes, lui donne un sens beaucoup plus général dans ce vers de *Caitlin Triall* :

Agus a samhail ni fhaccas ariamh air tuaidh (5).

Une nuance de ce sens général de « pays » est l'acception « campagne », par opposition à ville. Et par là on rejoint le sens original de tuath dans le gaélique d'Écosse où il s'entend des gens de la campagne (6).

(1) *Dict. bret. fr.* — au mot « tud ». — Dans le *Dictionnaire fr. bret.*, au mot « gens (nations) » LE GONIDEC donne : « Le droit des gens, gwîr ar broadou, gwîr ann dîd ». Ces expressions montrent fort bien le sens étendu de tud, mais quoiqu'elles soient parfaitement dans le génie de la langue, elles ont été plus que probablement forgées par Le Gonidec, qui fit de grands efforts pour permettre au breton d'exprimer des idées pour lesquelles il n'avait pas de vocabulaire. Rien de plus légitime d'ailleurs : les langues de culture ont reçu aussi à un moment donné leur vocabulaire technique de la main des spécialistes et l'on ne voit pas pourquoi les langues celtiques n'auraient pas le droit de s'enrichir de la même manière.

(2) JOYCE, I, 124.

(3) DOTTIN, *Manuel d'irlandais moyen*, I, 47, et II, 250. — Cf. D'ARBOIS DE JUBAINVILLE, *Gramm. Celt.*, p. 13 : « tuath veut dire peuple, cité ».

(4) *Foras feasa*, IV, 465. — O'NEILL LANE définit tuath : « the community, the common crowd, laics » (*Dict.* au mot peuple, 3). Cf. JOYCE, II, 443, pour tuath dans le sens de laïque.

(5) « Et de semblable, je ne vis jamais dans le pays ». Amhráin Chearbhalláin, p. 251, l. 223.

(6) « Tuath, -a, s. f. coll. Tenantry, peasantry, country people, husbandmen ». — *Dict. of the Gaelic language* des Rev. Dr. Norman MACLEOD et Daniel DEWAR.

Pour rester dans le domaine de la toponomastique, on doit considérer la tuath comme un district, une région, caractérisé par le peuple, le clan qui y domine et désigné par le nom de ce groupe, de cette famille, autrement dit de son chef, du tuathach ou tighearna, que Petty appelle le tierne. « L'ensemble des habitants de chaque district, dit le professeur Macalister, constituait une tuath (pl. tuatha). Ce mot est quelquefois traduit par tribu, ce qui n'est pas strictement exact, car il impliquerait (ce qui n'était pas le cas) que tous les membres de la tuath étaient officiellement liés par le sang; un terme meilleur (mais assez encombrant) est « population-group », présenté par le professeur MacNeill. Il est préférable de conserver partout le mot indigène. Chaque groupe tirait son nom de celui de la famille qui gouvernait le district » (1). On voit par là toute l'importance des noms de baronnies dans la toponymie irlandaise, quand dans leur forme anglicisée ils ont conservé, comme il arrive souvent, le nom des tuatha dont ces baronnies occupent le territoire.

L'état de conservation ou de décadence de ces noms au milieu du xvii^e siècle est révélé par les cartes de Sir William Petty, pour toutes les baronnies actuelles, sauf dix exceptions (2) : Shillelagh, W. qui n'eut pas de confiscations, et les baronnies de création moderne : Clandonagh, Clarmallagh et Upperwood qui ont remplacé Upper Ossory, Q., Glenquin et Shanid prélevées sur Connello, Lim.; Galway et Arran, G.; Frenchpark et Castlereagh, R. Il n'est pas sans intérêt de noter au passage que les noms de ces nouvelles baronnies, bien que choisis à une époque plus récente que le Down Survey, lorsque l'anglicisation de la toponymie irlandaise était devenue systématique, ces noms sont presque tous de vieux noms de septs ou des noms de lieu gaéliques : témoignage de la force de la tradition des administrateurs coloniaux en Irlande qui désignaient les baronnies d'après les tuatha dans la plupart des cas.

(1) MACALISTER, dans FLETCHER, *Ireland*, p. 94.

(2) Sans parler des baronnies divisées depuis lors, généralement en Upper X. et Lower X., division sans intérêt toponomastique. Il faut aussi remarquer que près de 50 noms de baronnies qui n'eurent pas de Down Survey manquent dans les cartes manuscrites, mais sont donnés dans l'*Hiberniae Delineatio*.

A. NOMS AUJOURD'HUI ABANDONNÉS. — Les atlas de Petty conservent plusieurs noms de baronnies disparus de l'usage : 2 alias, 1 baronnie divisée en trois parties dont aucune n'a reçu le nom de l'ancienne unité administrative; 2 noms disparus en même temps que les baronnies qu'ils désignaient étaient absorbées par une autre; 2 seconds termes de noms doubles dont le premier seul est encore usité.

L'alias le plus remarquable est *Eglish als Fercale*, Kg. Aujourd'hui Eglish est seul en usage et le GTI ne mentionne nulle part le nom de Fercale. Celui-ci paraît avoir déjà commencé à tomber en désuétude au temps du D. S.; car si les tables BN donnent : Eglish als Fercale, et HD : Eglish als Fercall, le cartouche de la carte BN de cette baronnie (I, 50) porte seulement Eglish. Fercale est la transcription de *fir cell* alias *feara ceall*, les hommes des cellules (1); de sorte que le mot Eglish (d'origine latine comme cill et tous les mots irlandais signifiant église) conserve le sens principal de Fercale, tout en éliminant un nom de tribu qui rappelait trop sans doute, comme Offaly par exemple, un pays où il ne faisait pas bon se risquer : « Une partie du comté d'Ophalye est appelée Fergall; (c'est) un lieu aussi solidement fortifié par la nature que celle-ci peut faire avec des bois et des tourbières (comme ceux) dont il est entouré; en raison de sa force naturelle, les rebelles de ces régions en ont toujours fait depuis le commencement de ces guerres un dépôt pour leurs butins jouissant là en paix sans être dérangés de ce qu'ils avaient criminellement volé aux autres partis » (2). Donc, au temps de Dymmok, le nom de Fercall était seul en usage, alors que cinquante ans plus tard il était en voie de disparition, tandis que se substituait à lui celui d'Eglish qui, comme nom de lieu, était déjà usité quand furent rédigées les Annales de Clonmacnoise, citées par Hogan.

Fermoy, Ck, est appelé *Armoy als Fermoy* dans les tables BN, *Armoy als Farmoy* dans la carte BN, II, 99 et *Armoy als Fermoy* dans HD (3). La différence d'orthographe de Fermoy est

(1) OG, et JOYCE, III, 354, citant O'DUGAN.

(2) DYMMOK, p. 43.

(3) Dans la carte de province. La carte de comté donne Armory qui ne peut être qu'une faute du graveur.

sans intérêt. Mais on remarquera que la forme sans F initial est toujours donnée la première. Or les textes gaéliques nomment le pays : Firmaige, Fir Muige, Feara Maighe (1). Armoy pourrait donc être la transcription d'une prononciation du mot composé où le F initial est tombé, comme il est arrivé dans plusieurs dialectes pour un certain nombre de mots, et les atlas du Dr Petty nous conserveraient cette forme que l'usage de l'écriture aurait fait disparaître.

Le nom de l'immense baronnie d'*Upper Ossory* a été supprimé dans la nomenclature officielle lorsque la baronnie fut divisée en trois parties. Ce traitement du nom ancien contraste avec celui de la baronnie Connello : de celle-là l'une des trois baronnies découpées dans son territoire conserva le nom. C'est encore un exemple de suppression du nom d'un lieu en raison des souvenirs historiques qui s'y rattachaient. Les cartes de Petty sont les dernières où figure le nom anglicisé du vieux territoire d'Ossairge (Keating l'appelle Osruighe), qui avait englobé jadis, outre la grande baronnie d'*Upper Ossory*, la plus grande partie du comté de Kilkenny, et qui entre Munster et Leinster formait une puissance frontière comptée dans le royaume de l'Est, mais se considérant, à son gré, au moins pour certains territoires conquis, comme partie du Munster (2).

La baronnie d'Ida, Kk. est toujours désignée par Petty sous le nom triple : *Ida, Igrin and Ibercon* (BN, I, 103 et tables HD) — transcriptions anglaises de Ui degadh osraige ou Ui-Deaghaigh, Ui crinn, et Ui berchain (3) — tous noms de septs qui avaient formé autrefois trois baronnies distinctes dont la troisième, Ibercon, était deux fois plus grande que les deux autres réunies. La baronnie paraît souvent aux environs de 1650 dans les actes

(1) *OG*, 424, et *JOYCE*, I, 125.

(2) *Foras feasa*, tables, IV, 412, et II, passim. — *OG*, 561.

(3) Les uns et les autres sont dans *OG* à leur ordre alphabétique. La forme Ui-Deaghaigh est dans *JOYCE*, I, 124. On trouve dans les pièces officielles du recueil de DUNLOP : « Baronies of Idea and Iberkin », 1-1-1653, n° 121; « Idea, Ibercan », 10-1-1654, n° 450; « the baronies of Idea, Iverke, Ibercon », 10-1-54, n° 451. Mais le nom d'Igrin n'y paraît pas une seule fois. HOGAN lui consacre ce bref article : « ui cruinn; old b. Igrine, now merged in b. of Ida, c. Kilk., *Mis.* I, 205 » — (*Mis.* pour : « *Miscellany of the Irish Archaeological and Celtic Society*, ed. by O'Donovan in 1846, vol. I »). — Le nom des Ui Berchain subsiste dans celui de la par. de Rosbercon (Ros Ua mBerchon), sur la rive droite de la Barrow en face de New Ross (Cf. BN, I, 103, et *OG*, 588 et 662).

officiels, sous le nom de « Ida and Ibercon »; mais le nom d'Igrin semble avoir déjà complètement disparu, et de fait Hogan ne l'a trouvé que dans un recueil du xix^e siècle. La conservation de ce vieux nom d'Igrin est l'une des plus précieuses du Down Survey.

La baronnie de Slievardagh, T. est encore appelée dans BN : *Slewardagh and Compsey*, formes anglicisées de Sliab ard-achaidh et de Comsenach. Le Slewdagh and Compsey de HD n'est qu'une faute de copie. Et l'on remarquera que Hogan n'a trouvé Comsenach, de même que Ui crinn, dans aucun texte, mais seulement dans les miscellanées de O'Donovan.

La baronnie de Farney, Mon., n'ayant pas été comprise dans le Down Survey, ne paraît pas dans les cartes BN; mais elle est indiquée dans HD sous le double nom : *Farney Donaghmaine*. Aujourd'hui, le nom de Donaghmoyne n'est plus que celui d'une paroisse et de sa maison principale, Donaghmoyne house. Il exista autrefois une Lordship of Fernewey et un Manor of Donaghmayn, mentionnés dans des documents au début du xv^e siècle, et avec une orthographe qui atteste du souci de noter la prononciation gaélique du nom de la seigneurie (fer_n-mag, fear_n-mhagh) (1). En 1573, Davies parle d'une « barony of Donemaine, otherwise called the Ferly » (2). A la fin d'août 1599, d'après Dymmok, le lieutenant-général se rend à « Donnemaine in Ferny » pour y établir une garnison (3). Et c'est un autre exemple de la différence entre la manière de nommer les comtés par le nom de leur ville principale ou de garnison et les baronnies par un nom de territoire : Fearnmhagh, anglicisé en Farney, a prévalu et non pas Domhnach-maighin, anglicisé en Donamoyne.

L'abréviation d'*Abbyshrewle*, LF (BN, I, 47) en Shrule et d'*Abby Oughthenybeg*, Lim., en Owneybeg, est sans intérêt toponomastique; mais le second a mérité de retenir l'attention à un autre titre.

B. NOMS AYANT CONSERVÉ UNE ORTHOGRAPHE PLUS REPRÉ-

(1) Pat. II. Henri V. 22. -OG 411, Cf. KEATING, *Foras Feasa*, IV, 295 et JOYCE, I, 515.

(2) Cité par l'éditeur de Dymmok, p. 83-84.

(3) P. 48.

SENTATIVE QUE LA MODERNE DE L'ÉTYMOLOGIE GAÉLIQUE (1). —

— Un certain nombre de noms de baronnies conservent dans les atlas de Petty, avec diverses graphies, la spirante dentale intervocalique disparue de la prononciation, puis de l'écriture, ou les gutturales *ch* et *gh*, ou l'*f* aspirée, et, pour les voyelles, les cartographes en donnent une notation plus large que la forme moderne ou écrivent encore des terminaisons maintenant disparues.

a) *Conservation de th intervocalique.*

Atherdee, Lo. — Ath-Fhirdead; *auj.* Ardee (2).

Catherlough, CL (3).

Oughthenybeg, Lim. — Ownthenybegg, Bar. et Abbyown-thney begg Par. (BN, II, 66). Uaithne beg (Index des Annales du lough Cé, cité par OG, 660). *Auj.* Owneybeg. HD avait déjà Ownybeg. Le gaélique moderne écrit aussi bien uaine que uaithe le nom commun pour colonne, pilier.

b) *Représentation de th intervocalique par h.*

Killehane, G. (HD). — Cell liathain; *auj.* Killian.

c) *Représentation de th intervocalique par gh.*

Castleraghan, Cav. — Caisleàn Rathain. — HD donne déjà la forme moderne Castlerahan.

d) *Conservation de ch.*

Clonchy, Cav. — C'est le Clann an Chaoich des Quatre Maîtres (OG). *Auj.* Clankee.

Tullaghoncho, Cav. — V. plus bas, paragraphe *f*.

e) *Conservation de gh.*

Clanderlagh, Clare (HD), pour Clon-. — Joyce suppose un mot lagh, qui signifierait colline (I, 391) et l'on aurait ainsi Cluain edir dhá lagh, prairie entre deux collines. (Cf. OG : Cluain edir dhá abhainn, Cloonderowen). — *Auj.* Clonderalaw.

(1) Dans cette énumération, le mot-clef sans indication de source est la forme des tables BN. S'il n'existe aucune autre forme dans BN et HD, le mot-clef est valable pour tous les atlas, sans qu'il soit nécessaire de l'indiquer. Les variantes des atlas sont suivies de BN (avec les numéros du volume et de la carte) ou de HD. Ensuite est la forme gaélique et enfin la forme anglicisée moderne. Si celle-ci ou son équivalent se trouve dans Petty, l'indication en vient en dernier lieu. A la suite du mot-clef on a donné en abrégé le nom du comté où se trouve la baronnie.

(2) Cette forme contractée est d'ailleurs tout à fait moderne.

(3) V. *supra*, p. 60.

Clonmoghon, Cav. — Clonmoghon (BN, II, 56; HD). — Clann Mathghamra (OG). La prononciation gaélique est encore mieux rendue dans une Commission du 10 janvier 1654 : « Rathnavin alias Clonemaghowne » (1). — Auj. Clanmahon.

f) *Représentation de ch par gh.*

Loughreagh, G. (HD). — Loch Riach. — Auj. Loughrea.

Tullagharvy, Cav. — Telach gairbheth al. T. Garbha (OG). — Auj. Tullygarvey.

Tullaghagh, Cav. — Telach echach (OG). — Auj. Tullyhaw.

Tullaghoncho, Cav. — Tullaghoghnocho (BN, II, 51); Tullaghoncho (HD). — Telach Dunchadha (OG). — Auj. Tullyhunco (2).

g) *Conservation de f aspiré.*

Moyfortagh, Clare. — Moyfarto (BN, II, 61) (3). — Maghferta (Joyce, I, 346). — Auj. Moyarta.

h) *Conservation de a.*

Kilcah, KD, Kilka (BN, I, 79) (4). — Cell ca (OG). — Auj. Kilkea.

Massareene, A. — Masareghna d'après O'Mellan's Journal of Phelim O'Neill cité par Joyce, I, 527. — Auj. Massereene.

i) *Représentation d'une finale -a, par -y, -ie, etc.*

Glaneroughty, K. — Glaneroghty (HD). — Glenn ó ruachta (OG). — Auj. Glanarought (Glanerought, BN, II, 120).

Idronie CL. — Ui Dróna (OG). — Auj. Idrone, (Idron, HD).

j) *Transcription de i long.*

Sheelburne, Wex. — Sheelbourne (BN, I, 110), Sheilburne (HD). — Síil mbrain (OG). — Auj. Shelburne.

Sheelmaleere, Wex. — Sil mailuidir (OG). — Auj. Shelmaleire (Shelmaleire, HD).

Sheelagher, Kk. — Sheelelogher (BN, I, 98), Sheelilagher (HD). — Sil faelchair (OG). — Auj. Shillelogher.

(1) DUNLOP, n° 454.

(2) HOGAN donne ces trois Tully, à la fois à Telach, colline et à Tellach, famille, tribu, ayant des textes pour l'une et l'autre signification. Pour les deux qu'il cite (Tealach Echach) (I, 123) et Tealach-Dhunchadha (III, 590), JOYCE adopte la seule signification : famille. Mais cela est sans influence sur la représentation du ch qui existe dans l'un et l'autre cas.

(3) Le catalogue de HARDINGE (*Surveys*, II, App. E.) écrit d'après ces cartes aujourd'hui détruites : Moyferta.

(4) Kilcashe dans la table BN n'est qu'une erreur du copiste, résultant peut-être d'une confusion avec Kilcash, T. (Cell Caisi, OG). De même Kilea (HD) est une erreur sans intérêt.

k) *Iab(h) rendu par ew.*

Slewmargie, Q. — *Śliab maircce* (OG). — *Śliabh Mairge* (Keating, III, 204). — *Auj. Slievemargy.*

Slew(ar)dagh, T. (HD). — *Śliab ard-achaidh* (OG). — *Auj. Slievardagh* (Slewardagh, BN).

l) *Conservation du son ou.*

Doonkillin, G. (HD). — *Dún caillin* (OG). — *Auj. Dunkellin.*

Downamore, G. (HD). — *Dún mór* (OG). — *Auj. Dunmore.*

m) *Divers.*

Balrudery, D. — *Baile an rideri* (OG), lui-même gaélicisation de rider, cavalier, chevalier. L'anglicisation moderne Balrothery est la pire, les autres étant : Ballinriddera, WM; Ballinriddery, Q; Ballinruddery, K et T; et en Écosse, Balrudery, Forfarshire, exactement semblable à l'orthographe de Petty.

Poblebryan, Lim. — *Poblebriane* (BN, II, 69). — *Pobul bhriain* (OG). — *Auj. Pubblebrien.*

Towrane, AM. — *Towrany* (BN, II, 42). — Le catalogue de Hardinge donne : *Teutrax alias Towrany.* — *Auj. Tiranny.*

IV

DIVISIONS ARCHAÏQUES

Les atlas de Sir William Petty conservent quelques vestiges de divisions administratives archaïques pour la plupart disparues depuis lors et, qui par leur étendue surtout, se rapprochent des baronnies. Plusieurs d'entre elles font l'objet de cartes spéciales dans les atlas BN et L.

Ce sont d'abord les territoires. Territory était un mot de sens assez vague désignant plutôt qu'une circonscription coloniale une région où l'administration anglaise n'était pas encore organisée, et où les chefs irlandais exerçaient leur autorité (1).

(1) Le terme ne paraît d'ailleurs pas officiel. Plusieurs territoires sont désignés tantôt sous le nom de « territory », tantôt sous celui de « barony ». Pour Brawny on voit même

Aussi les « territoires » persistant encore au temps du Down Survey sont-ils situés d'ordinaire dans des districts d'accès difficile, tels que les montagnes du Tipperary ou les bois au sud du lough Neagh par exemple.

Quatre des cartes de baronnies BN ou L sont consacrées à des territoires : Kilnemanagh, Ileagh et Kilnelongurty en Tipperary et Brawny en West-Meath. Près de ce premier groupe le territoire d'Owney Mulrian est signalé dans l'*Hist. D.S.*, mais ne paraît point dans les cartes. Enfin la carte HD d'Antrim place dans le sud de la baronnie de Massereene (là où se trouvent aujourd'hui les districts ruraux de Lisburn et d'Aghalee dans la baronnie d'Upper Massereene) le territoire de Kilultagh, ignoré des atlas par baronnies.

Les trois territoires du Tipperary avaient survécu à l'écart sur les pentes des montagnes au nord-ouest de ce comté qui lui-même avait conservé un statut administratif désuet où se perpétuaient au *xvii^e* siècle toutes les anciennes formes des âges coloniaux antérieurs. Dymmok le décrivait ainsi : « Ce comté, divisé en deux (parties), l'une « the crosse of Tipperary », l'autre « the county Pallatyne », est une grande étendue de terre et a deux sheriffs; celui de la Croix dépend de l'archevêque de Cossell (Cashel) et a de grandes Libertés, mais non comme le comté palatin qui appartient au Erle of Omond. Dans la Croix, la Reine fait du sheriff son principal officier. Le Palatinat est gouverné par un juge-sénéchal (sceneshall Justice), un sheriff et divers autres moindres fonctionnaires, lesquels deux comtés sont soumis seulement au droit coutumier (which two countyes lye onelie by observation and custom) » (2). Or, quelques années plus tôt, Spenser disait : « Le Comté de Tipperary est maintenant l'unique comté palatin d'Irlande » (3); il conserva ce statut

parfois l'expression « the territories of Brawny », etc. Au *xvi^e* siècle, le nom officiel des pays de droit brehon était « région »; un document de 1515 (*State Papers*, London, 1834, part III, vol. II) dit qu'il existait alors « 60 countries called Regyons », grands parfois autant et plus qu'un comté, parfois moitié moins, « where reygneith more then 60 chyef capytaynes », souverains dans leurs terres et qui ne reconnaissent d'autorité que celle de qui les soumet par l'épée.

(1) P. 18. — Les Croix, ou Crocea, étaient des terres d'Église qui avaient reçu un statut spécial de comté avec juridiction civile. Aussi trouve-t-on par exemple l'expression « the county of the Cross of Tipperary ». Cf. HARDIMAN, *Stat. Kk*, p. 105, n.

(2) *State of Ireland*, p. 46.

jusqu'en 1715, et Sir William Petty le savait bien, puisqu'il notera vers 1670, dans son énumération des juridictions d'Irlande, « une Cour palatine en Tipperary » (1). Cependant les atlas ne contiennent pas une seule fois l'expression de Comté Palatin ou de Croix de Tipperary.

Le territoire de *Kilnemanagh* (BN, II, 85), ou Kilnamana (HD, prov.), est devenu baronnie sans changer de nom (Kilnmanagh, GTI); mais il a absorbé le territoire de Ki(l)lnelongurty ou *Killnalongurty* (HD) (2). Celui-ci a disparu sans laisser de traces. Son nom est dans la liste des divisions administratives du Tipperary du temps de Strafford (3). Il est encore dans l'ordre du 21 février 1654 contenant la liste des baronnies des dix premiers comtés partagés entre l'armée et les spéculateurs (4) — mais il y est écrit : Kilnalong; or c'est sous la forme Kilnelonger qu'il est cité la première fois — la première fois seulement — dans le rapport de Worsley et Symner du 22 mai 1655 sur le survey de Strafford (5). La carte HD du Munster a la graphie Kilnalong, mais après le g est un trait vertical, certainement le commencement de la lettre u — et il est arrivé plusieurs fois que graveur a oublié de terminer un mot dans cet atlas : son modèle ne portait donc certainement pas Kilnalong, mais sans doute Kilnalongurty, comme il est d'ailleurs écrit dans la carte HD du Tipperary. Le nom exact du territoire peut être tenu pour Kilnalongurty, les variantes ne portant que sur le double l (kill) ou donnant ne au lieu de na. Or Kilnalongurty est dans le domaine des O Fogarty. Dans l'une de ses paroisses, Ballycahill, se trouve Castlefogarty, le Polassgurty de HD (Pollafogurtie dans BN, II, 79) qui serait aujourd'hui Pallas (ou Pallis) Fogarty si on n'avait substitué au premier terme un équivalent (6). Et la baronnie voisine, à l'est, est Eliogarty ou Eligurty (HD) irl. Ele uí fhógartaigh (OG). Faudrait-il donc lire, Kinelogurty

(1) *Pol. Anat.*, p. 37.

(2) *Hist. D. S.*, p. 326. — Dans cette note, LARCOM appelle le territoire « Kilnelonger », évidemment d'après la graphie fautive du rapport de Worsley et Symner (*Ibid.*, p. 55).

(3) *Ibid.*, p. 58, 60 et 62.

(4) DUNLOP, doc. 465.

(5) *Hist. D. S.*, p. 55.

(6) Pailis, *Anglice* Pallas, Pallis, Palace (OG, p. 561). — Cf. JOYCE, II, 232.

pour Cinel fhogartaigh, comme ailleurs on a Kinelarty pour Cinel, fhaghartaigh?

Le territoire d'*Illeagh* (Ileagh, HD et BN, II, 80) a été absorbé par la baronnie de Kilnamanagh (1), et son nom n'a persisté que dans celui de la ville de Borrisoleigh. Ileagh, c'est en effet Uí lugdech eli (OG), amputé de son dernier terme, ou Uí-Luigh-deach (Joyce, I, 352); et Borrisoleigh, c'est Buirgheas uí luigh-dheach (OG).

Le territoire de *Brawney*, WM. (Brawny, BN, I, 39), dans la boucle formée par le Shannon, le lough Derg et la Breensford, avec des bogs rouges à l'est et au sud, ne devait pas être aussi isolé que le pourraient faire supposer son organisation tardive, de telles frontières et sa situation à l'extrême ouest du Leinster; car, commandant le gué, puis le pont, du seul passage central de Leinster en Connaught, il était traversé par la grand'route de Dublin à Athlone et possédait la partie de cette dernière ville qui est dans la province orientale. Le cartouche de la carte BN, I, 39 le qualifie bien de « Territory of Brawny »; mais le mot « territory » ne figure ni dans la table BN, ni dans la carte HD de comté; quant à la carte HD de province, elle n'indique pas du tout cette division dont les terres semblent englobées dans la baronnie de Kilkenny West. Cependant, que Brawny fût un territoire distinct, deux documents de 1654 le prouvent, qui permettent en outre de connaître trois graphies de son nom à l'époque du Down Survey. Le premier est l'ordre du 21 février pour la répartition entre l'armée et les spéculateurs des baronnies des dix premiers comtés allotis : l'énumération des baronnies de l'armée en Westmeath se termine par les « Territories of Birraconway with the lands of Moydrum adjoining thereunto » (2). Le second document est l'ordre de surveying du 2 juin pour le comté de West Meath (3), où les deux dernières divisions nom-

(1) HOGAN écrit : « B. Ileagh, now part of B. of Eliogarty » (OG, p. 674). — Mais en fait, le territoire a été absorbé par Kilnamanagh où se trouve aujourd'hui sa ville principale Borrisoleigh, dans la par. de Glenkeen (GTI).

(2) DUNLOP, doc. 465.

(3) Cité *in extenso* par LARCOM, *Hist. D. S.*, p. 382. — Larcom a donné par erreur à cet ordre le titre de : « Commission for Surveying of Lands in the County of Kilkenny » au lieu de West Meath. L'erreur vient certainement de ce que la première baronnie nommée est celle de Kilkenny (auj. Kilkenny West).

mées sont : « Territory of Birrawny, lands of Moydrum ». Il y avait donc là une région encore inorganisée — l'expression de « territoires », plus vague même au pluriel qu'au singulier, et la spécification des terres de Moydrum, aujourd'hui simple townland dans la baronnie de Brawny (1), en attestent. Et il est aussi à noter que le territoire n'est pas subdivisé en paroisses dans la carte BN (2). Pour le nom de Brawny, on a, en fin de compte, trois leçons différentes : Birraconway, Birrawny et Brawny — ce dernier avec une variante Brawney.

L'Owney Mulrian, T., a été l'un des éléments constitutifs de la baronnie d'Owney and Arra créée entre le survey de Strafford et celui de Petty — c'était l'« O'Mulreans cuntrey » de Dymmok (3), que les Annales de Clonmacnoise écrivent Uimaelrian (OG). Il n'est indiqué par Petty que dans les documents relatifs à l'ancien survey de Tipperary reproduits dans l'*Hist. D.S.* (4).

Le Killultagh, A. aussi était déjà un anachronisme quand le docteur dressait la carte d'Irlande; cependant il est dans HD et il serait peut-être aussi dans les cartes de baronnies si la plus grande partie de la baronnie de Massereene n'y était restée en blanc, sauf la mention « unforfeited lands » (BN, II, 22). La Generalle Description of Ulster le représente comme une région forestière, entre la vallée de la Lagan et le sud-est du lough Neagh, limitée au sud par « Clanbrasil ». La « Description of Ireland as it is in 1598 » (5) dit que « Kilulto dans le comté de Down (est un) pays très fermé, rempli de bois et de bogs, en bordure du lough Evaghe (Neagh) et de Clanbrassell; le capitaine qui y commande est Bryan Mc Art O'Neill ». D'après Dymmok, Kilulto s'appuie sur le lough Eaghe et Clanbraselo; « avant la guerre des barons, il avait bien des habitants anglais,

(1) Moydrum est déjà partie de Brawny dans le Down Survey. Dans BN, II, 39, il se présente sous l'aspect d'un grand townland, numéroté 10 avec cinq parcelles secondaires; le propriétaire était un papiste irlandais nommé Richard Bryne. Mais deux grandes parcelles, dont la principale où était le château, paraissent avoir été terres d'église. Un peu plus de la moitié du townland est aujourd'hui dans la par. de Ballyloughloe, bar. Clonlonan.

(2) La baronnie est maintenant occupée par la par. St Mary.

(3) P. 18.

(4) LARCOM, p. 326.

(5) Citée par HOGAN au mot « coill-ultach », OG, p. 282. C'est un Ms qu'il avait publié en 1878.

et il y reste un vieux château en ruines qui porte le nom d'un Sr Nicholas Tracy » (1). Et plus loin, dans sa liste des forêts et tourbières qui sont places fortes et lieux de sûreté pour les Irlandais, il cite en Down « the woods and boggs of Kilvlto, Kilwarlen, Kiloutry, South Claneboye » (2). La plupart de ces bois et de ces tourbières et aussi ceux de « Clanbraselagh » formaient un district d'accès difficile, type parfait du territoire restant inorganisé bien après le reste du pays (3).

Le nom du Killultagh varie fort peu de forme dans les cartes du temps. Hogan donne le gaélique Coill ultach ou Coill ulltach, alias an Choill. L'anglicisation est Keilvltagh dans la plus grande carte de Nowell, Kilulto dans la *Description* de 1598 (OG) et dans Dymmok; puis Kilve a (GDU), Kelulta (Nn), Killultogh (Sp), Killultagh Territory (HD). Si ce nom n'avait pas disparu de la nomenclature géographique moderne il serait Killultagh; tel est en effet le nom d'un townland de la paroisse de Cloonfinlough, dans la baronnie de Roscommon, qui, lui aussi, vient de l'irlandais Coill-ultach (4).

Le seul comté palatin des atlas de Petty est *The County Palatine of Carrickfergus* (BN, II, 23). Il prend rang parmi les baronnies et, même pour une baronnie, il est assez exigu. Il s'étend sur un peu plus de 4 1/2 statute miles le long de la côte N. du lough de Belfast, du « Silver streame » à la « Colplen water » et au lough Mourne; et sa forme est à peu près celle d'un trapèze ayant une hauteur de 4 1/2 statute miles et, dans les terres, une grande base de 5 1/2. En somme, le territoire rural d'une ville côtière. Au XIII^e siècle, exista un comté de Carrickfergus, au temps où le château-fort normand, aujourd'hui ruine encore

(1) P. 21.

(2) P. 26.

(3) DYMOK et la *Description* citée par HOGAN placent Killultagh en Down. Les Annales d'Ulster et celles du Lough Cé le placent en Antrim. La carte HD d'Antrim est celle qui contient le territoire de Killultagh. Outre que la frontière d'Antrim et de Down était bien vague au milieu de ces bois, les cartes jusqu'à Speed inclus, la tracent d'ordinaire du Belfast lough au milieu de la côte orientale du lough Neagh alors que Petty lui fait suivre la vallée de la Lagan, puis, à un peu plus de six milles du lough, la tracent directement vers le coin S.-E. de celui-ci. La différence entre les deux tracés inclut assez exactement le territoire de Kilultagh de la carte HD.

(4) Cet homonyme, que ne mentionne pas HOGAN, mais qui se trouve dans le *GTI*, est ainsi expliqué par JOYCE : « Coill-Ultach, bois des Ulstériens, d'une famille d'Ulster établie là. » (III, 417.)

imposante avec son donjon carré aux murs de neuf pieds d'épaisseur, était une forteresse nouvellement construite. Mais le comté dura peu (1). Parmi les cartographes des xvi^e et xvii^e siècles, seul Norden inscrit sur sa carte un « Com. Knockfergus » du Belfast lough à la côte septentrionale — sans d'ailleurs spécifier s'il s'agit d'un comté palatin. Et la seule mention d'un comté palatin de Carrickfergus est celle des cartes BN, car HD donne seulement le mot Carrickfergus, dans le caractère des noms de baronnies — et ceci est d'autant plus curieux que le Tipperary, comté palatin jusqu'en 1715, n'est pas représenté comme tel. Pour ce qui est du nom de Carrickfergus, il paraît avoir été fixé par le Down Survey, car toutes les cartes étudiées ici appellent la ville Knockfergus. La Generalle Description of Ulster donne l'alternative : « Carrick-fergus or Knockfergus »; mais la seconde forme avait dû revenir en honneur chez les administrateurs coloniaux, car Speed n'en donne point d'autre et les cartes de Petty sont les premières d'où elle disparaît. D'ailleurs Hogan cite de nombreux textes irlandais anciens avec Carrac et deux seulement avec Cnoc, de sorte que Petty a donné la préférence — peut-être sans le savoir — au nom le plus conforme à la tradition irlandaise.

Bien que Petty mentionne dans ses cartes d'Ulster un Comté palatin, et dans sa *Political Anatomy* une Cour palatine en Tipperary, nulle part il ne mentionne ces terres de juridiction ecclésiastique qu'étaient les Croix, ou Crocea, et notamment the Cross of Tipperary. Au contraire, les cartes BN contiennent plusieurs plans de ces environs privilégiés de villes qu'on appelait des Liberties (2) : Kilkenny (I, 96), Coleraine (II, 9), Limerick (II, 63) (North) et 64 (South), Kilmallock (II, 73), Waterford (II, 90), Cork (II, 104) et Kinsale (II, 109). L'intérêt toponomastique des noms de ces liberties est nul et ils n'ont à être mentionnés ici — de même que les lordships du Wicklow — que pour compléter la liste des divisions administratives des atlas

(1) HARDIMAN, *Stat. Kk*, p. 118, n. — Le château est décrit d'après ARMSTRONG, dans l'*Ulster* de FLETCHER, p. 135.

(2) Les privilèges constitutifs des liberties avaient des origines variées et DYMMOK cite ainsi un cas de liberties ecclésiastiques en énumérant les divisions administratives du comté de Dublin : « The crosse of the country, which is the liberty of the Arch : of Dublin », p. 12.

de Petty disparues aujourd'hui; en effet, les seules Liberties qui figurent dans le GTI sont les N. E. Liberties of Coleraine, les N. W. Liberties of Londonderry et les North Liberties of Limerick, dont chacune constitue une baronnie (1).

V

LES PAROISSES

Le Down Survey donne aux paroisses une importance considérable, puisqu'il les considère comme l'unité administrative principale et qu'il en fait son unité de feuille pour les cartes à grande échelle. Et plus tard, Sir William écrira fort explicitement qu'un survey des terres doit être fait « suivant les limites des *paroisses*, fermes, etc. » (2). Le remaniement géographique des paroisses fut l'une de ses grandes préoccupations, car les paroisses étaient fort inégales en superficie. Elles le sont d'ailleurs encore aujourd'hui, puisque la plus petite a moins de 2 acres, alors que la plus grande s'étend sur 200.960 acres (3). Des projets de réformes de Petty, rien n'est resté que sa conception de géographie humaine basant la superficie et la forme des divisions administratives sur la densité de leur population et la possibilité de se rendre de la périphérie au centre dans un temps déterminé par les besoins économiques, politiques ou religieux (4).

L'étude géographique des paroisses d'Irlande avait été si bien faite par Petty que le Dr D. A. Beaufort écrira en 1792 dans son *Memoir of a Map of Ireland* : « En ce qui concerne la partie ecclésiastique de cette carte (la carte de Beaufort), les surveys de Sir William Petty furent de la plus haute importance en ce qu'ils établissent la situation des paroisses et l'étendue des évêchés » (5).

(1) Une division électorale moderne (County Electoral Division de Londonderry) porte le nom de « Liberties » (*G.T.I.*, p. 1046).

(2) *Treatise of Taxes*, p. 31, § 8, 1^o.

(3) *GTI*, p. VIII.

(4) Cf. Y. M. GOBLET, *op. cit.*, II, 244.

(5) P. VI.

La paroisse, en effet, après avoir été pendant un certain temps une division civile, est redevenue ce qu'elle avait été originellement : une division ecclésiastique qui, dans l'administration du pays, n'a plus qu'un intérêt très spécial; et le nom n'en est même plus inscrit par l'Ordnance Survey sur ses cartes.

Au point de vue toponomastique, les quelque 2.300 noms de paroisses (1) des registres du survey et des cartes de Petty offrent exactement la même sorte d'intérêt que ceux des townlands. En effet, la paroisse « portait généralement le nom du townland sur lequel l'église était bâtie, bien que dans quelques cas tels que Donaghmore, « la grande église », la désignation de l'édifice fournit le nom du townland et ensuite celui de la paroisse » (2).

Mais les noms des paroisses ayant été plus souvent employés dans les actes ils sont en quelque sorte des noms de townlands particulièrement bien conservés et pour lesquels la documentation est plus abondante et plus sûre.

(1) Il y avait, au temps de Ware, 2.293 paroisses en Irlande (REEVES, p. 475, n. 2).

(2) *GTI*, p. VIII. — HOGAN ne cite pas moins de 86 lieux-dits dont le nom est dérivé de Domnach mor, seul ou premier terme de leur composition. — Dans le *GTI*, il y a 16 townlands du nom de Donaghmore, dont 11 ont donné leur nom à la paroisse; il y a en outre 3 paroisses de ce nom sans townland appelé (du moins aujourd'hui) Donaghmore. L'orthographe a été unifiée; autrefois 2 de ces townlands étaient écrits Donoughmore. Cependant, le *GTI* a conservé la forme Dunnamore pour un townland de Kildress en Dunganon, T.O.

CHAPITRE V

LE TOWNLAND ET SON ÉVOLUTION

I

LES DIVISIONS TRADITIONNELLES DU SOL IRLANDAIS

Le townland, unité cadastrale anglo-irlandaise, est le dernier terme de l'évolution d'anciennes divisions territoriales qu'on retrouve avec une continuité remarquable dans les auteurs gaéliques et anglais du Moyen Age à nos jours — enfin, dans le GTI, dont l'introduction donne, avec une orthographe anglicisée, les mesures suivantes (1) :

1 Trioca cead ou baronnie	= 30 Ballybetaghs.
1 Ballybetagh ou townland	= 4 Ploughlands.
1 Ploughland, seisreagh ou carrow .	= 2 Ballyboes.
1 Tate ou ballyboe.	= 3 Sessiaghs.
1 Sessiagh.	= 2 Gneeves.
1 Gneeve	= 10 Acres.

Keating, qui a lu tous les anciens poèmes et tous les chroniqueurs, pour calculer la surface de l'Irlande, la divise en 5 provinces, puis chaque provine en unités décroissantes. Commentant par le Meath, voici comment il le dissèque :

« 18 triochas (voilà) l'étendue de sa terre; 30 bailes dans le triocha-céd; 12 seisreachs de terre dans le baile suivant les vieux documents, et six-vingts acres dans la seisreach. Donc trois-

(1) Le tableau du GTI part du gneeve; mais l'inverse semble plus logique en raison de la dérivation des mesures qu'on verra plus loin.

vingts et trois cents (360) seisreachs de terre dans le triocho céd » (1).

Et, continuant de la sorte, il évalue ainsi la superficie des provinces :

	Triocho	Baile' biadhthaigh	Seisreach	Acres irlandaises
Meath.	18	540	6.480	777.600
Connaught.	30	900	10.800	1.296.000
Ulster.	36	1.080	12.960	1.555.200
Leinster.	31	930	11.160	1.339.200
Les deux Munster (2) . .	70	2.100	25.200	3.024.000
	185	5.550	66.600	7.992.000 (3)

Deux tiers de siècle plus tôt, le doyen Lawrence Nowell (4) avait évalué ces superficies en cantreds et ballybetaghs :

« Une « betagh towne » contient 960 acres de terre arable, outre des bois, des landes et des pâtures.

Betagh townes

« Leinster contient	31 cantreds, soit	930 bet.
« Ulster —	35 cantreds, soit	1.050 bet.
« Desmound —	35 cantreds, soit	1.050 bet.
« Thomound —	35 cantreds, soit	1.050 bet.
« Connaght —	30 cantreds, soit	900 bet.

« Les deux Brenies (5), c'est-à-dire Breny O Rursk et Breny O'Reil n'étaient pas comptés en Connaught en ce temps-là, lesquels contiennent

« Mith contient 18 cantreds, soit 540 bet.

(1) *Foras teasa*, I, 112.

(2) *Ibid.*, I, 126. — KEATING parle du Munster comme d'une seule province et en indique les cinq subdivisions, tout en l'appelant les deux Munster. Et, quant à son étendue, il dit : « 35 triochas dans chacune de ces deux provinces de Munster » (128).

(3) Soit 12.945.740 statute acres alors que la superficie véritable de l'Irlande est de 20 millions 1/3 d'acres (Cf. Y. M. GOBLET, *op. cit.*, I, 330 et II, 232).

(4) Sur le Ms de Nowell, cf. Y. M. GOBLET, *op. cit.*, I, 111 et Bibliographie. On remarquera qu'il compte séparément le Desmond et le Thomond, sans les désigner comme les composantes du Munster.

(5) Breifne ui Raghallaigh (Cavan) et Breifne ui Ruirc (Leitrim). — Cf. HOGAN, p. 125.

« Il allait en ce temps-là de l'eau d'Alef à l'eau de Down-doughere. (1).

« Summa totalis de Betagh Townes :

« 5.920. »

Cusake (2) donne la même statistique que Nowell; cependant il inscrit le Munster comme une seule division de 70 cantreds; ainsi que Keating, il ignore les 400 ballybetaghs des Brefni (13 cantreds $1/3$); comme Nowell il appelle les triocho-céd des cantreds (candredys) en ajoutant les synonymes « undrids » et « baronys ». Selon Dymmok, les quatre grandes provinces se composaient de 34 ou 35 cantreds et le Meath de 18; et dans chaque cantred sont 30 ballybetaghs de 960 acres; mais maintenant (c.1600), le pays est divisé en « severall counties and Engleshe shires » (3).

Ainsi, pour les auteurs élisabethains et pour Keating, plus séparés encore par leur documentation que par les années, la division traditionnelle de l'Irlande est la même. Keating seul va au delà du ballybetagh, jusqu'à la seisreach, dont la valeur — il le rappelle — est de 120 acres; sans doute est-il soucieux de conserver une subdivision d'un caractère différent et qu'il doit estimer un lien de plus avec l'ancienne économie nationale.

Le triocho-céd, cantred, hundred ou barony est une division administrative, vraisemblablement taillée ou transformée à l'imitation du hundred saxon et du cantref gallois — et qui sera la baronnie au sens anglo-irlandais du mot (4).

Le ballybetagh, lui, paraît une très ancienne division territoriale et qui, tout en évoluant profondément, est restée, sous le nom de townland, l'unité foncière jusqu'à notre époque. C'est le baile biadhtaigh brehon, le « domaine du pourvoyeur ».

(1) Le Meath allait de la Liffey à la Boyne (Drogheda).

(2) D'après la note « betaghs-townes » du Rev. Richard BUTLER, p. 62, du *Treatise of Ire.* de DYMMOK.

(3) *Treatise of Ire.*, p. 12.

(4) REEVES fait remarquer que le triocho-céd ne correspond pas à la baronnie, puisqu'il y a 325 baronnies, qu'il y en avait 271 avant les divisions modernes, et que le nombre des triocho-céd était de 185 (p. 475); mais l'argument est moins solide que sa base mathématique ne le fait tout d'abord paraître : on pourrait aussi bien dire que la baronnie actuelle ne correspond pas à l'ancienne parce qu'il y en a 325 au lieu de 271. En dépit de tous les tableaux de chiffres anciens, il s'agit de divisions territoriales et non pas de mesures précises. — Le gallois cantref est traduit par « canton, hundred ». (SPURRELL-ANWYL.) — O'REILLY donne seulement triocho (non triocho-cead) et le traduit par « a district, a cantred ». — Cf. supra, p. 62, le tuath.

« Le *Biatagh*, BIADHTACH, dit Hardiman dans une de ses notes du Statut de Kilkenny (1), était un fonctionnaire public dont les fonctions consistaient à approvisionner la maison du roi, à fournir ce qui était nécessaire à l'armée, et à héberger les voyageurs (2). Plus tard, on appela Biatach tout homme hospitalier, maître de maison ou fermier. — O'Brien's *Irish Dict.* in V. Pour ce faire, ils étaient dotés d'une terre appelée BAILE BIADHTAIGH, Ballybetagh ou Betaghland (3); et celle-ci contenait la trentième partie d'un TRIOCHA CEAD ou baronnie, et comprenait 4 SESREACH ou ploughlands, chacun contenant 120 acres de la grande mesure irlandaise. »

Ici l'idée de mesure de terre se précise. Mais le ballybetagh de Keating vaut 12 seisreaghs : celui d'Ulster 8, celui du GTI n'en compte plus que 4 soit 480 acres au lieu de 960 ou de 1.440. C'est un multiple d'une mesure fixe, mais un multiple variable suivant les temps et les régions (4).

La seisreach (comme les divisions mineures) est purement agraire : c'est le champ auquel un attelage de charrue suffit pour ses labours. Anglais et Anglo-Irlandais l'appellent plowland, et en font une de leurs principales unités agraires; Seebohm pense même que ce sont eux qui lui ont donné en Irlande une valeur de 120 acres (5). En principe, c'est la mesure agraire naturelle de tous les peuples laboureurs, mais naturellement aussi elle varie en forme et en étendue suivant les sols et suivant les attelages.

De même ont varié à l'infini les mesures agraires à travers l'Irlande.

L'Ulster sud, l'une des dernières régions indépendantes, a conservé intact le ballybetagh de 960 acres en Fermanagh,

(1) P. 4, note c. Les mots en petites capitales sont en caractères irlandais dans le texte.

(2) O'REILLY donne presque textuellement la même définition.

(3) On a vu que Nowell écrit « betagh townne ».

(4) REEVES dit que le ballybetagh n'a aucun équivalent dans l'Irlande moderne et qu'il correspond à peu près à la moitié d'une paroisse moyenne; il ne voit d'à peu près semblable que les groupes de 12 townlands qui existent dans quelques régions, et c'est la seisreach qu'il juge correspondre au townland, parce qu'il y a, selon Keating, 66.600 seisreach en Irlande, et 62.205 suivant l'Ordnance Survey (p.475). Le GTI en dénombre seulement 60.462 en 1901.

(5) SEEBOHM, p. 45, n.

Monaghan et Cavan — ce dernier comté le nommant ballybet. Dans le nord-est, Antrim en prend pour unité le quart, le quarterland; Down en réduit la surface à 720 acres. Mais une petite unité, de pâturage plutôt que de culture, le ballyboe, prévaut dans le reste de la province en Donegal, en Armagh; en Londonderry on l'appelle aussi town, townland, et il y en a 13 dans un ballybetagh, tandis que l'unité locale est le tullagh qui vaut 1 ballyboe $\frac{1}{3}$ (1 ballyboe plus 1 sessiagh).

En Connaught, Clare et Limerick, la base des calculs agraires est le gniomh (anglo-irl. gneeve) de $\frac{1}{12}$ de seisreach et dont il faut 24 pour faire un townland.

Dans les régions très tôt envahies du sud et de l'est, le ploughland est partout sous l'apparence d'une foule bigarrée d'unités agraires de noms et d'étendue variables. En Longford, il est partagé en cartrons — aujourd'hui synonyme de townland — qui en sont le quart. En Meath, il se subdivise en carucate et townland; en West Meath, il a pour synonyme carucate; en Dublin et Kildare ploughland et townland se confondent d'ordinaire; ploughland s'emploie concurremment avec quarter et carucate en Kings' County et Wexford; en Kilkenny, le ploughland est divisé en 3 capell-lands; en Waterford c'est la mesure des Anglais, tandis que les Irlandais comptent en mart-lands et horsemen's beds; en Cork, le ploughland ou carucate est aussi bien usité que le gneeve; en Kerry, il est l'unité agraire.

Le Louth est l'intermédiaire entre les pays du ploughland et ceux du ballybetagh, avec son carucate ou carew qui, de 120 acres, se réduit parfois à 60, devenant ainsi égal au ballyboe de Down (que d'ailleurs on appelle aussi carewe), et qui dans les régions du ballybetagh donne la petite mesure agraire : le poll du Cavan, le tate du Monaghan et du Fermanagh.

Des mesures de la famille du ballyboe prévalent aussi dans le sud-est : cowland ou balliboe — avec la villa, villata, hamlet — du Wicklow; mart-land ou beef-land — avec le penny-land en Carlow, avec des mesures fondées sur le travail ou l'élevage du cheval : capell-land ($\frac{1}{3}$ de ploughland) et horse's bed ou horseman's bed (à peu près le sessiagh) en Kilkenny. Ces dernières donnent au Tipperary son unité coloniale, le capell-land

— si anglaise qu'elle vaut exactement 400 stătute acres — et qui se divise en 4 quarter meeres (1).

Sous ce foisonnement d'aspect anarchique, on discerne facilement des origines communes que ce premier essai de classification peut déjà préciser. Si altérés qu'ils puissent être suivant les régions, le ballybetagh et la seisreach sont bien les deux unités, ou mieux les deux mesures agraires-types d'où dérivent toutes les autres : le premier basé sur la conception du domaine composite nécessaire à la dotation d'un service public, la seconde fondée sur celle de la terre de culture qu'un attelage peut labourer. Les deux conceptions, d'ailleurs, se rejoignent : la quantité de terre nécessaire au biadhtach varie quant au nombre d'unités agraires qu'elle contient, mais cette unité reste généralement constante : la seisreach vaut 120 acres.

Le nom de celle-ci a aussi plus de fixité qu'il ne semble d'abord. Seisreach signifie aujourd'hui l'attelage d'une charrue suivant O'Neill Lane; d'une charrue de six chevaux, précise Dinneen, — peut-être d'après O'Reilly qui y joint une note étymologique : « a plough of six horses, i.e. seisear each » (2). De même O'Reilly et Dinneen donnent l'un et l'autre pour ploughland : seisreach fharainn; et O'Neill Lane : « 1. baile fearainn, 2. ceathramha bhaile », avec l'explication : « terre labourée ou bonne pour la culture ».

Le terme carrow, carewe, carue, carucate (bas-latin carruca, chariot, charrue) exprime la même idée. Le Statut de Kilkenny contient la phrase : « Et auxint que desore en avaut nul denier soit leve de nul carue de terre »; et Hardiman note : « charrue, carue, second copy » et traduit le franco-normand « carue de terre » par ploughland (3). La valeur du carew, généralement égale à celle de la seisreach (120 acres) n'en est cependant parfois que la moitié.

(1) Cette classification régionale des mesures agraires anglo-irlandaises est basée sur l'étude déjà citée de REEVES qui reste le meilleur travail d'ensemble sur ce sujet.

(2) Dans le poème de CAROLAN *Mam an Che* (3^e partie, poème 8 de l'éd. de l'Irish Texts Society, 1915-16), on trouve l. 5 : « Shineamar seisreach », que T. O'MAILLE explique ainsi dans ses notes : « we yoked (or « started ») a team », each providing a horse » (p. 331).

(3) § XXXII, p. 110-111 et n. 15. — L'immense majorité des noms de townlands commençant par « carrow » sont du Connaught et si on y ajoute ceux d'Ulster, on arrive à la presque totalité de ceux donnés dans le *GTI*. Dans la carte de Petty, on voit, par ex., que 9 townlands sur 30 de la par. d'Annagh, Mo. commencent par « carrow »; ou encore 8 sur 13 de la par. de Kilnegarvan, Mo.

Capell-land, horse's bed, horseman's bed sont sans doute aussi des unités de labour — mais on ne voit pas bien à quel attelage elles peuvent se rapporter : le capell-land du Tipperary couvre 400 acres anglaises soit 247 acres irlandaises, ce qui est largement le double du ploughland moyen (1). Le ballyboe (terre d'une vache), le cowland (à rapprocher du saxon oxgang (2) et du lat. bovata), le mart-land (3), le beef-land, etc., sont des unités d'élevage.

Le quarter ou cartron — avec sa forme anglo-irlandaise carrow (de ceathramhadh, que le GTI comme tant d'autres confond avec carew, charruée) — quant au mot tout au moins est d'origine normande. Le tate ou tath, autre nom du ballyboe, se trouve aussi en East Anglia. Les mesures de capacité employées comme petites mesures de surface en Cavan; gallon, pottle, pint, sont anglaises — mais d'importation si ancienne qu'elles entrent, ainsi d'ailleurs que cartron et tate, en composition dans les toponymes avec des termes gaéliques (4); et ne sont-elles pas un exemple de la fixation d'une unité agraire d'après la récolte qu'elle peut porter?

Une seule mesure à nom purement irlandais reste encore à expliquer : le seiseadh (anglo-irl. sessiagh) d'Ulster et du nord du Connaught — qu'on trouve aussi parfois en Munster — subdivision sans personnalité dont le nom signifie sixième et qui vaut en Tyrone par exemple le tiers d'un ballyboe.

(1) Il ne paraît pas pouvoir s'agir d'élevage à une si haute époque. Sir William Petty comptait qu'il fallait en moyenne 2 acres de terre pour nourrir un cheval (Cf. Y. M. GOBLET, *op. cit.*, II, 263) A ce taux le capell-land du Tipperary aurait nourri un troupeau de 120 chevaux environ.

(2) SEEBOHM cite une ancienne loi écossaise parlant d'un plowland de 8 « oxingang », l'oxgang devant contenir 13 acres (p. 59).

(3) Irl. mart, bovin (subst.). — V. plus bas, p. 89, n. 4, colpa.

(4) Le GTI donne 10 townlands commençant par le terme « gallon » : tous sont en Cavan; il y a aussi un « galloon », celui-ci en Fermanagh, mais tout proche du Cavan. On trouve dans BN, II, 55, Galland Mc Gerrod, HD. Gallon M. Gerrad. Tawloght Gallon (p. 33 de la par. Bmchugh) est aujourd'hui simplement Tawlaght; la p. 31 est Tawlaght Pole; ces parcelles voisines sont, à n'en pas douter, des subdivisions, désignées par leur superficie, d'un même townland. Dans GTI, 20 townlands commencent par le terme « pottle », tous en Cavan et dans la région limitrophe de East Meath; la seule exception est pour Pottlerath (BN. -ragh, HD -rath, P. Kilmanagh, Kk) où il ne s'agit nullement du même terme : JOYCE a montré là une déformation de Rath-a'-photaire (II, 118). — On trouve dans BN « tate » ainsi employé comme unité agraire : « BM, Mountains belonging to the 8 Tates of Aghevehy Church Land » (P. Aghaeve, F.), BN, II, 47. — Sur ces mesures, cf. JOYCE. I, 246.

Les noms souvent si purement irlandais de ces mesures ne doivent pas faire illusion sur leur origine : la plupart sont anglo-irlandaises, et qui veut en rattacher d'aucunes aux anciennes mesures brehonnnes, il doit être fort prudent.

Au reste, quand on étudie ces mesures antiques, il faut s'affranchir des conceptions modernes d'une unité agraire. Ce n'est que très tard que ces unités ont pris le caractère abstrait d'une superficie d'étendue fixe, mais de forme variable, de telle sorte que si un are vaut toujours cent mètres carrés, peu importe que ce soit sous la figure d'un carré de 10 mètres de côté ou d'un rectangle de 20 mètres sur 5. Les anciens — et parmi eux les Celtes — avaient des unités agraires très concrètes; elles étaient représentées par une pièce de terre contenant un certain nombre de sillons d'une longueur dépendant des terrains ou des cultures et telle qu'un attelage-type suffit à y faire les labours nécessaires à son exploitation : c'était donc le plus souvent un rectangle dont les côtés avaient une longueur constante. Mais ce pouvait être aussi, dans les pays d'élevage, l'étendue de prairie pouvant nourrir le troupeau-type. Et c'était encore parfois la terre qui payait l'unité de tribut.

Dans les unités agraires brehonnnes on retrouve ces différentes conceptions. La *tir-cumhaile* ou terre de la femme esclave, c'était la terre dont le loyer était égal au prix d'une femme esclave, c'est-à-dire de trois vaches. Or une telle terre était celle qui pouvait nourrir un troupeau normal de 25 bêtes à cornes, — savoir 21 vaches pour le fermier, 3 pour le chef (en paiement du loyer) et 1 taureau. L'unité de terre de labour était la superficie de terre arable nécessaire à une ferme ayant le troupeau-type de 25 bêtes à cornes et c'était celle que pouvait exploiter un attelage de charrue. D'autre part, la grande *tir-cumhaile* contenait 12 de ces *ploughlands*, et sur chacun des 4 quartiers en quoi elle était divisée pâturait un triple troupeau de 75 bovins; soit 300 bêtes à cornes pour la grande *tir-cumhail*, qui serait l'origine du *ballybetagh* (1).

(1) Cf. SEEBOHM, 1^{re} partie, ch. II, passim. — Comparant la *tir-cumhaile* irlandaise avec la *trefgordd* galloise, l'auteur leur trouve le même caractère d'unité à la fois de culture et d'élevage, et remarque que dans l'une et l'autre chaque attelage de charrue est associé à un troupeau de 25 bêtes à cornes (p. 46). Cf. plus bas la définition que Cusake donne de la *towa* (p. 97).

Ainsi des mesures agraires brehonnnes seraient dérivées celles de l'Irlande coloniale, transformées par les conceptions différentes de l'unité de superficie. Et, de nos jours, les derniers termes de cette évolution seraient l'acre irlandaise — qui pourrait être non seulement irlandaise, mais plus généralement celtique — et le townland.

II

LES DIVISIONS FONCIÈRES DU DOWN SURVEY

« Les plus anciennes divisions de l'Irlande, dit l'introduction du GTI, sont les townlands et les baronnies, qui variaient suivant les provinces, et elles existaient sous d'autres noms avant l'introduction du christianisme (1). »

Comme il choisira la baronnie pour unité de feuille de ses cartes à échelle réduite, Petty avait pris pour unité cadastrale le townland dont il avait reconnu les avantages. C'était en effet la plus fréquente division foncière, et celle dont « les limites étaient généralement, comme elles le sont maintenant, les limites des propriétés, donc des domaines confisqués, et fréquemment des concessions — de sorte qu'il était inutile d'arpenter séparément les propriétés, les biens confisqués et les concessions » (2).

Déjà, à propos du survey de la plantation d'Ulster, Sir Josias Bodley écrivait le 24 février 1610 à Lord Salisbury qu'on s'était enquis « des nom et qualité (? quantité) de ballibo, quarter, lathe ou autres mesures usitées dans chacune de ces divisions administratives (precincts) » (3). Dans leur rapport de 1654 sur les archives du survey de Strafford en Tipperary, Worsley et Symner disaient qu'on y avait relevé les limites et les noms de tous les « quarters, ploughlands and other denominations » des terres de chaque paroisse. Et plus loin, ils emploient le mot *towne* comme un terme général englobant toutes ces unités foncières, toutes ces « dénominations ». (4). Quand le

(1) GTI, p. VIII.

(2) LARCOM, *Hist. D. S.*, p. 318.

(3) Cf. cit. Y. M. GOBLET, *op. cit.*, I, 159.

(4) *Ibid.*, IV et *Hist. D. S.*, p. 55 et 56.

D^r Petty rédige les instructions pour ses surveyors, il leur ordonne de mesurer les terres « dans la plus petite dénomination » usitée dans le pays où elles se trouvent », sans préciser cette division qui, son ordre même le montre, n'est pas partout la même (1). Et en décrivant son œuvre dans le « Brief Account », il dira qu'il a arpenté l'Irlande suivant « ses divisions administratives (civill bounds) baronnies, paroisses, *townlands*, *ploughlands*, *balliboes*, etc. » (2).

Ces divers textes témoignent de l'existence d'unités foncières, de divisions-types de la propriété, variant suivant les régions. Mais elles ne représentaient pour la plupart rien de précis. Et Petty en dira dans sa *Political Anatomy* :

« Quant aux Townlands, Ploughlands, Colps (3), Gneeves, Bullibos, Ballibelaghs, Two's, Horsemens-Beds, etc., ils sont tous, de nos jours, devenus inégaux à la fois en quantité et en valeur, ayant été faits sur des bases qui sont maintenant démodées et surannées » (4).

Cependant, parmi ces divisions, la towne ou townland, était devenue la plus fréquente et prenait un sens si général qu'il englobait peu à peu toutes les autres.

Il faut d'abord remarquer que town est un mot anglais et son dérivé townland une expression anglo-irlandaise. Or la signification du mot town a évolué du sens primitif de lieu clos par une haie ou un mur, à ceux de ferme, habitation, village, groupe de maisons entouré de murs, ville fortifiée et enfin ville. C'est là, si l'on peut ainsi s'exprimer, l'évolution urbaine de l'anglo-saxon tūn, clôture puis ferme, par le moyen-anglais town, enclos puis ville (5). L'évolution rurale a donné l'écossais toon,

(1) *Hist. D. S.*, p. 47.

(2) *Ibid.*, p. XIV.

(3) On appelle colpa, un cheval ou une vache adultes, ou encore un groupe de six moutons, parce qu'il faut la même quantité d'herbe pour les nourrir (O'DONOVAN, suppl. au *Dict.* d'O'REILLY) et par suite la terre qui produit normalement cette herbe. « Taken as the unit for grazing animals, equivalent to six sheep », dit DINNEEN (Cf. JOYCE, II, 306).

(4) P. 107-8. On remarquera l'orthographe fantaisiste des noms des mesures agraires dans le texte de Petty.

(5) Alt-deutsch zūn, d'où l'all. mod. zaun et le holl. tūn, clôture. L'islandais t'n a une évolution très semblable à celle de l'angl. partant du sens d'enclos pour arriver à celle de homestead (Cf. SKEAT, qui rapproche aussi de ces mots l'irl. et gaél. dun et le gall. din, qu'il traduit par : a hill-fort; SPURRELL-ANWYL donnent : dinas, -aedd, city, fortress).

ferme, puis hameau (1), et l'anglo-irlandais town que O'Neill Lane explique et traduit ainsi : « 1. Un homestead et les terres qui lui appartiennent, baile »; et il ajoute : « J'ai entendu fréquemment employer dans ce sens town et baile dans presque tous les districts de langue irlandaise : « this town », an baile seo, entendant la ferme et le homestead » (2).

Pour le mot townland, ce même lexicographe écrit : « district spécial plus petit qu'une paroisse, baile ». Un townland serait donc un petit village, un hameau, et donc tout autre chose que le town. Cependant, il y a dans les surveys bien des townlands sur lesquels aucune habitation n'est indiquée; et tandis que le town comporte essentiellement une ferme, le townland n'est souvent qu'une pièce de terre.

Mais il faut remarquer qu'O'Neill Lane fait de l'un et de l'autre mots la traduction de baile. En effet, baile a les deux sens. Aujourd'hui, le dictionnaire de Dinneen le traduit : « a town, a village, a home, a townland, a place, a farmstead, a homestead », et l'on sait que dans le langage courant, il correspond d'une part à l'anglais home et au français maison, et d'autre part à town et à townland. On ne saurait en aucune langue lui trouver meilleur équivalent que le breton ker (3). Et l'on eut tendance, à une certaine époque, ainsi que l'a noté le Rev. Wm Reeves, à le mettre comme une sorte de préfixe au commencement de presque tous les noms de lieux dont le sens le permettait (4).

En réalité, les mots townland et baile sont des expressions

(1) STORMONTH, town.

(2) Le deuxième sens que donne O'NEILL LANE est « groupe de maisons plus grand qu'un village, avec un marché hebdomadaire, a, baile..., b, sráid-baile ». C'est dans une certaine mesure le sens « urbain » de l'anglais town. — John O'DONOVAN remarque dans son supplément au dictionnaire d'O'REILLY que, dans les *Annales des Quatre Maîtres*, baile est « souvent employé dans le sens de château-fort ou de poste militaire » et cite le passage « Do chóidh ar bhírr an bhaile agus ro fhuaccair go raibhe an caislén ar a chumus ». Ad. ann. 1560 (Art. Baile). — O'DONOVAN donne aussi pour baile : a place, locality, situation.

(3) LE GONIDEC donne pour Ker : « logis, maison, habitation, village, ville, cité, bourg, bourgade » et fait remarquer qu'« une infinité de noms de lieux et de famille en Bretagne, commencent par le mot ker ». Même dans des expressions idiomatiques comme 'san mbaile, a bhaile en irlandais, er ger, d'ar ger, en breton, baile et ker se correspondent exactement. Il n'est pas jusqu'au baile-margadh du gaél. d'Écosse qui ne soit l'équivalent littéral de la ker varc'had bretonne.

(4) *On the townland distribution of Ireland*, p. 484.

assez vagues et générales auxquelles on a donné un sens précis dans le langage administratif, au moins en ce qui touche l'expression anglo-irlandaise. Aujourd'hui le townland est la plus petite division foncière officielle et le Censur de 1901 en a dénombré 60.462 dans l'ensemble de l'Irlande. Et le meilleur moyen d'en trouver la signification, c'est d'en rechercher l'origine et d'en résumer l'évolution.

III

LES ACRES IRLANDAISES

« Comprends, ô lecteur, dit Keating, que l'acre, mesure des Gaëls, est deux ou trois fois plus grande que l'acre, division des Galls, ne l'est maintenant » (1). Donc, les acres traditionnelles irlandaises pouvaient valoir jusqu'à 80 et peut-être 120 acres. Quand des surveyors furent chargés d'arpenter les régions de plantations, les confusions ne manquèrent pas entre ces différentes mesures et l'acre anglaise officielle. En 1607, Sir John Davies signalait déjà que le tath de Fermanagh est beaucoup plus étendu que celui de Monaghan (2). Les papiers de Carew mentionnent en Munster des acres ayant pour grand côté un sillon de 256, 292, 329 et même 354 mètres de longueur (3). Lors du survey des Escheated Counties d'Ulster, Sir Josias Bodley explique par la diversité des perches employées les inexactitudes de cartes dressées sans arpentage et d'après l'évaluation des superficies par les gens du pays (4).

Qu'une même unité de surface variât en étendue d'un canton à l'autre, cela ne devait surprendre personne en un temps où cette variété était partout la règle, en Angleterre comme dans les

(1) *Foras Feasa*, I, 128.

(2) *State of Mon., Ferm. et Cav.*, p. 363.

(3) SEEBOHM, *Customary Acres*, p. 115.

(4) Lettre du 24 février 1610 au comte de Salisbury. V. Y. M. GOBLET, *op. cit.*, I, 159.

autres pays (1); aussi bien il n'en pouvait résulter d'erreurs que pour les enquêteurs procédant par estimation avant que les surveyors eussent commencé à arpenter les terres. Pour ce qui est de la confusion entre l'acre anglaise (2) et l'acre irlandaise, elle résulta de ce que l'on ne suivit pas d'abord de direction bien déterminée dans le choix de l'unité agraire. Progressivement une règle prévalut, et ce qui paraît singulier à première vue, l'évolution fut en faveur d'une acre irlandaise et non de la statute acre britannique. Les surveyors d'Elisabeth employèrent la perche de 16 pieds $1/2$, conforme au statut de Winchester. Bodley témoigne qu'en 1609, diverses acres furent employées concurremment et un peu au hasard dans les Escheated Counties. Mais les surveys de Strafford sont établis en acres irlandaises de 160 perches carrées, la perche linéaire ayant 21 pieds. Et cette même acre sera celle des surveys pour le Settlement : Grosse Survey, Civil Survey, enfin Down Survey (3). Et c'est pourquoi on l'a appelée Irish plantation measure, nom qu'elle porte encore dans les statistiques du Département (irlandais) d'Agriculture (4).

Comme la statute acre, l'acre de plantation a 160 perches carrées; mais elle en diffère en ce que la perche linéaire irlandaise a 21 pieds au lieu des 16 $1/2$ de la perche britannique — de sorte que l'acre irlandaise, celle du moins qu'on adoptera officiellement en 1642 pour la répartition des terres, mesure 65 ares 54 tandis que la statute acre n'a que 40 ares 46. Et cela explique qu'on l'ait substituée à l'unité anglaise dans le but d'attirer les spéculateurs; car on leur accordait ainsi 62 % de plus qu'il n'avait d'abord été promis (5); cela explique aussi que certains

(1) BONN croit que les surveyors s'attendaient à trouver en Irlande une unité de mesure agraire constante (*Kolonisation*, I, 317); c'eût été le seul pays aussi avancé; et si Sir John Davies, d'après qui parle BONN sur ce point, montre quelque surprise, c'est qu'il s'applique à représenter tout ce qu'il trouve en Irlande comme une preuve de barbarie.

(2) Le mot acre sera toujours ici féminin suivant l'usage général français. D'après LITTRÉ, certains auteurs le font masculin, et il cite comme exemple un passage de la *Dîme royale*; or, dans ce passage, VAUBAN parle de l'acre de Normandie et l'usage normand est encore aujourd'hui de faire acre masculin.

(3) Sur tous les anciens surveys, V. Y. M. GOBLET, *op. cit.*, liv. II, ch. III.

(4) Le Department of Agriculture and Technical Instruction for Ireland publie (Form H) pour ses statisticiens une table de conversion de l'Irish plantation measure et de la Cunningham measure en English statute measure, en arrondissant par fractions de $1/4$ les fractions d'acres anglaises.

(5) Cf. Y. M. GOBLET, *op. cit.*, I, 57, n. 2.

imaginent que l'acre de plantation fut créée en vue du settlement (1). Le vrai est qu'il y faut voir une très ancienne mesure agraire, une des « customary acres » sans doute apportées du continent dans l'archipel britannique par des émigrants pré-historiques, qui pouvaient être des Celtes.

Dans l'archipel britannique, en effet, le domaine des acres irlandaises n'est pas seulement irlandais, ni même insulaire. Celle qui est devenue l'acre irlandaise par excellence, l'acre de 65 ares 54, rectangle dont le grand côté — il a dix fois la longueur du petit — est un sillon de 256 mètres, a été reconnue par Seebohm dans tout le nord de l'Angleterre, de la frontière d'Écosse à la Ribble et au sud du Humber; aussi Seebohm l'appelle-t-il : irlandaise ou northumbrienne. C'est l'acre traditionnelle des comtés de Cumberland, Westmoreland, Northumberland, Durham et York, de la moitié nord-est du Lancastre et de l'extrême-nord des comtés de Derby, Nottingham et Lincoln. Au sud de ce bloc compact, on la trouve dans cinq petites régions : le comté de Rutland, le Monmouth (avec une avancée en Brecknock et une en Glamorgan), l'est du Cornwall, le sud-est du Hampshire (la région même où naquit William Petty) et le centre du Sussex (2).

De même, parmi les grandes acres munstériennes des manuscrits de Carew celle au sillon de 292 mètres est aussi l'acre traditionnelle d'une région britannique dont le noyau anglais se compose du Chester, du Stafford et du nord du Shropshire — avec des pointes en Lancastre, en Derby, jusqu'en Lincoln à travers le Leicester, et dont le noyau gallois comprend le Flint, l'ouest du Denbigh et du Monmouth, le Radnor et, gagnant par le nord

(1) En 1924, à l'époque du grand enthousiasme pour la regaélicisation de la vie publique, le Conseil de Comté du Meath occidental suggéra de remplacer les mesures itinéraires anglaises par les irlandaises. Un lecteur de Drogheda écrivit incontinent au *Freeman's Journal* qu'en principe « toutes les mesures usitées en Irlande peuvent être qualifiées d'anglaises », que l'Irish Plantation Measure est due « probablement à ce que les planteurs, en vertu du principe qu'il faut prendre une aune quand on a obtenu un pouce, attribuèrent 7 yards au lieu de 5 1/2 à la perche linéaire »; et que « la mesure dite anglaise n'est pas plus anglaise que l'autre, sauf en ce qu'elle existe ici (en Irlande) depuis plus longtemps » (*Freeman's Journal*, 6 mars 1924). Telles sont les puéiles croyances de la foule toujours disposée à répéter le dicton : Tabhair rdlach dh agus béaraidh sé bannl mh leis (Donne-lui un pouce, il prendra une aune).

(2) SEEBOHM, *Customary Acres*, p. 112 et carte, fig. 16, en face de la p. 100.

du Brecknock le Carmarthen, déborde légèrement en Cardigan et en Glamorgan pour atteindre enfin la côte par le centre du Pembroke (1).

De même encore l'acre au sillon de 329 mètres se retrouve entière ou divisée en quatre sur plusieurs points à l'ouest de la zone galloise précédente et à l'est dans le Hereford anglais (2).

Dans l'Ulster oriental s'est conservée officiellement la Cunningham acre, rectangle de proportions 1×10 dont le grand côté est un sillon de 228 mètres — soit une superficie de 51 ares 98. « Elle semble appartenir, dit Seebohm, à l'ancienne Dalriada, sur les deux rives du Solway Firth ». Et il se réfère ingénieusement aux habitats des Damnonii pour faire l'hypothèse — suggérée d'ailleurs par sa superficie — d'une origine cornique de cette acre (3).

Enfin, sortant de l'archipel britannique, il remarque que sur le continent, dans la Gaule occidentale entre Loire et Garonne, surtout près de l'embouchure de la Loire, le journal de terre valait 65 ares 95, c'est-à-dire qu'il était sensiblement égal à l'acre irlandaise dite de plantation; mais il avait la forme d'un carré (4). Et il rappelle que l'acre forestière française était aussi un carré de 51 ares 072 comparable à l'acre écossaise dont sortit l'acre de Cunningham sous la forme d'un rectangle de proportions 1×10 et de 51 ares 423 de superficie (5).

Il est permis de tirer quelques conclusions des faits énoncés par Seebohm. 1^o L'acre dite Irish plantation mesure, si elle n'a pris un caractère officiel qu'en 1642 et pour le settlement, est néanmoins une unité agraire traditionnelle qui datait alors de plusieurs siècles; 2^o des acres traditionnelles de divers types sont communes à l'Irlande et à la Grande-Bretagne; 3^o parmi celles-ci l'acre de plantation a un domaine particulièrement étendu en Angleterre, Galles et Cornwall, et l'acre Cunningham d'Ulster oriental existe également en Ayr.

Aller plus loin, c'est s'aventurer dans le domaine séduisant

(1) *Ibid.*, fig. 16 et part. II. ch. II, *passim*.

(2) *Ibid.*

(3) P. 116 et 264. — Sur la D^l Riada, cf. Y. M. GOBLET, *op. cit.*, I, 9..

(4) P. 247.

(5) P. 110 et 261.

mais dangereux des hypothèses, et Seeböhm ne se le dissimule point, s'il ne résiste pas au plaisir de s'y risquer. Ayant tracé sur la carte des Îles Britanniques le domaine de l'acre irlandaise, il remarque que ce domaine coïncide avec le pays des Brigantes — lesquels colonisèrent une partie de l'Irlande. Ayant mesuré le journal de terre dans le moyen-ouest gaulois et constaté sa quasi-similitude avec l'acre irlandaise, il remarque que cette région de la Gaule est celle des Pictons et des Santons, et il écrit : « Il est clair que la vraie patrie de l'acre des Pictons est dans le canton voisin de l'embouchure de la Loire, d'où des relations maritimes suivies avec l'Irlande devaient on ne peut plus vraisemblablement se nouer » (1). Mais, quoique visiblement séduit par cette hypothèse, le prudent historien du village anglais ajoute : « Il est permis de regarder l'acre irlandaise comme picte — à moins qu'après tout elle ne soit simplement une double acre basée sur le stade, et donc incolore quant à son origine et à sa diffusion en Grande-Bretagne. Quoi qu'il en soit, considérant que son domaine est si proche du mur romain et du pays de la lutte avec les Pictes et les Scots, l'acre basée sur le stade se serait trouvée tout naturellement chez elle, dans cette région, comme une acre irlandaise » (2). Et il dit encore : « Quelles acres traditionnelles trouvons-nous conservées sur ce sol classique? 1^o L'acre cornique de Dalriada devenue, avec un sillon allongé, l'acre dominant en Écosse jusqu'à ce jour. 2^o L'acre dite irlandaise, si étrangement différenciée, qui s'accroche encore aux montagnes du Yorkshire et du Cumberland et qui s'étend en Lancastre jusqu'à la Ribble » (3). Ainsi les acres irlandaises pourraient avoir une origine celtique continentale et leur diffusion en Grande-Bretagne aurait pu être due en partie à des migrations de tribus, en partie à la conquête romaine. Le professeur Ridgeway a constaté des traces indubitables de la civilisation de la Tène en Yorkshire et en Irlande (4); n'y aurait-il pas là une explication de la communauté de mesures agraires entre le nord de l'Angleterre et l'île occidentale? D'ailleurs, les Celtes étaient

(1) P. 247.

(2) P. 248.

(3) P. 266.

(4) *Date of the first shaping of the Cuchulainn Saga*, p. 6.

de grands mesureurs de terrain et, comme pour les mesures itinéraires, sur ce point les Romains les ont suivis; il n'est donc pas très surprenant que Seeböhm, tout en n'ayant rien d'un celtomane, ait une tendance marquée à placer des mesures celtiques à l'origine des customary acres britanniques et de la statute acre elle-même (1). Mais où l'on adoptera le plus volontiers ses conclusions, c'est lorsqu'il dit que : « l'acre northumbrienne ou irlandaise est peut-être la plus intéressante parce que la plus mystérieuse du groupe britannique et irlandais » (2).

IV

LE TOWNLAND CELLULE FONCIÈRE ET TOPONYMIQUE DE L'IRLANDE

Les deux conceptions brehonnnes de l'unité agraire ont donné le ballybetagh, la terre nécessaire à la dotation d'une certaine charge économique publique, et dans la seisreach, la terre dont un seul attelage peut assurer le labour et les façons. Mais ces deux conceptions paraissent bien issues d'une autre plus ancienne : celle d'une unité agraire formant un ensemble harmonieux des divers types de sol, domaine comprenant à la fois terre arable, pâturage, forêt et tourbière, exploitation rurale complète et capable de se suffire à elle-même, cellule foncière primitive, origine lointaine du townland moderne.

D'après l'histoire semi-légitimaire, les rois suprêmes Diarmait et Blathmais, qui régnaient conjointement sur l'Irlande dans la seconde moitié du VII^e siècle ap. J.-C., entreprirent de limiter les champs, car jusqu'alors « il n'y avait ni fossé, ni haie, ni levée de terre autour de champ en Irlande » (3). La préface

(1) La statute acre équivaut en surface à 8 erw du Code Dimétien et l'acre irlandaise de plantation à 9 erw du Code de Gwent (SEEBÖHM, *Ibid.*, p. 112).

(2) P. 137.

(3) *Combert Conculain* (WINDISCH, *Irische Texte*, I, cité par D'ARBOIS DE JUBAINVILLE, *Cours VII* (Droit celtique), p. 118, n. 4). — Cf. *ibid.*, V, 34, § 2.

de l'*Hymne de Colman* décrit ainsi leur réforme : « Au temps des fils d'Aed Slane, il y avait beaucoup d'hommes en Irlande, leur nombre était si grand que chacun dut se contenter de trois fois neuf sillons, savoir : neuf de marais, neuf de terre, neuf de forêt » (1). Quelle que soit la part à faire à la légende, on reconnaît bien là un partage primitif du sol donnant à chaque homme ou à chaque famille un domaine comportant les différents types de terrains.

Vers le VIII^e siècle, le Livre d'Armagh mentionne que deux hommes, Cumenn et Brethan, ont acheté Ochter n-Achid avec ses dépendances, « bois, plaine et prairie, avec l'habitation et le jardin » (2). N'est-ce pas là le townland primitif et, en vérité, naturel?

On le retrouve à toutes les périodes de l'histoire irlandaise. « Chaque towne, dit Cusake, contient 8 plowlands arables, outre la pâture de 300 bêtes à cornes dans chaque towne » (3). Et Dymmok : « Chaque betaghtowne contient 960 acres de terre arable, outre des bois, des tourbières et des pâtures » (4). Petty décrit le plow-land : « Un(5) de terres tel qu'il contenait suffisamment de chaque espèce de terre arable, prairie et pâture, montagne (6), tourbière, bois, etc., pour l'usage de l'homme, en particulier du propriétaire d'un semblable plow-land » (7). Or, selon Seebohm, « dans un ancien poème irlandais, la baile est décrit comme une unité complexe d'économie agricole et pastorale, à peu près du type de la trefgordd galloise. Ce poème nous apprend que sa superficie contenait à la fois de la terre arable et du pâturage, et qu'elle était normalement calculée pour 12 charrues ayant 120 acres chacune, outre de la pâture

(1) D'ARBOIS DE JUBAINVILLE, *loc. cit.*

(2) REEVES, *op. cit.*, p. 480. — L'auteur suggère que ce pourrait être le townland d'Ough teragh, dont la paroisse tire son nom, et qui est en Carrigallen, Lm. Il a aujourd'hui une superficie de 262 a, 3 r, 13 p.

(3) DYMMOK, notes, p. 62.

(4) P. 12.

(5) Ici, dans toutes les éditions, reste en blanc la place d'un mot. Comme nos contemporains, Petty hésitait à décrire d'un mot le ploughland.

(6) Le mot mountain, en anglo-irlandais est la traduction de sliabh qui signifie non seulement montagne, mais aussi bruyère, lande et même marais (a moor, a marsh, DINNEEN).

(7) *Pol. Anal.*, p. 108.

pour 300 vaches, c'est-à-dire pour 4 grands troupeaux (4 full herds) de chacun 75 vaches » (1).

La superficie du townland n'est rien de moins que constante. Variait-elle suivant la fertilité du pays? Cela supposerait que la terre aurait été mesurée par son produit — et ce pourrait bien être l'explication des désignations de certaines étendues de terres, en Cavan, par des noms de mesures de capacité. Ware affirme que la surface du carucate ou plowland est « plus grande ou moindre suivant la nature ou la qualité du terrain » (2). Mais Reeves constate qu'en Ulster, l'étendue moyenne des townlands d'un comté n'est nullement en raison inverse de la fertilité de leurs terres (3). Il est vrai qu'il reconnaît que dans l'ancien territoire de Kilultagh par exemple, la mise en culture a amené un morcellement plus grand et qu'il parle de la « subdivision des régions populeuses et fertiles » (4). D'ailleurs la narration de Lewis Smith, le surveyor de Petty en Kerry, est formelle pour ce comté :

« Le pays, dit-il, était divisé en plowlands, un plowland étant grand et un autre petit, suivant leur bonne ou leur mauvaise qualité; car beaucoup de plowlands n'avaient que 70 ou 80 acres, d'autres 2 ou 300, et d'autres 2.000 quelquefois 3.000 ou 4.000 acres. Or, quand fut faite la première division en plowlands, on essaya de les faire de valeur égale; mais beaucoup des plowlands de mauvaise qualité étant du bog, dans la suite des temps, les habitants ont amélioré certains de ceux-ci et les ont rendus propres à la culture des céréales; de sorte que dans un de ces grands plowlands, il y aura maintenant autant de terre arable que dans un des petits, outre les bestiaux que lesdits grands plowlands peuvent nourrir — en sus de ce que produit le petit; de sorte que, ordinairement et habituellement, dans ce pays, les grands plowlands sont meilleurs que les petits, de sorte que vous ne pouvez poser aucune règle générale pour procéder (aux évaluations) par plowland » (5).

(1) P. 46.

(2) *Works*, II, 31.

(3) P. 476.

(4) P. 482. — L'exemple du territoire de Kilultagh est pris dans les propriétés du Marquis de Hertford, en Antrim.

(5) The Narration of Lewis Smith concerning Kerry (*Hist. D. S.*, p. 96).

Ici l'on voit des terres de pâtures divisées originellement d'après leur valeur pour l'élevage, en unités de même rendement — puis l'unité perdant toute signification par la mise en culture de certaines parties des pâtures.

Au reste, au cours des siècles, les townlands ont varié d'étendue, ont été remaniés d'une telle manière qu'on trouve aujourd'hui, dans la GTI, un townland de moins d'une acre — sans doute le plus petit d'Irlande — tandis que le plus grand en a près de 7.000. Et ce même index attribue au townland une superficie moyenne de 480 acres, en l'assimilant au ballybetagh, à qui les anciens auteurs accordent le double (1).

Or, dans le temps de Petty, les townlands, ne variaient pas beaucoup moins en superficie qu'ils ne le font de nos jours. Cependant, on reconnaît bien en eux, dans les cartes du Down Survey et dans les cartes de baronnies, le townland primitif, le domaine découpé de manière à contenir terre de labour, pâture, prairie, bois et bog dans les régions où sont tous ces terrains. Dans tel lieu où terres et marais se suivent en bandes parallèles, les townlands sont découpés en bandes perpendiculaires à celles-ci, pour que chacune ait semblablement terre solide et tourbières. En pays montagneux, les townlands sont comme adossés à la montagne où ils se continuent. Ailleurs, ils sont divisés — quelquefois de manière assez bizarre — pour que tous aboutissent au bog ou à la rivière (2).

(1) Le townland de Mill Bank, P. Swords, B. Nethercross, D. n'a que 3 roods 1 perch; celui de Sheskin, P. Kilcommon, B. Ennis, Mo. a 6996 a. 3 r. 39 p.

(2) Voici — entre des centaines de cas similaires — quelques exemples pris dans les cartes BN :

6. Castlequarter of Loughgeege — 6 L(ough). — 6 B Bog. — 6 b(og). — 6 b(og) (P. Loughguile, B. Dunluce, A.; BN, II, 16).

20. Shannellquarter. — 20 M. Barren Mountaine.

2. Castlemore, Ar. — 2a bog (P. Fennagh, B. Rathvilly; BN, I, 87).

5. Great Pollerts towne Ar. — 5a heath (P. et B. Carlow. — BN, I, 88).

5. Shane, Ar. — Shrub and some timber wood of Shane. (P. Myshall, B. Forth, CL. — BN, I, 89).

Dans la P. Kilmacabea, B. Carbury, Cork (BN, II, 111), le townland de Caren, composé d'une bande de terre arable entre 2 bandes de bog est subdivisé en morceaux parallèles, perpendiculairement à la direction de ces bandes, de manière à ce que chacun contienne de la terre arable et deux pièces de bog. Dans la P. Macloneigh, B. Muskerry, Cork (BN, II, 107), la terre de labour forme un croissant autour d'un bog et est limitée à l'extérieur par la Lee; les townlands sont découpés de telle sorte qu'ils atteignent tous le fleuve et le bog — bien que celui-ci appartienne au townland principal. Dans la P. Macroom (*ibid*), les townlands forment une sorte d'éventail afin que presque tous, par la pointe de leur triangle, touchent la rivière.

Aucune hésitation n'est possible : on est bien dans tous ces cas en présence de la cellule foncière primitive, caractérisée depuis des siècles par son nom propre. Théoriquement, originellement, cette cellule foncière est une terre d'un seul tenant; et elle apparaît bien encore ainsi aujourd'hui à qui se contente de feuilleter l'Index Topographique du Census. Mais souvent il s'en faut de beaucoup que la parcelle moderne soit le townland primitif.

On trouve souvent dans les cartes de baronnies des parcelles réunissant sous un même article et sous un même numéro cadastral plusieurs noms de lieux-dits provenant d'anciens townlands; parfois même un de ces noms se retrouve dans une paroisse adjacente : l'ancien townland a été coupé par la division administrative et l'une de ses parties s'est agglomérée à un townland voisin (1). La plupart des noms encore notés en seconde ligne au xvii^e siècle dans de tels townlands composites ont disparu aujourd'hui. L'évolution se continue sous nos yeux, du Down Survey au GTI. D'autres fois, elle s'est arrêtée depuis longtemps; Reeves a compté 20 dénominations pour Newry dans une charte datant de 1158 environ, et 47 dans une enquête de 1549; c'en est encore aujourd'hui le nombre (2). Mais, le plus souvent, le nombre des townlands s'est augmenté, comme on l'a vu en Kilultagh. D'autres pourtant ont disparu.

Un phénomène un peu plus complexe s'observe quelquefois. Il arrive que deux parcelles, séparées par d'autres townlands et donc assez éloignées l'une de l'autre, voire situées dans des paroisses ou même dans des baronnies différentes, soient parties d'un même townland, tantôt avec un autre nom, tantôt sous le nom du townland. Dans ce cas le nom secondaire — qui peut être un ancien nom de townland — encore conservé dans le Down Survey a disparu d'ordinaire aujourd'hui (3). Ainsi un

(1) Par exemple : « 145 Mullaghmore, Clogher and Glinrath » (P. Kilbeg, B. Kells EM. — BN, I, 18); il ne reste aujourd'hui que Glenrath. — Ou encore : « 33 Conry and Croghoule » (P. Churchtown, B. Rathconrath, WM. — BN, I, 37). Conry est aussi le nom d'une paroisse voisine et les deux noms du townland 33 ne se trouvent plus en Churchtown.

(2) *Op. cit.*, p. 481. — Cf. la fixité relative du townland de Nodstown (Y. M. GOBLET, *op. cit.*, I, 340).

(3). Dans la P. Killemlagh, B. Iveragh, K. (BN, II, 122), « 16. Alaghie » et « 16 P^t of Alaghie » (auj. Allaghee Beg, North; Allaghee Beg, South; Allaghee More) sont séparées par 5 parcelles de noms différents. — Dans la P. Killinane (*ibid.*), on trouve dans BN : « 6 Tyraha » et « T6 P^t of Tyraha called Glashinera; ce dernier nom n'est plus dans GTI, mais seulement Teeraha.

townland peut se composer, ou s'être composé à un certain moment de son histoire, de plusieurs pièces de terres qui ne sont pas toujours adjacentes : débris d'une grande dénomination séparés par des dénominations secondaires élevées à la dignité de townlands, ou fragments d'un domaine désigné par un seul nom parce qu'il est aux mains d'un seul propriétaire. Mais ce n'est qu'un état transitoire : le townland finira toujours par redevenir une pièce de terre d'un seul tenant, avec ou sans habitation, et caractérisée par un nom distinct.

Ces noms des townlands sont la partie capitale, la plus nombreuse, la plus vivante de la toponymie irlandaise. Là sont conservés des noms de divisions agraires du passé, des descriptions d'aspects disparus du pays, de cultures et d'industries abolies, toute la légende et toute l'histoire. Mais sous l'influence des remaniements successifs de la propriété, leur effritement et leur destruction, comme aussi leur foisonnement, ont été continuels.

Dresser un index des noms de paroisses et de townlands qui se trouvent dans les cartes de baronnies de Sir William Petty et dans son atlas par comtés, *Hiberniae Delineatio*, c'est faire reparaître les traits — dont plus d'un s'est effacé au cours des trois derniers siècles — de la toponymie irlandaise au temps de la grande plantation qui devait transformer la géographie politique de l'Irlande et en angliciser la nomenclature.

Vu le 28 novembre 1929 :

*Le doyen de la Faculté des Lettres
de l'Université de Paris,*

H. DELACROIX.

VU ET PERMIS D'IMPRIMER :

Le Recteur de l'Académie de Paris,

S. CHARLÉTY.

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
PRÉFACE	III
BIBLIOGRAPHIE	IX

INTRODUCTION

DES TOPONYMES ET DE LEUR ÉVOLUTION

- Les fossiles des langues. — Toponymie physique et politique.
— Noms de régions naturelles et de lieux-dits : leur valeur historique. — L'évolution des toponymes; déformations par la prononciation, l'écriture, l'ignorance de la langue ancienne et des parlers populaires, etc. — Destruction des toponymes.
— Efforts actuels pour restituer les anciens toponymes. xv

CHAPITRE I

LES NOMS DE LIEUX D'IRLANDE ET LEUR ANGLICISATION

- I. — *Toponymie et toponomastique des Gaëls d'Irlande* I

Richesses de la toponymie irlandaise. — Noms de lieux pré-celtiques. — Apports des langues étrangères parlées en Irlande. — Prédominance du vocabulaire gaélique et celtisation des mots étrangers. — La légende nationale dans la toponymie. — La littérature toponomastique traditionnelle irlandaise : *dinnseanchas* et poèmes topographiques.

- II. — *Historique de l'anglicisation des toponymes irlandais*. 10

Anglicisation spontanée et anglicisation officielle. — Politique anglaise à l'égard des langues allogènes. — État du gaélique au début des temps modernes. — La lutte contre la langue gaélique, aspect de la politique de colonisation. — Consécration officielle des formes anglicisées du *Down Survey*.

III. — *Technique de l'anglicisation des toponymes irlandais.*

14

Suppressions, traductions, transcriptions. — Déformation des mots gaéliques. — Incompatibilité des systèmes orthographiques de l'anglais et du gaélique. — Trois modes de transcription. — Système empirique adopté. — Causes d'erreurs inhérentes au caractère de la langue gaélique. — Calembours toponymiques anglo-irlandais. — Destruction des toponymes gaéliques par l'anglicisation.

CHAPITRE II

SIR WILLIAM PETTY ET LA LANGUE IRLANDAISE

I. — *Opinions sur la langue irlandaise* 21

Opinions anglaises des ^{xvi}^e et ^{xvii}^e siècles sur le gaélique et sa littérature. — L'action pour la destruction de la langue irlandaise depuis le milieu du ^{xvii}^e siècle. — Vues des amis de Petty. — Théorie de Petty sur la supériorité des langues des grands empires. — Sa description de la langue irlandaise dans la *Political Anatomy*. — Sa politique de substitution de l'anglais au gaélique.

II. — *Petty et la toponymie irlandaise.* 26

Le Down Survey ne comportait pas la revision des toponymes. — Petty se plaint des erreurs dans les noms de lieux et les fait rectifier. — Le Down Survey donne l'orthographe officielle. — Méthode préconisée par Petty pour la fixation de l'orthographe des toponymes et pour leur anglicisation définitive par une traduction systématique. — Il s'informe du sens des termes gaéliques entrant dans la composition des toponymes. — Les cartes de Petty contenaient la plupart des toponymes irlandais à la veille de l'anglicisation totale.

CHAPITRE III

LES NOMS DE LIEUX DANS LES CARTES DE PETTY

I. — *Les sources des cartes.* 31

Étendue de la carte d'Irlande de Petty. — Les divers types de cartes. — Multiplicité des sources. — Les surveys antérieurs; comparaison de leur nomenclature toponymique avec celle des cartes de Petty. — Qu'ils ne sont pas la source de la lettre de ces cartes.

II. — *Rapports entre les terriers du Down Survey et ses cartes.* 34

Examen du fac-similé de la carte de paroisse et de la feuille de référence de la paroisse de Kiltennell. — Comparaison des terriers et des plans dans l'extrait cadastral des propriétés d'Edward Roberts (1659). — L'origine et le traitement des toponymes dans ces documents.

III. — *Rapports entre la lettre des atlas de baronnies et de comtés et celle des cartes du Down Survey.* 39

* The Distribution of forfeited Land in Ireland », de Taylor (1677); comparaison de sa nomenclature géographique avec celle des cartes de baronnies et de comtés. — Examen de la feuille de référence de la baronnie de Ballaghkeen, Wex., copiée par Larcom. — Traces possibles de la prononciation locale du temps. — Que les cartes et les terriers forment deux séries parallèles de documents dont les sources ne sont pas absolument identiques.

IV. — *La lettre dans les atlas de baronnies et de comtés.* . 44

Erreurs des copistes et des graveurs : confusions de lettres, de termes, de noms. — Lacunes des cartes BN, parfois comblées dans HD. — Originalité de certaines cartes de comtés. — La nomenclature de géographie physique. — Les cartes, source toponomastique inexplorée.

CHAPITRE IV

LES NOMS DES DIVISIONS ADMINISTRATIVES

I. — *Les Provinces* 49

La province, adaptation anglaise du cuigeadh, division traditionnelle gaélique. — Persistance de la cinquième province dans l'usage jusqu'au xvii^e siècle. — Le Down Survey consacre la division en quatre provinces. — Variation de leur territoire. — Évolution de leurs noms dans les ouvrages géographiques.

II. — *Les Comtés* 54

Une division administrative coloniale, généralement désignée par sa ville de garnison. — Création et suppression de comtés suivant la variation d'étendue de la domination anglaise. — Les atlas de Petty donnent la nomenclature moderne des comtés. — Persistance de quelques formes gaéliques. — Retour actuel à la nomenclature irlandaise.

III. — <i>Les Baronnies</i>	61
La baronnie correspond au hundred anglais; mais est basée en Irlande sur d'anciennes divisions gaéliques dont elle conserve le nom. — La tuath. — Les noms de baronnies des cartes de Petty aujourd'hui disparus et ceux auxquels il conserve une orthographe plus proche du gaélique que la moderne.	
IV. — <i>Divisions archaïques</i>	71
Les régions inorganisées ou « territoires »; leurs dernières traces dans les atlas de Petty. — Noms anciens qui y sont conservés. — Le comté palatin de Carrickfergus. — Le Comté palatin et la « Croix » de Tipperary. — Les « Liberties ».	
V. — <i>Les Paroisses</i>	78
Les paroisses unités ecclésiastiques, pendant un temps unités administratives. — Petty veut les remanier. — Leur intérêt toponomastique est du même ordre que celui des townlands.	

CHAPITRE V

LE TOWNLAND ET SON ÉVOLUTION

I. — <i>Les divisions traditionnelles du sol irlandais</i>	80
Les anciennes divisions dans les auteurs anglais du xvi ^e siècle et dans Keating. — Bases de ces divisions. — Les mesures agraires régionales. — Les deux conceptions dont elles dérivent : le ballybetagh et la seisreach. — Leurs relations avec les unités agraires brehonnnes.	
II. — <i>Les divisions foncières du Down Survey</i>	88
La baronnie et le townland. — État des mesures traditionnelles au milieu du xvii ^e siècle. — Le townland unité cadastrale. — Les mots town et townland.	
III. — <i>Les Acres irlandaises</i>	91
Confusions faites par les anciens surveyors entre ces acres et la statute acre. — Évolution vers l'emploi d'une mesure unique pour les Plantations. — L'ancienne acre irlandaise de 65 ares 54 devient l'Irish plantation mesure. — L'acre de Cunningham en Ulster. — Domaine britannique des acres irlandaises. — Comparaison de ces acres avec le journal de la Gaule occidentale. — Hypothèses sur leur origine.	

IV. — <i>Le townland, cellule foncière et toponymique de l'Irlande</i>	96
--	----

Le townland primitif. — Constitution originelle de la propriété privée. — Composition des townlands du Down Survey. — Remaniements des townlands au cours de l'histoire. — Le townland, cellule foncière de l'Irlande. — Importance des noms de townlands. — Noms de townlands perdus ou devenus méconnaissables depuis le xvii^e siècle.
